

LE DIMANCHE
DES ENFANTS

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins

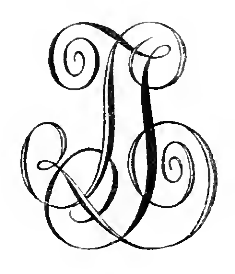
LE DIMANCHE
DES ENFANTS
JOURNAL
DES RÉCRÉATIONS

—

DEUXIÈME SÉRIE.

—

Tome premier.



PARIS
MADAME VEUVE LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-JACQUES, 59.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages	
La Pie de mon oncle Jérôme..	1	Th. Midy.
Ave Maria, ou l'Enfant du tremblement.	5	Mme Eugénie Foa.
La sœur Sainte-Cécile.	17	Mme Eugénie Foa.
La chèvre du curé	26	Th. Midy.
Les fils de l'aveugle..	33	L. de Tourbeil.
L'Idiot du port Saint-Père. . .	39	Gustave des Essards.
L'Optimiste, ou le moyen d'être heureux.	49	Mme de Sainte-Marguerite.
Bibi.	57	Jacques Arago.
Bernardine (première partie). .	62	Th. Midy.
Bernardine (deuxième partie). .	73	Th. Midy.
Mes étrennes de 1815.	85	Rosine de Lassalle.
Le collier.	89	Eugène Nyon.
Félix Perretti (Sixte-Quint). .	98	Mme de Sainte-Marguerite.
Épître d'un vieillard à une jeune fille.	111	Mennechet.
Un tremblement de terre. . .	113	Mme Le Bassu-d'Elf.
Le Savetier de ma grand'mère.	129	Mme Fanny Richomme.
Les souliers de première communion.	141	Mlle Louise d'Auvigny.
Kur-Rieux et Gour-Rmands. .	149	Emile Bouchery.
Les fiancés de Strénitz. . . .	166	Gustave des Essards.
Les Marcassins (prem. partie)..	181	Eugène Nyon.
L'orgueil puni.	193	Th. Midy.
Les mères-insectes.	198	Mme S. Leneveux.
Adélaïde..	204	Mme Le Bassu-d'Elf.
Les Marcassins (2e partie). . .	217	Eugène Nyon.

FIN DE LA TABLE.

LISTE

DES VIGNETTES DE CE VOLUME.

DESSINS

DE M. LOUIS LASSALLE.

		Pages
1.	Ave Maria	5
2.	La Chèvre du curé	26
3.	Les fils de l'aveugle	33
4.	L'Optimiste	49
5.	Le Collier	89
6.	Félix Perretti	98
7.	Un Tremblement de terre	113
8.	Le Savetier de ma grand'mère	129
9.	Les souliers de première communion	141
10.	Kur-Rieux et Gour-Rmands	149
11.	Les Fiancés de Strénitz	166
12.	L'orgueil puni	193

LE

DIMANCHE DES ENFANTS

JOURNAL DES RÉCRÉATIONS.

LA PIE DE MON ONCLE JÉROME.

PAR TH. MIDY.



Mon père était un bon fermier des environs de Meaux. Craignant Dieu, aimant ses enfants, les élevant dans l'amour du travail, dans le respect qu'on doit à la vieillesse ; il avait toutes les vertus que doit avoir l'homme des champs. Heureux de son sort, il ne désirait rien que la continuation de son paisible bonheur ; une seule pensée bien douloureuse venait parfois y jeter de l'amertume, c'était d'ignorer qu'elle avait été la destinée de mon oncle Jérôme, son frère aîné, parti, depuis l'âge de vingt ans, du foyer paternel, pour n'y revenir qu'une fois, après les guerres de la république ; nous présumions qu'il avait été fait plus tard prisonnier des Anglais, car nous étions en 1816, et nous n'avions jamais eu de lui la moindre nouvelle.

Il arriva pourtant un jour, qu'étant assis, mon père et moi, devant la porte de la ferme, nous vîmes venir de loin un homme vêtu d'un sarreau bleu, portant un léger havresac sur le dos, et sur l'épaule gauche un assez gros oiseau qui nous parut devoir être un corbeau ; de la main droite, il s'appuyait sur une canne ; une jambe de bois lui rendait cet appui nécessaire, quoiqu'il la fît manœuvrer avec une telle adresse, qu'elle paraissait ne le céder en rien à la bonne jambe.

Arrivé près de nous, cet homme s'arrêta, ouvrit les bras, et s'écria : « Christophe ! mon bon Christophe ! est-ce bien toi ? et ne reconnais-tu pas ton frère Jérôme ? »

Mon père, poussant un cri, se jeta dans les bras du pauvre soldat; il y resta longtemps, et son visage sortit de cette chaude étreinte tout baigné des larmes de la plus pure joie.

« Ah! Dieu soit loué! dit-il, j'ai bien souffert, et cet enfant a bien souvent pleuré en m'entendant parler de son oncle Jérôme! Mais un moment comme celui-ci paie tout le chagrin passé. »

En disant cela, il me poussa dans les bras de son frère, et le mouvement que je fis pour me jeter à son cou, effaroucha la pie, qui s'envola sur un arbre voisin.

« Ne t'en inquiète pas, dit mon oncle, Jacqueline et moi nous sommes de vieux amis, partout où je serai elle reviendra. »

Tout le pays se ressentit de notre bonheur; dès le lendemain il y eut grand gala à la ferme; tous les fermiers des environs y furent invités, et dans chaque pauvre masure, mon père fit porter un beau morceau de lard, un broc de vin, et du pain pour tout un grand mois.

Arrivé de la veille, mon oncle Jérôme n'avait pas eu un moment pour parler d'affaires; mais, dès que nous fûmes seuls, il nous dit : « J'ai trente ans de service; pour toute fortune ma croix et les épaulettes de sous-lieutenant; avec cela, et grâce à ma jambe de bois, je vais me faire ouvrir la porte des Invalides; là nous vivrons heureux, Jacqueline et moi, et....

— Et pourquoi pas ici? lui répliqua mon père.

— Parce que je ne suis pas riche, et que je ne veux être à charge à personne.

— Ingrat! lui répondit son frère, il faudra donc que je te rende ce que j'ai à toi, car, lorsque notre père est mort, j'ai pris ta part avec la mienne.—Trois mille francs comptant, que j'ai fait fructifier, si bien que cette somme s'élève maintenant à dix mille francs, ou à peu près, car je t'avoue que je n'en ai pas encore fait le calcul exact. » La dernière phrase était la seule vraie, car l'excellent homme n'avait pu calculer une somme qui n'existait pas, mon grand père étant mort sans rien laisser. Le résultat de ce pieux mensonge fut l'installation parmi nous de mon oncle Jérôme, qui s'écria d'un air joyeux : « Oh bien! je reste alors, mon bon Christophe, et au diable les Invalides; Jacqueline se plaira mieux ici, et te paiera ton hospitalité avec les produits de sa chasse : tu verras! »

J'avais douze ans alors, et depuis ce jour-là, pas un nuage ne s'éleva entre les deux frères.

Le brave homme tenait les comptes de la maison, veillait aux étables, à la basse-cour, et quand sa besogne était faite, il prenait son fusil et, en compagnie de Jacqueline qui le suivait toujours, s'en allait chasser dans un petit bois enclos qui nous appartenait. Le soir, il faisait un cent de piquet avec mon père, ou bien une partie de dominos avec moi et ma sœur. Il n'était pas comme tant d'autres, empressé à nous raconter ses campagnes, le pauvre homme ! lui qui les avait vues se terminer par une prison de douze ans, sur les pontons anglais. Pour être vrai, il en avait passé neuf dans ces prisons flottantes, et les trois autres sur parole, dans une mauvaise petite ville, où du moins on pouvait respirer. C'est là qu'il fit connaissance de Jacqueline, qui l'avait suivi dans plusieurs promenades où mon oncle emportait son maigre déjeuner.

D'abord, Jacqueline se contenta de descendre des arbres avec précaution et d'aller ramasser les précieuses miettes qui lui étaient jetées, puis, s'enhardissant, elle vint les chercher sur les genoux et dans la main de mon oncle.

Une bicoque en ruines lui avait été assignée, comme devant lui servir de lieu d'habitation, ainsi qu'à une dizaine de ses compagnons d'infortune.

Cette bicoque était l'ancien chenil d'un château délabré, dont le parc très-giboyeux subsistait toujours, et procurait à Jacqueline, une très-belle chasse de menu gibier qu'elle dévorait ensuite à *belles dents*.

Mais, quand elle se fut liée d'amitié avec l'invalide ; quand elle eut mangé de son pain, et qu'elle se fut établie sans façon dans son gîte, où elle entrait par un carreau brisé, elle pensa sans doute que cette affection qu'on lui montrait, lui faisait un devoir de la reconnaissance, et dès-lors Jacqueline mit en commun les produits de sa chasse, avec son camarade de chambrée.

Depuis, il se passa bien rarement un jour, sans qu'elle rapportât dans le galetas de pauvres petites alouettes qu'elle avait saisies dans leurs nids, et dont la dernière chanson était restée inachevée, ou bien, faute de mieux, des moineaux francs qu'elle assassinait traîtreusement, ou parfois quelques lapereaux qui venaient égayer la cuisine misérable du pauvre prisonnier. —

Enfin Jacqueline fut sa pourvoyeuse, sa compagne fidèle, et son unique distraction, pendant les trois dernières années d'une cruelle captivité.

Quant à ce qui aurait pu nous paraître peu vraisemblable dans le récit de mon oncle, Jacqueline elle-même nous en fournit bientôt la preuve, et au reste, Buffon et Valmont de Bomare attribuent à la pie cet amour pour la chasse, et cette amitié familière pour l'homme.

Le vieux soldat aimait donc tendrement sa chère Jacqueline, qui faillit lui causer un jour un grand chagrin.

C'était par une belle soirée de septembre; mon oncle Jérôme avait pris son fusil : « Allons, Petiot, dit-il, veux-tu venir?

— J'allai donc avec lui, le cœur joyeux, mais regrettant l'absence de notre bonne Jacqueline que nous ne trouvâmes pas au logis à cette heure, et qui nous eût suivis à la chasse; je parlai d'elle avec une profonde admiration, et m'avançai même jusqu'à dire que je trouvais cruel de tuer des animaux si intéressants, qui pouvaient devenir à ce point les amis de l'homme et charmer ses loisirs par leur babil, car Jacqueline jasait à ravir.

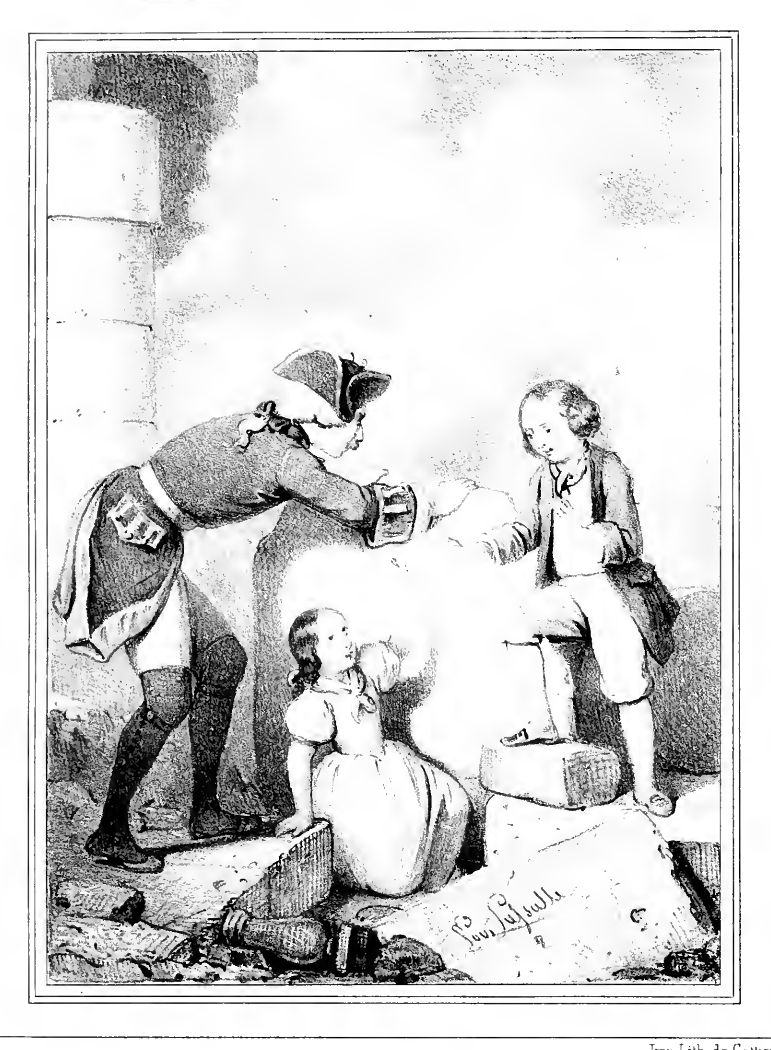
— Petiot! dit mon oncle en riant, il ne faut pas exagérer les choses; sans doute je donnerais, pour sauver la vie de Jacqueline, un de mes doigts; mais s'ensuit-il de là qu'on ne puisse tirer des pies? — Par ma foi non, car je les estime beaucoup dans la marmite et je vais essayer de t'en faire goûter. »

Mon oncle alors en ayant vu de loin sur un arbre, s'approcha doucement derrière un buisson, et se disposait à tirer sur le groupe emplumé, — mais proust! plus fines que lui, les pies avaient vu le canon du fusil luire à travers les feuilles, et elles étaient déjà bien loin, qu'il avait encore la main sur la détente.

Comme il s'obstinait à ce jeu, trois fois la même chose lui arriva. « Allons, dit-il d'un air vexé, elles ne se laisseront pas tuer! »

Une dernière fois encore, mon oncle veut essayer, il tourne le coin du bois, couvre les brillants du fusil de son mouchoir, — avance en tapinois, et s'apprête à tirer, — mais à peine le canon de son arme voit-il le jour que la même chose se renouvelle, et toute la société se disperse en poussant des cris; excepté une d'elles, cependant, qui est restée sur l'arbre; son imprévoyance va la perdre et causer sa mort!

Ave Maria.



Imp. Lith. de Cattier

Il vit au milieu la jolie petite fille saine et sauve.

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

Le cœur ému par la joie d'un prochain triomphe, et le front baigné de sueur, par la crainte de manquer son coup, il pose son doigt sur la détente, il va tirer — la pauvre bête est morte! quand tout d'un coup une voix bien connue se fait entendre, et, des branches de l'orme, descendent jusqu'à nous ces mots :

« Bonjour Jérôme! Jérôme bonjour! »

L'arme tombe des mains du chasseur, il est pâle, il se soutient à peine, et se tournant vers moi, il me dit d'une voix émue :

« Ce jour aurait pu être bien triste pour moi, si j'avais tué ma pauvre Jacqueline, je ne m'en serais jamais consolé. »

AVE MARIA,

OU

L'ENFANT DU TREMBLEMENT.

PAR Mme EUGÉNIE FOA.

I.

Le 31 octobre 1755, les étrangers affluaient tellement à l'auberge du *San-Pardon*, à Lisbonne, que l'hôtelier, M. Chavès, avait défendu, à ses garçons, d'accueillir de nouveaux voyageurs. Il venait à peine de donner cet ordre, qu'un homme se présenta à la porte de l'auberge. Il portait le costume des gardes-françaises; sa figure était couverte de rides et de cicatrices; on comprenait, par la poussière qui couvrait ses souliers, qu'il était venu à pied; et son petit havresac, ne paraissait pas assez gonflé pour tenter la cupidité de l'aubergiste et le faire changer de résolution.

« Il n'y a plus de place, lui crie aigrement un garçon, avant que ce nouveau venu ait eu le temps d'articuler une parole.

— Pas de lit, peut-être, on sait s'en passer, répliqua le voyageur continuant son entrée; mais de place, n'importe où, fût-ce même dans l'écurie, on trouvera bien un petit coin pour reposer un ancien soldat de feu sa majesté Louis XIV.

— Quand je dis pas de place!... répéta le garçon en articulant les trois derniers mots d'une manière non équivoque.

—Voici toujours une chaise, et elle est de bonne prise; » dit

le soldat sans s'intimider, sans même écouter le garçon qui criait toujours : *pas de place!* Puis, voyant le vieux militaire s'y laisser tomber, il ajouta en s'avançant d'un air menaçant :

« Eh bien! monsieur sans gêne.....

— Vous faites erreur, camarade, dit le garde-française, détachant tranquillement la courroie de son porte-manteau; à ma naissance je reçus, de mes ancêtres le nom de Dubois auquel mon parrain ajouta celui d'Antoine; au régiment, les camarades me baptisèrent du sobriquet de *tape-dru ;* somme totale, Antoine Dubois Tape-Dru; et comme j'ai pour habitude de prouver toute chose, quant à ce qui est de la première partie du susdit nom, voyez ma feuille de route, lisez, si vos yeux vous le permettent, et pour ce qui concerne la seconde, en m'échauffant un peu les oreilles, on peut faire connaissance avec elle. »

Pendant que le garde-française parlait, et que, par sa tenue comme par ses paroles, il tenait en respect les gens de l'auberge du San-Pardon, un enfant de dix ans environ, pâle et d'une faible complexion, s'était approché de lui; quand il eut fini, les yeux bleus de l'enfant étincelèrent. « Je t'aime, » lui dit-il en se penchant vers l'oreille du vieux soldat. Étonné de ce mot, prononcé en français, Antoine Dubois Tape-Dru se tourna vers l'enfant.

« Moi aussi, lui dit-il brusquement et tout ému.

— Je t'aime parce que tu es fort, ajouta l'enfant.

— Et moi, parce que tu es faible, lui répondit le soldat.»

L'enfant reprit avec volubilité : « Et que tu n'as pas peur, et que tu es Français, et que je te donnerai mon lit, puisque tu n'en as pas. »

Cette fois, le soldat regarda fixement l'enfant.

« Et où coucheras-tu? lui demanda-t-il.

— Avec papa, donc, sinon sur un fauteuil, sur une chaise, n'importe où, mais toi, tu es vieux, fatigué, tu auras mon lit.

— Où est-il, ton papa? demanda le soldat.

— Mon papa est bijoutier, il est de Paris; il s'appelle M. Beilmer, et moi, Daniel; il est venu à Lisbonne, pour vendre des diamants au roi Joseph; j'ai voulu venir avec lui et il m'a emmené.

— Mais maintenant, où est ton papa?

— Il est au palais, » répondit Daniel.

A ce moment, Chavès, que son garçon était allé chercher, arrivait près du vieux militaire qui, s'étant mis à l'aise, causait tranquillement avec le fils du bijoutier.

« Monsieur le militaire, lui dit-il, mon garçon ne vous a donc pas dit qu'il n'y avait plus de place ici ?

— Pardonnez-moi, il me l'a dit et redit cent fois.

— Alors ? dit l'aubergiste.

— Alors, je suis resté, acheva froidement Antoine.

— Mais je n'ai pas un lit vacant.

— Mais je lui ai donné le mien, dit Daniel.

— Allons donc, mon petit ami, est-ce que M. Beilmer, bijoutier du roi de France, et de notre roi bien-aimé, Joseph Ier, souffrira que son fils donne son lit au premier venu.....— Au dernier venu, vous voulez dire.

— A un voyageur qui voyage à pied, et qui n'a peut-être pas de quoi payer le maigre repas qu'il prendra.

— Je paierai pour lui, répliqua vivement le petit Daniel dont les joues pâles se colorèrent subitement.

— Monsieur Daniel, vous n'êtes pas le maître.....

— De faire du mal, non, mais de faire du bien, oui ; j'aime les soldats, moi, surtout quand ils ont de vieilles moustaches, et qu'ils sont Français ; papa les aime aussi, lui ; mais le voici, » dit-il, courant au devant d'un homme d'environ quarante ans, d'une figure agréable, qui traversait la cour de l'auberge, et lui sautant au cou, il l'entraîna vers la cuisine en lui disant : « Papa, n'est-ce pas que tu veux bien que je donne mon lit, et que tu paieras à souper à un soldat français, vieux et fatigué.

— Certes oui, mon fils, dit M. Beilmer, s'arrêtant près du soldat qui s'était levé à son approche, et qui, saluant, lui dit :

« Vous avez là, un charmant enfant, monsieur.

— Et son père tiendra toutes ses promesses, camarade, dit M. Beilmer, tendant la main au soldat, qui y posa la sienne.

— J'accepte le lit, parce que je suis fatigué, dit le militaire avec fierté, et le souper de ce soir, parce que je puis payer le dîner de demain.

— Que j'accepte, dit vivement M. Beilmer, avec cordialité.

—Demain, demain, dit un vieillard auquel personne ne faisait attention..... qui de nous peut se flatter de voir le lendemain ! »

A cette voix prophétique et sinistre chacun se retourna.

« Eh bien ! qu'a donc ce soir le vieux Bénaïm ? » dit l'hôtelier.

Le vieillard continua : « Le vieux Benaïm n'est ni Français, ni Espagnol, ni Portugais ; il est de l'Orient, du pays où les nuits sont belles, où on lit dans les astres, et je vous dis, moi, que les astres n'annoncent rien de bon ; le soleil était ce soir, à son coucher, rouge comme du sang et entouré d'un cercle noir ; les hommes sont plus insensés que les animaux ; allez à l'écurie, le ratelier est plein ; les chevaux, les mulets ne mangent point ; depuis une heure les chiens de la basse-cour hurlent sans que personne y fasse attention ; les oiseaux tombent sans force ; demain sera une journée sinistre ; que ceux qui ont une âme prient le Seigneur, demain, plus d'un de nous paraîtra devant lui. »

Un long silence suivit ces paroles ; chacun était resté pensif, comme si ce vieillard avait jeté à pleines mains l'inquiétude et le trouble sur cette nombreuse assemblée.

II.

L'église Saint-Paul.

Le lendemain de cette prophétie, 1er novembre 1755, les cloches annonçaient aux fidèles la solennité du jour de la Toussaint ; le soleil étincelait dans toute sa splendeur ; pas un nuage ne voilait l'azur du firmament, et en voyant la journée commencer si belle, M. Beilmer ne put s'empêcher de rappeler à son hôte, Antoine Dubois, la prophétie du vieux Bénaïm.

Antoine secoua la tête tristement : « L'air est lourd, dit-il, et si subtil en même temps, que pas une cloche ne tinte sans que nous ne l'entendions ; c'est mauvais signe ; en 1719, j'ai fait la guerre d'Espagne. et les orages s'annonçaient toujours par ce calme plat, qui fait peur on ne sait pourquoi. Le vieux d'hier pourrait bien avoir raison ; les chevaux hennissent, les chiens hurlent, les oiseaux rasent la terre de leurs ailes sans force, les mouches sont sans aiguillon, et, je ne sais, moi-même, je sens un malaise général, j'étouffe, comme si l'air manquait à ma poitrine.

— Je ne vous cache pas, que je me sens aussi mal à l'aise, dit M. Beilmer.

— Moi, je n'ai qu'un désir, dit Daniel en se levant et s'habillant, c'est d'aller à l'église, on dit que c'est si beau, les fêtes

du bon Dieu, dans ce pays; y venez-vous, monsieur Antoine Dubois?

— Il y a à craindre, répondit Antoine, je ne quitte pas mes amis. Partons. »

Il était alors huit heures du matin; un quart d'heure après, le bijoutier français, son fils, et son ami de la veille, étaient agenouillés dans la belle église de Saint-Paul.

Les chants avaient commencé, les prêtres étaient à l'autel; l'église était resplendissante de monde et de cierges allumés, lorsque les assistants crurent entendre, mêlé au chant des enfants de chœur, un bruit sourd et lointain, semblable au grondement du tonnerre. Ce bruit se rapprochant devint si fort que Daniel, qui s'était levé, se serra tout à coup contre son père en lui disant: « Papa, l'église remue. »

M. Beilmer pâlit, il avait, ainsi que son fils, senti une secousse souterraine; il cherche des yeux le vieux soldat, et ne le voyant pas près de lui, il se hausse sur la pointe du pied pour l'apercevoir; au même instant un cri effroyable, comme poussé par une seule voix, retentit de toutes parts dans l'église; toutes les mains et tous les yeux se lèvent; M. Beilmer, dominé par l'effroi, regarde comme les autres, et il voit les voûtes magnifiques de Saint-Paul s'ouvrir, se balancer, et enfin s'affaisser avec un fracas horrible, sur la foule fuyant éperdue. En un instant ce ne fut que morts, que blessés, que cris de douleur et de désespoir. Oubliant son propre danger pour ne songer qu'à son fils, M. Beilmer l'avait pris dans ses bras et fuyait avec lui, tantôt arrêté par la chute de pierres amoncelées, tantôt par une foule compacte, qui lui ferme toutes les issues; le tenant toujours étroitement serré sur son sein, il s'approchait insensiblement d'une des portes de l'église, lorsqu'il aperçut, debout contre cette porte, la taille haute du garde-française, dont le regard plongeait dans la foule; il les cherchait, sans doute. Cette idée vint comme un trait de lumière au malheureux père, il poussa un cri, à dominer la grande voix du peuple; ce cri fut entendu; on lui répondit; alors, voyant les bras du robuste soldat se tendre vers lui, il fit un effort désespéré, éleva son fils au-dessus de sa tête, et le lança par-dessus la foule. Au même instant, un nouvel écroulement de la voûte de l'église, vint tomber entre le soldat et le bijoutier, en écra-

sant tout ce qui les séparait; Dubois s'enfuit épouvanté, emportant son doux fardeau.

« Mon père! mon père! criait Daniel qui, malgré sa jeunesse, comprenait que son père était perdu; et se débattant dans les bras de son nouveau protecteur, il voulait rentrer dans l'église, chercher son père, ou mourir avec lui.

Dubois eut grand' peine à contenir ce délicat enfant, qui voulait lui échapper; il employa toute son adresse à lui prouver que son père avait dû sortir par une autre porte, et l'attendait ailleurs; mais ce fut en vain, Dubois ne put réussir à l'emporter que lorsqu'il fut évanoui.

III.

L'incendie.

C'était la première secousse; le bruit augmentait graduellement; bientôt il devint étourdissant. La ville était ébranlée jusque dans ses fondements; les maisons vacillaient avec tant de violence, que les étages supérieurs s'écroulaient et écrasaient à la fois propriétaires et passants; une vive terreur s'était emparée de tous les esprits; chacun prenait la fuite; des milliers d'habitants de tout rang, de tout âge, sortaient à la hâte de chez eux, couraient çà et là, comme frappés de vertige. L'ondulation de la terre était si rapide, qu'on ne pouvait garder son équilibre; puis, du sein de la terre qui s'entr'ouvrait, s'élevaient d'épaisses vapeurs qui, montant vers le ciel, faisaient disparaître la clarté du jour.

Le premier moment de terreur étant passé, Dubois, au lieu de chercher un refuge dans la ville, gagna comme il put le milieu de la grande et vaste place Saint-Paul, et là, debout et tenant dans ses bras Daniel privé de sentiment, il voyait tout tomber autour de lui.

La haute église Saint-Paul s'était écroulée, et avait enseveli sous ses décombres une foule d'infortunés. Dès l'aube du jour, la solennité de la fête avait réuni, dans ce temple, un grand nombre de fidèles, qui presque tous avaient péri au pied des autels; ceux qui avaient pu échapper, couraient vers les rives du fleuve, et, se précipitant à genoux, criaient dans les angoisses de l'agonie : Miséricorde! mon Dieu! miséricorde!

C'était un spectacle à la fois imposant et terrible; c'était

comme un épisode effrayant de la fin du monde. D'un bout de la ville à l'autre, ce peuple à genoux sur une terre qui vacille en grondant, devant un fleuve qui bouillonne et menace de sortir de son lit, au milieu de ces magnifiques bâtiments qui s'écroulent; tous les visages sont pâles, les regards suppliants, les bras sont levés, toutes les bouches crient : miséricorde!

Ce cri est universel, et tous les fronts se glacent d'effroi; car Dieu paraît sans pitié, car l'œuvre de destruction se poursuit; car, au plus fort de la détresse immense et des plus véhémentes prières, une seconde secousse, aussi violente que la première, se fait, de nouveau, sentir.

L'église située au sommet du mont Sainte-Catherine, après avoir vacillé quelques secondes, tomba avec fracas, écrasant tous les malheureux qui s'étaient réfugiés sur cette éminence. Cette seconde secousse fut surtout fatale à ceux qui se tenaient sur le bord du fleuve, très-large en cet endroit; l'eau calme jusqu'alors, commença à se gonfler de la manière la plus inexplicable; l'atmosphère était douce, le ciel d'une pureté parfaite, eh bien! au milieu de cette nature admirable, à peu de distance du rivage, une montagne d'eau s'éleva à une hauteur considérable; chacun regardait avec effroi ce nouveau phénomène, lorsque, tout à coup, cette montagne d'eau qui s'élevait toujours, s'avança, en roulant avec impétuosité ses vagues sur la rive.

Effrayée de ce nouveau sinistre, la foule essaya de reculer; mais la course rapide de l'onde en fureur ne lui en laissa pas le temps; la masse d'eau creva sur la multitude, et se retira laissant la plage nette : elle avait entraîné tous les infortunés qui couvraient le rivage. Un superbe quai en marbre blanc, construit à grands frais, fut, au même instant, englouti avec tous ceux qu'il portait. Un grand nombre de bateaux et d'embarcations à l'ancre, non loin de là, et remplis de gens qui s'y croyaient en sûreté, disparurent tous en un clin-d'œil, sans laisser derrière eux le moindre vestige.

Après tous les désastres des deux premières secousses, la coupe du malheur semblait épuisée; mais une troisième vint mettre le comble aux infortunes de cette malheureuse population. Les flots débordèrent de nouveau, et se retirèrent avec la même promptitude; l'agitation impéteuse du fleuve était

si grande, que plusieurs gros navires jetés sur la terre, s'y brisèrent en éclats comme s'ils eussent été de verre. Des vaisseaux de guerre rompirent leurs câbles; d'autres furent renversés plongeant perpendiculairement leur mât dans l'abîme, et tout cela sans que le plus léger souffle d'air se fît sentir, sans que le ciel perdît de sa sérénité, sans que la nature perdît de sa physionomie riante, devant cette déplorable dévastation. Suivant un témoin oculaire, capitaine de navire sur le Tage, lors de ce malheureux événement, la ville entière de Lisbonne, vue de loin, se balançait comme les vagues de la mer soulevées par la brise. L'agitation du sol était si grande, même au dessous de l'eau, que l'ancre de ce bâtiment quitta le fond et fut lancé à la surface : un instant après, le fleuve élevé à plus de vingt pieds, avait repris son niveau accoutumé.

Le tremblement de terre n'avait cessé ses ravages que pour faire place à la fureur d'un fléau non moins inexorable ; les cierges qui brûlaient à profusion dans les églises , les feux allumés dans les maisons particulières, avaient communiqué le feu partout ; il en résulta un incendie général si violent, que la ville entière de Lisbonne ressemblait à un immense bûcher.

Le sinistre était complet; le spectateur le plus désintéressé, celui qui n'avait à perdre dans ce cahos, ni ami, ni parent, ni propriété, un étranger enfin, tel que Dubois, ne pouvait cependant rester indifférent à cette calamité publique. Fuyant avec Daniel, le vieux soldat français avait réussi à gagner les dehors de la ville, dont les environs regorgeaient de fugitifs dans un dénuement presque absolu; de tout ce monde, Antoine Dubois était le seul, sans doute, qui portât sa fortune sur lui; aussi, le premier avait-il quitté Lisbonne, cherché un refuge dans la campagne, et trouvé les habitants des villages voisins empressés à mettre à la disposition des infortunés Lisbonnais, leurs granges, leurs maisons, leurs provisions, enfin tout ce dont ils pouvaient disposer.

Le lieu de refuge qu'Antoine avait choisi était la cabane de deux pauvres pêcheurs, si pauvres, qu'excepté lui, personne n'aurait eu l'idée de s'y mettre à l'abri. « J'ai de quoi payer l'hospitalité que je réclame, dit-il à un vieillard et à sa femme, tous deux à genoux sur le seuil de leur porte, et priant Dieu que le fléau n'arrivât pas jusqu'à eux; gardez cet enfant, et

mon havresac, je retourne à la ville pour sauver, si je puis, le père de ce petit. »

Cela dit, il posa Daniel à terre, jeta son havresac dans un coin, et sortit se dirigeant de nouveau vers la ville enflammée.

A peine eut-il fait cinq cents pas, qu'il sentit une petite main saisir la sienne, il se retourna, c'était Daniel.

« Allons tous deux ! dit l'enfant d'un ton suppliant.

— Où donc? dit brusquement Dubois, ne pouvant réprimer un geste d'impatience à la vue de l'enfant qu'il pensait en sûreté loin de l'incendie.

« Chercher papa, » répondit l'enfant avec naïveté.

« Allons ! » dit le soldat en avançant.

Mais plus le soldat et l'enfant marchaient dans la direction de Lisbonne, plus les embarras redoublaient, plus le danger était grand !... Cependant Antoine suivait un des faubourgs les moins peuplés, celui aussi où le feu était le moins intense; là étaient situés de beaux jardins et particulièrement celui de Belem, le plus beau jardin de l'Europe peut-être. En passant devant la grille de ce lieu de délices, Antoine apprit que Joseph Ier, la reine et la famille royale, ayant réussi à quitter le palais avant sa chute, s'y étaient réfugiés et n'avaient pour s'abriter que les carrosses qui les y avaient conduits.

Le tremblement avait cessé, mais le feu continuait toujours ses ravages, et Antoine avait peine à se garantir, lui et son petit compagnon, de l'écroulement continuel des maisons; tout à coup Daniel s'écria : « Ah ! la jolie petite ! » Effectivement, une petite fille de deux ans, peut-être, courait effrayée, devant eux, criant en portugais : « Maman ! maman ! »

Comme elle passait devant une maison enflammée, le balcon du premier étage s'abattit sur cette enfant, dont ils n'entendirent que les cris et ces mots, prononcés avec effroi : « *Ave Maria !* »

IV.

Ave Maria.

Par cet instinct qu'ont les enfants de courir au secours d'un autre enfant, Daniel quitta la main d'Antoine et s'élança sur les pierres qui venaient de s'amonceler au-dessus de la pauvre petite, dont on entendait toujours les gémissements.

« Elle n'est pas morte, disait-il en essayant de déblayer la

place, mais inutilement; il fallut qu'Antoine vînt à son secours; il croyait bien la pauvre enfant écrasée; aussi quel fut son étonnement, lorsqu'après avoir ôté la première pierre, il vit la jolie petite fille saine et sauve.

Le mouvement qu'elle avait fait en levant les mains au ciel pour appeler à son secours la Reine des Anges, l'avait sauvée; Antoine la saisit par une main, la chargea sur ses épaules, et renonçant au désir de chercher pour le moment M. Beilmer, il reprit le chemin de la cabane où il avait laissé son havresac.

La nuit était venue; une belle nuit claire, un ciel pur avec son dôme bleu, scintillant d'étoiles, obscurci toutefois par la fumée de l'incendie qui diminuait graduellement.

Antoine Dubois, revêtu, par les événements, du titre de père de famille, en avait, avec sa candeur militaire, accepté toutes les charges; il fit souper les enfants, les fit coucher sur de la paille fraîche, seul lit que les hôtes de cette chaumière pussent leur procurer; puis allant s'asseoir dehors, les yeux fixés sur la ville fumante, il se prit à réfléchir, pour la première fois de sa vie peut-être.

« Antoine Dubois, se demanda-t-il, que vas-tu faire de ces deux marmots?

— Belle demande! se répondit-il, et les garder donc!

— Et comment, mon pauvre vieux, les élèveras-tu? — Je leur apprendrai ce que je sais, donc; au petit, le maniement des armes, l'art militaire; à la petite, à faire la cuisine, laver, savonner; puis à tous deux, à prier Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel; c'est là la base de toute bonne éducation. » Cela dit, il alla s'étendre aussi sur la paille.

Le lendemain de cette journée désastreuse, le soleil se leva aussi resplendissant que la veille, mais, hélas! cette fois il n'éclairait que des ruines; Antoine s'approcha des enfants endormis, et les regarda en silence; Daniel dormait d'un sommeil agité; quant à la petite, c'était le repos insouciant de l'enfance. Sa bouche vermeille avait gardé en dormant le doux sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, et creusait une fossette sur ses joues roses; son costume était celui d'un enfant riche; le fichu de soie qui couvrait sa tête était marqué avec des armes et une couronne, auxquelles Antoine, peu fait à la science héraldique, fit très-peu d'attention.

Laissant ces deux enfants goûter un repos dont l'enfance a tant besoin, et les recommandant à l'humanité de ses hôtes, il s'éloigna pour aller encore à la recherche du père de Daniel, de son ami d'un jour.

En rentrant dans la ville, il se dirigea vers l'église Saint-Paul, ce qui n'était pas chose facile, vu le nombre de blessés, de mourants, de morts, qui, joints aux décombres, obstruaient les rues, les passages, les places publiques. Il arriva ainsi devant l'église; tout y était au même point que la veille.

Sans aucune aide que ses mains et ses pieds, le vieux soldat réussit à déblayer les plus grosses pierres du portail où il avait vu disparaître le malheureux M. Beilmer, et bientôt, par le plus grand hasard, il reconnut un pan de l'habit de cet infortuné Français, qui se montrait sous les décombres. Cette vue, tout en le contristant, lui donna la force d'aller jusqu'au bout; il enleva encore quelques pierres; alors M. Beilmer parut tout entier; il avait la tête écrasée; la mort avait dû être instantanée. Antoine prit le corps dans ses bras, le transporta à quelques pas de là, et réfléchit un moment sur ce qu'il allait faire, dans quelle église, encore debout, il allait le porter, dans quelle terre consacrée il allait le déposer. Un bon religieux qui passait par là, s'approcha d'Antoine, qui lui raconta l'histoire de Beilmer et de son enfant; alors il lui conseilla de fouiller le mort, pour obtenir quelque renseignement, dans l'intérêt de son enfant. Il lui promit de l'aider ensuite à l'enterrer dans le cimetière de son couvent situé hors la ville.

Tous deux se mirent donc à l'œuvre, plaçant soigneusement dans le havresac du soldat, pour être remis à l'enfant, tout ce qui leur semblait de quelque valeur, entr'autres des bijoux; puis un portefeuille, contenant environ cent mille livres, en papier, sur les principales maisons de France, puis des lettres, dont une de la sœur du défunt, religieuse au couvent des Visitandines, ce qui apprit au soldat que M. Beilmer était veuf, qu'il n'avait pas d'autre enfant que Daniel, et demeurait rue des Bons-Enfants, à Paris; enfin, une bourse, contenant cent louis en or, et une infinité de pierres sans être montées.

« Mon père, dit Antoine au religieux franciscain, ne pourriez-vous me faire un petit bout de papier où tout cela fût mis en écrit, car j'ai aussi beaucoup d'argent à moi, dans mon ha-

vresac; il faut que vous sachiez, mon père, que je suis veuf aussi; j'ai fait la guerre d'Espagne en 1719, il y a de cela trente-six ans; je fus soigné des suites d'une blessure sur la frontière d'Espagne et de Portugal par une vieille Portugaise dont j'épousai la fille. Je perdis ma femme; sa mère mourut aussi depuis peu, et c'est pour recueillir cet héritage que je suis venu à Lisbonne: il se monte à dix mille livres, en quadruples d'or... Je ne voudrais pas que les deux fortunes fussent confondues; faites-moi donc une espèce d'inventaire et, comme qui dirait, un procès-verbal du mort. »

Touché de la naïve bonhomie de ce vieux soldat, le franciscain fit ce qu'il désirait; puis, aidé d'autres religieux, ils enterrèrent M. Beilmer, et cela fait, Antoine retourna auprès de ses enfants.

Il les trouva jouant, avec toute l'insouciance de leur âge, devant la porte de la cabane.

« Mon père! fut le premier mot que Daniel adressa à Dubois.

— Il ne faut plus t'en inquiéter, répondit celui-ci avec un grand sang-froid, il est allé là-haut rendre ses comptes au bon Dieu; moi, je te rendrai les tiens quand nous serons retournés au pays; en attendant, mange, bois, joue..... aie bien soin de la petite sœur que le bon Dieu t'a donnée, et appelle-moi papa.....

— La petite ne sait pas parler, répondit Daniel, qui ne comprit pas d'abord aux paroles du soldat que son père était mort... c'est à peine si elle peut répéter les mots que je lui apprends... même son nom; elle dit un mot, cependant, toujours le même, « *Ave Maria!* » et je l'appelle ainsi.

— *Ave Maria!* l'enfant du Tremblement! dit le soldat appelant à lui la petite fille, et la faisant sauter sur ses genoux pendant que celle-ci lui souriait et jouait avec ses moustaches grises. Dès demain, je ferai toutes les recherches possibles pour trouver ton père et ta mère, et si je ne réussis pas, eh bien! je t'en servirai, moi! tu seras ma fille, et il y en aura de plus à plaindre que toi. » Nous saurons plus tard quel fut le résultat des recherches de ce digne homme.

LA SOEUR SAINTE-CÉCILE.

PAR Mme EUGÉNIE FOA.

I.

On se souvient qu'à la suite du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, Antoine Dubois, le garde-française, resta chargé des deux enfants sauvés par ses soins.

Je ne sais s'il fit, ainsi qu'il l'avait dit d'abord, toutes les recherches nécessaires pour retrouver les parents de la petite Portugaise, mais il paraît qu'elles furent vaines ; car, huit jours après ces malheureux événements, le soldat, ayant fait emplette d'une petite voiture attelée d'une mule, il y encaissa sa fortune, celle de Daniel, y installa ses deux enfants, et prit avec eux la route de la France.

Le voyage se fit très-heureusement, et il n'arriva rien de remarquable aux trois voyageurs, si ce n'est que la carriole rompit deux fois, et que la mule se déferra trois fois. Nous ne constaterons donc dans notre récit, que le jour de leur arrivée dans la capitale du monde, qui eut lieu un vendredi 13 janvier 1756, à dix heures du matin.

Aussitôt, la voiture se dirigea vers la rue des Bons-Enfants, et s'arrêta à l'endroit indiqué par les lettres trouvées sur M. Beilmer. A la voix de Daniel, qui appelait la concierge de la maison, la vieille mère Courelle parut sur le seuil : elle reconnut l'enfant aussitôt.

« Eh bonjour, monsieur Daniel, lui dit-elle, quel bonheur de vous revoir! et monsieur votre père, où est-il? il se porte bien, n'est-ce pas? Vous n'avez donc pas péri à ce tremblement de terre, de je ne sais plus quelle ville.... Depuis qu'on sait ça à Paris, on est venu peut-être vingt fois de la communauté des filles de l'Enfant-Jésus, de la part de votre bonne tante, sœur Sainte-Cécile, savoir si on avait de vos nouvelles... Ah! pauvre sainte fille, est-elle inquiète!... Je vais tout de suite mettre un bonnet blanc, et courir rue de Sèvres, au delà du boulevard, ce n'est pas près d'ici; n'importe, je vais courir lui annoncer votre arrivée... mais, juste ciel, où donc est monsieur votre père? ajouta cette femme, voyant qu'il n'y avait plus personne dans la carriole.

— Voici mon père, maintenant, bonne mère Courelle, dit Daniel sur un ton triste et en lui montrant le vieux soldat; l'autre est allé trouver le bon Dieu... François est-il à l'appartement?

— Certes oui, monsieur Daniel; depuis le départ de monsieur votre père, François n'a pas plus bougé que la grande armoire en noyer, où défunte madame votre pauvre mère serrait ses belles robes de Pékin rayé et ses belles dentelles d'Angleterre. — Je vais à la communauté, n'est-ce pas?

— Je voudrais aller avec toi, mère Courelle, dit Daniel.

— Eh bien, allons-y tous, dit le soldat; en annonçant une mauvaise nouvelle à cette pauvre religieuse, faut-il au moins lui faire embrasser son neveu, ce sera une consolation.

— C'est ça, allons-y tous, répéta la mère Courelle; je vais chercher un fiacre. »

Sur ces entrefaites, François était descendu: il pleura beaucoup en apprenant la mort de son maître; on lui confia la carriole, le cheval et les effets; puis le fiacre étant arrivé, le soldat, Daniel, la mère Courelle et la petite Portugaise s'y installèrent; on donna au cocher l'indication nécessaire, et on partit.

« Cette petite est à vous? monsieur le militaire, demanda la mère Courelle au soldat.

— Non, mais c'est tout comme, répondit ce dernier.

— Pauvre cher ange, est-elle jolie! comment la nomme-t-on, monsieur le militaire? demanda encore la mère Courelle.

— *Ave Maria*, l'enfant du tremblement, répondit Antoine.

— Un drôle de nom, vraiment! fit-elle.

— Quelle est cette maison où nous allons? demanda à son tour le soldat à la portière.

— Ce n'est pas une maison, répondit celle-ci; vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du curé de Saint-Sulpice, de monsieur Languet de Gergy — il y a vingt-quatre ans de cela... l'année de mon mariage, je ne peux pas me tromper; le 29 mars 1732, il acheta une maison de pension, dite de l'Enfant-Jésus, et il en fit une espèce d'hospice, en y plaçant d'abord de pauvres filles ou des femmes malades, mais cela ne dura pas long-temps... Un beau jour, il y mit trente jeunes filles nobles et pauvres, que l'on instruisait... ni plus ni moins qu'à Saint-Cyr... Mademoiselle Beilmer venait de prononcer ses

vœux à ce moment, on lui confia la direction de cette communauté, qu'elle a encore... mais nous voici arrivés. »

Effectivement à ce moment, la voiture s'arrêta, on descendit : les nouveaux venus furent introduits au parloir, et un instant après, sœur Sainte-Cécile serrait son neveu dans ses bras, lui demandant des nouvelles de son père, et pourquoi il n'était pas là.

« Ma sœur, répondit le vieux soldat en levant la main vers le ciel qu'on apercevait à travers les vitres du parloir — il a plu au bon Dieu de le rappeler là-haut ; monsieur Beilmer est mort dans le tremblement de terre de Lisbonne ; » — et pendant que la sainte fille, en apprenant cette nouvelle, se signait, et offrait à Dieu cette douleur, le soldat avec sa naïveté ordinaire, raconta la mort du bijoutier, et comment en allant chercher son corps, il avait trouvé cette petite qui, dans ce moment, dormait sur les genoux de la mère Courelle, insouciante de tous les événements.

« Pauvre cher ange, dit la religieuse interrompant ses larmes pour regarder l'enfant. Ses parents sont-ils morts aussi dans le tremblement !

— Je l'ignore, répondit le soldat.

— Quoi ! dit la religieuse — vous ne les connaissez pas ?

— Non, ma sœur.

— Mais alors, c'est un enlèvement que vous avez fait là, mon brave homme! dit la religieuse avec épouvante.

— Appelez ça comme vous le voulez, ma sœur, répondit le soldat ; je l'ai enlevée aux pierres qui allaient la broyer la pauvre petite.

— C'est bien, c'est très-bien de votre part, répliqua sœur Sainte-Cécile, mais avant d'adopter cet enfant, il fallait au moins s'informer... faire des recherches...

— Où ?... à qui ?... chez qui ?... ah, ma bonne sœur, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une ville bouleversée, des maisons par dessus, des hommes par dessous, et les rivières qui s'en mêlent, quittent leur lit et viennent tout entraîner... maisons, arbres, hommes, enfants... Aussi, je l'avoue, ne sachant à qui m'adresser, je ne me suis adressé à personne...

— Il fallait prendre l'enfant par la main, la promener dans

les rues, fit observer la bonne fille, dont le cœur saignait à l'idée de la douleur que devaient éprouver les parents de cette enfant s'ils existaient encore.

— Pardon, ma chère sœur, interrompit le soldat, mais vous parlez comme une femme qui n'a pas fait la guerre... — Promener ! croyez-vous qu'il soit facile de se promener dans des rues encombrées de maisons démolies et de cadavres... qui, huit jours après, n'étaient pas encore ensevelis. Si vous saviez tout le mal que j'ai eu, moi, pour rendre à monsieur votre frère les derniers devoirs !... Sachant donc ne pas réussir dans mes démarches, j'ai préféré adopter cette enfant, en faire ma fille, et n'y plus songer.

— Vous êtes un brave homme, vous à qui je dois mon neveu, à qui mon frère doit une tombe, et cette enfant, la vie, dit la religieuse regardant avec attendrissement la belle figure de vieillard du soldat français; désormais, vous êtes mon frère, la maison de mon frère sera la vôtre, et quant à cette charmante petite étrangère, je me charge de l'élever ; cette maison ne reçoit de pensionnaires que depuis l'âge de sept ans jusqu'à vingt; elle ne sera pas ici à titre de pensionnaire, mais bien d'enfant d'adoption ; comment s'appelle-t-elle ?

— Dam, ma sœur, impossible, dans son langage, de deviner le nom de personne, répondit Antoine Dubois, mais comme, au moment où la dernière pierre tombait au-dessus de sa tête, elle a crié : *Ave Maria!* je lui ai laissé ce nom... »

Malgré la douleur où la plongeait la nouvelle de la mort d'un frère chéri, la bonne religieuse ne put s'empêcher de sourire. Elle prit *Ave Maria* dans ses bras, et alla la présenter à la communauté, qui accueillit l'étrangère avec tous les transports de joie des âmes saintes et bonnes.

II.

La madone.

Dix années s'étaient écoulées depuis le tremblement de terre de Lisbonne ; Daniel était devenu un grand et beau garçon, à l'air noble, distingué et sérieux. Aidé d'un vieux commis de son père, il avait continué le commerce des pierres précieuses, que faisait M. Beilmeir. Il fournissait presque tous les

magasins de France et les cours de l'Europe; il gagnait des sommes immenses, de sorte que Daniel avait doublé la fortune de son père, déjà fort grande lors de sa mort. Le bon Daniel n'avait pas voulu se séparer d'Antoine; il vivait chez ce dernier dans une parfaite liberté. Levé avec le jour et couché avec la nuit, il passait son temps à fumer et à raconter ses campagnes; seulement il fallait qu'on l'écoutât, et Daniel était charmant pour cela. Il écoutait avec la patience la plus adorable, le récit déjà mille fois répété, soit de la bataille de Malplaquet, en 1709; il était jeune et beau à cette époque-là, il avait dix-neuf ans... soit les détails affreux de la famine qui, la même année, sous Louis XIV, désola la France.

Quant à Ave-Maria, c'était une jeune fille grande et mince; mais il y avait tant de souplesse dans cette taille qui se balançait mollement, en marchant, comme le jeune peuplier sous la brise matinale, qu'elle passait à juste titre pour la plus jolie écolière de la communauté des filles de l'Enfant-Jésus, et elle l'était en effet; blanche de ce blanc mat qui n'appartient qu'aux Juives de l'Orient, elle avait, comme les femmes de cette nation, les cheveux d'un beau noir de jais et les lignes du visage d'une pureté parfaite; elle avait la main admirablement délicate et le pied petit et cambré des filles de l'Andalousie; de plus, Ave-Maria, toujours tourmentée de son origine et de l'idée de découvrir un jour ses parents, avait contracté de cette réflexion continuelle, un air de rêverie sérieuse qui s'alliait à la sévérité de ses traits, à la beauté majestueuse de son front. Daniel, qui l'avait portée toute petite dans ses bras, qui avait joué avec elle, qui l'avait vue ainsi grandir et embellir, en était tout ravi, et, malgré lui, avait fini par devenir avec elle sérieux aussi et réservé comme on l'est avec une personne que l'on connaît à peine.

Il n'y avait qu'Antoine qui n'avait pas changé d'habitudes à son égard et que les grands airs d'Ave-Maria n'intimidaient pas. C'était toujours pour lui la petite fille du tremblement de terre de Lisbonne, il l'appelait *Ave-Maria*, la tutoyait, la grondait, et appuyait toujours sur son front le gros et franc baiser paternel; il était heureux lorsqu'elle lui disait : « Papa Antoine, je t'en prie, répète-moi encore comment et où tu m'as trouvée. »

Et l'invalide, qui ne voyait là qu'un récit à faire, le faisait volontiers ; après le récit, venait la visite aux effets trouvés sur elle ce jour-là ; on les sortait de l'armoire, on les dépliait, on les étalait, on commentait chaque pièce d'étoffe, et Ave-Maria et son père adoptif se perdaient en conjectures sur le rang des parents qui habillaient ainsi leurs enfants....

Ces habillements étaient fort simples ; néanmoins l'étoffe en était belle, et ils pouvaient appartenir aussi bien à la fille du peuple qu'à l'enfant d'une noble maison ; mais ce qui donnait à Ave-Maria une ambition démesurée et lui faisait croire à une naissance illustre, c'était le mouchoir de soie, sur un coin duquel des armes étaient brodées en or. Ce mouchoir était la plus chère de ses reliques. Ave-Maria laissait le reste à Antoine, mais ce mouchoir ne la quittait pas ; elle le tenait le jour dans son sac, dans sa poche, le plus souvent à la main, la nuit, elle le serrait dans un coffre en bois de Sandal, premier présent que Daniel enfant lui avait offert à un anniversaire du jour où elle avait été recueillie par lui ; et n'importe qui venant au parloir, la voyait passer, s'informait d'elle, et entendait raconter son histoire ; aussitôt Ave-Maria allait chercher ce mouchoir, le montrait avec un sentiment d'orgueil qui faisait étinceler ses grands yeux noirs, et disait : « Voici les armes de ma famille ! ne la connaîtriez-vous point ? »

A chaque anniversaire du jour où la jeune Portugaise avait été trouvée, elle quittait le couvent dès le matin, passait la journée entière avec Antoine, Daniel et madame Bouchot, une tante de Daniel, pauvre veuve sans enfants, et qui depuis la mort de M. Beilmeir était venue demeurer avec son neveu et avait pris la direction de sa maison.

III.

Une politesse.

Le 1er mai 1765, bien que ce ne fût pas un jour de sortie, le carrosse de Daniel Beilmer s'arrêta devant la porte de la communauté des filles de l'Enfant-Jésus : madame Bouchot, Antoine et Daniel en descendirent. Il y avait ce jour-là fête à Versailles, les eaux jouaient, et on venait chercher Ave-Maria pour lui faire voir ce séduisant et prestigieux spectacle. La bonne sœur ne demandait pas mieux que de permettre une distraction agréable

a la charmante petite Portugaise, elle donna la permission désirée, et un quart-d'heure après, Ave-Maria, habillée, coiffée, ravissante de propreté et de simplicité, prenait place dans le fond du carrosse, à côté de madame Bouchot; Daniel et Antoine se placèrent sur la banquette de devant, et on partit.

Au moment où Ave-Maria s'asseyait, madame Bouchot lui vit cacher quelque chose dans la poche de sa jupe de soie.

« Qu'est-ce? lui demanda-t-elle.

— Je parie que c'est le mouchoir! dit Daniel, qui n'était plus un enfant, mais un grand et beau jeune homme de vingt-deux-ans.

— Oui, monsieur, dit Ave-Maria, rouge comme une cerise, oui, ce mouchoir ne me quitte jamais; on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Dieu me pardonne! la petite croît trouver sa mère à chaque coin de rue, » fit observer Antoine en riant.

Ave-Maria répondit avec sentiment : « Ce n'est pas à moi, qui ai trouvé un père, un frère et des amis dans des étrangers, à douter de la Providence.

— Cette enfant a réponse à tout, » dit Antoine ému.

On arriva à Versailles, et en voyant ces beaux palais, ces jardins magnifiques où l'eau, s'élevant en cascades de tous côtés, se mariait aux fleurs qui embaumaient les parterres, le ravissement d'Ave-Maria était extrême; on ne pouvait l'arracher de l'endroit où elle se trouvait, et dans quelque partie de ce splendide jardin qu'on la menât, c'étaient toujours de nouvelles exclamations.

Le soir venu, et lorsque les eaux eurent cessé de jouer, Ave-Maria, avant de quitter le parc, s'arrêta devant une de ces petites boutiques en plein vent, où chaque objet était tiré en loterie. Une petite madone en biscuit de Sèvres, attira ses regards.

« Essaie de la gagner, lui dit le vieux garde-française en lui donnant sa bourse.

— Merci, mon papa, » dit la jeune enfant, sur le charmant visage de laquelle la joie brillait dans toute sa pureté innocente.

Une autre société s'était aussi arrêtée devant la même boutique, et une jeune dame brune, pâle et l'air assez souffrant, dit en prenant plusieurs cartons :

« Je voudrais gagner la madone.

— Quel enfantillage! répondit une vielle dame à qui elle donnait le bras. Pourquoi cette porcelàine plutôt qu'une autre.

— Non, répliqua la petite dame brune, je ne joue que pour cette madone, de toute cette boutique je ne veux qu'elle.

— Il paraît, dit Ave-Maria à l'oreille du vieux militaire, que la madone est vivement désirée.

—Oui, mais c'est toi qui l'as gagnée, » répondit l'invalide en voyant que le numéro gagnant se trouvait sur le carton de sa pupille.

Dans ce moment, la marchande prenait la madone et la remettait à Ave-Maria.

« Quel bonheur, dit celle-ci avec tout l'enfantillage de ses douze ans.

— Quel dommage, j'en avais tant d'envie! » dit en méme temps la petite dame brune en soupirant. »

Ce ton de regret alla attrister la joie d'Ave-Maria; elle regarda la dame pâle, et obéissant à cet instinct qui, chez les belles âmes commande les belles actions, elle offrit la madone à sa voisine.

« Tenez, madame, lui dit-elle avec une adorable naïveté, prenez, puisqu'elle vous fait tant de plaisir.

— Charmante petite! dit l'étrangère émue, je ne veux pas vous en priver.

— Il y en a d'autres, nous pouvons encore jouer, répondit Ave-Maria.

— Prenez, madame, la politesse avant tout, dit Antoine saluant la dame.

— C'est votre fille, monsieur? dit l'étrangère au vieux soldat.

— Oui, madame, répondit le soldat; mais pardonnez une question, à votre tour : voilà la première fois que je vous vois, et cependant ni votre physionomie, ni votre son de voix ne me sont inconnus.

— Je suis espagnole, dit la dame.

— Ma femme aussi l'était, et vous lui ressemblez, dit Antoine... Elle était de la famille Mindès.

— C'est ainsi que s'appelait ma grand' mère.

— Madame Mindès avait une fille mariée en Portugal, avec un nommé da Silvia.

— Elle est morte... c'était ma mère! dit tristement l'étrangère.

— Alors, nous sommes parents! dit gaiement Antoine.

— Et cette charmante enfant est ma cousine, ajouta vivement la jeune Espagnole.

— Hélas! madame, je ne suis pas assez heureuse pour cela, dit Ave-Maria.

— Pauvre petite! dit l'étrangère, vous êtes sans doute comme moi orpheline; mais plus heureuse que moi, vous n'avez à pleurer ni un mari, ni un enfant.

— Qui sont morts? demanda Antoine.

—Tous les deux, monsieur, au tremblement de terre de Lisbonne.

— J'y étais, dit Antoine, et Ave-Maria aussi: pauvre petite! je l'ai trouvée sous un tas de pierres.

— Trouvée! s'écria l'étrangère toute tremblante. Oh! si c'était ma fille, et qu'elle ne fût pas morte!

— J'étais coiffée de ce mouchoir, dit Ave-Maria aussi tremblante que l'étrangère et sortant précipitamment de sa poche son foulard brodé. »

Mais à peine l'étrangère eut-elle pris le mouchoir, examiné avec anxiété chaque coin et vu la marque, qu'elle cria:

« Mon enfant! Antonine! » et tomba évanouie dans les bras de la vieille dame qui l'accompagnait. »

On comprend le saisissement d'Ave-Maria, qui retrouvait sa mère, du soldat qui retrouvait une nièce, et qui était heureux de penser qu'il n'était point un étranger pour cette petite qu'il aimait comme on aime son enfant. On n'entendait que ces mots répétés avec ivresse:

«Ma fille!

— Ma mère!

— Ma nièce, et toujours mon enfant! » — disait le soldat en pleurant de joie.

Enfin, on réussit à se calmer. Dona Henriquez ne voulant pas se séparer de sa fille, monta dans le carrosse de Daniel, et madame Bouchot alla prendre la place de la mère d'Antonine dans celui de cette dame. Et l'on courut en toute hâte au couvent apprendre cette heureuse nouvelle à la bonne sœur sainte Cécile.

« Voilà ce qu'on gagne à être poli, ma sœur, ajouta le soldat qui racontait l'histoire; sans la politesse d'Antonine qui n'est plus Ave-Maria, l'enfant du tremblement, elle serait encore à chercher sa mère, et sa mère qui la croyait morte ne l'aurait jamais retrouvée. »

La madone fut placée sous un bocal et conservée avec soin, et j'ai su que plus tard Antonine avait épousé M. Daniel Beilmer, et qu'Antoine avait assez vécu pour raconter aux enfants de ce couple charmant, ses campagnes et l'histoire de la madone en biscuit de Sèvres.

LA CHÈVRE DU CURÉ.

PAR TH. MIDY.

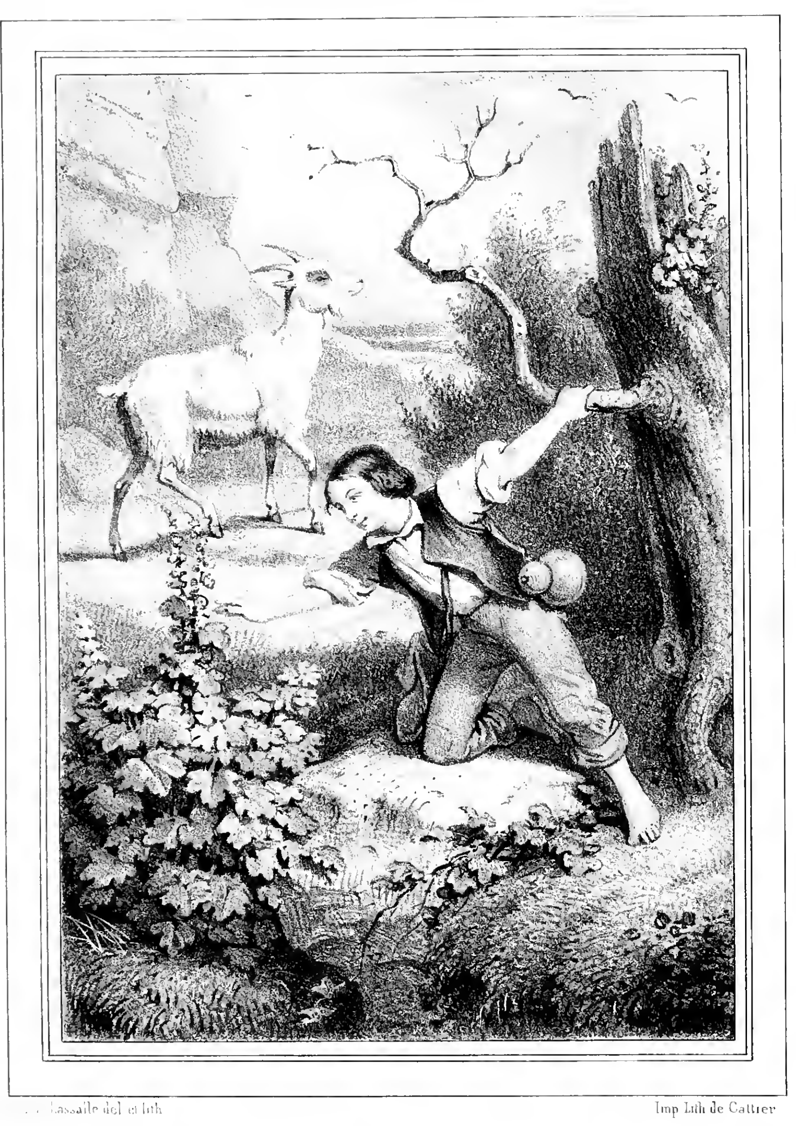
Dans le département de Vaucluse, auprès de Carpentras, vécut longtemps un bon vieillard, pasteur du village de S.

Son air était patriarcal, son sourire calme et doux, son regard tout rempli d'une bonté parfaite, et ce regard non plus que ce sourire n'avaient jamais reçu de démenti par la moindre action de sa vie.

— Je l'aimais donc de toute mon âme; et lorsque j'allais en vacances chaque année chez l'un de mes oncles, riche propriétaire des environs de S., j'y voyais très-souvent le digne curé, et malgré ma grande jeunesse, mon apparente insouciance et mon étourderie, j'avais été attiré par cet air de dignité calme qui était répandu sur toute sa personne, et dont si peu de gens vivant au milieu des agitations du monde donnent l'exemple.

Aussi combien de fois ai-je fait avec lui de longues promenades, qui toujours me semblaient trop courtes! Que de ruses n'ai-je pas employées lorsque je le reconduisais le soir au presbytère pour détourner son attention de la route que nous suivions, afin de le conduire par ce que je nommais alors le chemin des écoliers! — Une fois — on était en 1820 et je venais d'atteindre quatorze ans, nous avions fait tous deux une lointaine excursion à travers les bois, en la compagnie de Jeannette qui marchant devant nous d'un pas léger, s'arrêtait aux

La Chèvre du Curé



Lassalle del et lith Imp Lith de Cattier

« Encore celle ci se dit l'enfant » et le voilà qui se penche, une main tendue pour saisir sa proie..

Paris, Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

plus belles touffes de serpolet et mordait à même. Or, Jeannette était une chèvre blanche comme la neige, commensale du presbytère depuis longtemps, et qui suivait partout son maître comme l'eût fait un chien.

Dans le moment où les yeux attachés sur elle, nous admirions son air joyeux, ses mouvements pleins de grâce et son blanc pelage, un bêlement plaintif lui échappa, et la pauvre Jeannette, frappée par une pierre aiguë, tomba sans mouvement sur l'herbe verte qu'elle teignit de son sang. Au même instant et sur le tournant du chemin, à dix pas de nous, nous vîmes un jeune garçon qui semblait rivé sur le sol par notre apparition, et dont le bras encore levé et l'air de méchanceté joyeuse vinrent nous dire quel était le meurtrier de la protégée du pasteur.

En voyant cette joie cruelle, le vieillard fut saisi d'un tremblement soudain, et, jetant un coup d'œil sur Jeannette, qu'il crut morte, il s'élança aussi prompt qu'un jeune homme, après avoir pris la précaution de se défaire de son bâton, sans doute dans la crainte d'être tenté de s'en servir; puis saisissant les deux oreilles du vaurien, il les lui tira vertement.

« Aïe! s'écria le mauvais sujet. Que Dieu vous le rende M. l' curé, je suis presque sûr qu'elles saignent, mes pauvres oreilles!

— Alors, ce sera sang pour sang, dit le curé, et celui d'un de tes pareils ne vaut pas celui de Jeannette!

— C'est beau pour un curé ce que vous dites-là, répliqua le méchant enfant. — Et c'est d'un bon chrétien aussi, j' m'en vante.— Nous préférer une bête qui n'a pas d'âme à sauver.— J'allais courir après le méchant garnement, — le pasteur me retint: « Je vous ai donné là un bien mauvais exemple, me dit-il, mais pardonnez-le-moi mon cher ami, car je suis vraiment malheureux, j'aime tant la pauvre Jeannette! » Et en disant ces mots d'un accent pénétré, de grosses larmes vinrent mouiller ses yeux.

Cependant cette scène n'avait pas duré deux minutes; quand nous retournâmes près de la chèvre, elle avait conservé la même position. Mais un léger mouvement qu'elle fit, vint nous rendre un peu d'espérance, et lorsque j'eus été chercher de l'eau à la source voisine, et que le bon curé eut étanché le sang qui

coulait de la plaie, nous vîmes que le coup n'était pas mortel et qu'il avait seulement étourdi la pauvre bête.

Jeannette donc se ranimant peu à peu, étendit ses pattes engourdies, ouvrit les yeux, et voyant son vieux maître, qui, penché sur elle, la secourait de son mieux, elle le regarda d'un œil doux en lui léchant les mains.

« Mon cher enfant, me dit alors mon vieil ami, asseyons-nous un peu ici, et tandis que Jeannette va prendre le repos dont elle a besoin avant de se remettre en route, je vous conterai son histoire, afin que vous soyez plus disposé à excuser mon emportement. »

Alors, le pasteur s'assit près de moi, et Jeannette se coucha presque sous nos pieds, en restant immobile dans un doux repos, et tournant seulement la tête vers nous de temps à autre, lorsque dans le cours de son récit son vieux maître venait à la nommer.

A peu de distance de ce village, dit le narrateur et vers la fin de 1816, une bonne femme vivait dans ces cantons, n'ayant plus pour toute famille que son petit-fils, dont le père était mort depuis huit ans.

Claude Bruno avait onze ans alors, et son aïeule n'avait pu l'amener jusque-là qu'à force de privations ; car elle ne possédait au monde que sa chaumière entourée d'un petit jardin, la chèvre que voici et les produits de son rouet qui à grand'-peine lui procuraient le pain nécessaire à son existence, à celle de Claude et parfois, mais bien rarement un morceau de lard ou de bœuf, que la vieille Babet faisait cuire dans sa marmite en compagnie de quelques choux et de quelques carottes, agrestes produits de son jardinet.

Mais bientôt ces jours de gala devinrent plus fréquents; de petites douceurs, du sucre, du café, un peu de vin s'en vinrent meubler peu à peu l'armoire où la bonne femme enfermait ses richesses; c'est que le jeune Claude avait senti que, devenu grand, les liens du sang, l'affection, la reconnaissance lui imposaient le devoir de faire pour sa grand'mère faible et débile ce qu'elle avait fait si longtemps pour lui.

— Sans nulle instruction, sans état, guidé par sa seule bonne volonté et par son bon cœur, le petit Claude usa de mille ressources qui toutes témoignaient de son intelligence et dont le

résultat fut de lui fournir de petites sommes qu'il apportait religieusement à la vieille Babet, sans en détourner une obole pour ses plaisirs.

Ainsi, l'hiver c'était sa chasse (du même gibier qu'il avait pris dans ses lacets et qu'il s'en allait vendre à Carpentras) dont il remettait le produit à sa grand'mère : — d'autres fois, il tressait de petits paniers dont il avait le débit assuré et qu'on lui payait trois francs la douzaine : si l'on avait besoin d'un coup de main pour quelque ouvrage, pour la vendange, pour la moisson, pour la cueille des fruits, — Claude était toujours le premier auquel on pensait dans les hameaux voisins, en raison de sa belle humeur, de son activité, de sa probité. Puis, quand venait l'été, levé dès le matin, Claude se mettait en route emmenant Jeannette avec lui, et tous les deux passaient de délicieux moments perdus au fond des bois dans des nids de verdure, l'une paissant les herbes odorantes que nous respirons avec tant de délices, et l'autre cherchant parmi elles quelques-unes de ces plantes si utiles en médecine, qu'on connaît sous le nom de simples, et dont un pharmacien habile lui avait demandé une récolte abondante, afin d'en composer un sirop auquel il attribuait toutes sortes de vertus.

Un jour que Claude Bruno s'en était allé avant l'aube en compagnie de Jeannette pour faire une ample provision des précieuses fleurs, ses pas le conduisirent dans un endroit peu fréquenté, sur le plateau d'une haute montagne, au pied de laquelle est un précipice si profond que la vue se perd en y plongeant. — Au reste, vous en jugerez, dit le pasteur, et je vous y mènerai au premier jour.

Cependant, continua-t-il en reprenant son récit, la pente de ce précipice est presque insensible, d'abord, et dans les fentes du terrain, dans les fissures de la roche dont il est formé, Claude voyait étinceler aux premiers rayons du soleil, une myriade de ces fleurs, bleues, rosées, jaunâtres, violacées, à la recherche desquelles il était, et qui produisent les simples qu'on lui demandait.

Intrépide, le cœur joyeux, l'enfant pose d'abord un pied, puis l'autre en sondant le terrain, avec quelque prudence et en s'accrochant d'une main à d'énormes genêts, à de grosses racines, qui semblent poussées là exprès afin de lui offrir leur appui se

courable, tandis que, de la main qui lui reste libre, il récolte à ses pieds l'odorante moisson. Déjà le sac de toile, suspendu à son cou, en est tellement rempli que Claude ne pourra plus rien y ajouter, lorsqu'une mauve pourprée, plus belle que toutes les autres, attire ses regards. « Encore celle-ci, » se dit l'enfant, et le voilà qui se penche, une main tendue, pour saisir sa proie, et se tenant de l'autre au tronc resté debout d'un arbre, mort depuis plusieurs siècles peut-être.

Mais, ô malheur, la racine, le tronc, tout est pourri ; un craquement se fait entendre — ensuite un cri désespéré, terrible, prolongé, et que répètent les échos de l'abîme, au fond duquel vient de tomber Claude Bruno.

Comment vous peindre l'inquiétude de la pauvre vieille Babet, lorsque le jour en finissant ne lui ramena pas son enfant bien-aimé ! Où trouverai-je des paroles qui puissent exprimer son désespoir, lorsque deux jours, puis trois, puis quatre furent passés sans qu'elle revît son cher petit Claude — celui qu'elle croyait appelé par le ciel à lui fermer les yeux, et par lequel ses derniers jours avaient été doux et heureux.

Pour comble de malheur, une bande de loups infestait alors nos montagnes, et la pauvre vieille ne s'endormait que pour voir en songe son pauvre enfant déchiré et mis en lambeaux par leurs dents cruelles.

Jeannette non plus n'avait pas reparu, en sorte, que quand la mère Babet vint me conter sa déplorable histoire, je partageai son opinion sur la manière dont Claude avait dû périr.

Le cœur serré par le malheur arrivé au pauvre Bruno, je me promenais dans les mêmes lieux où je l'avais rencontré plusieurs fois les derniers jours de sa trop courte vie, tout en rêvant à lui, à sa triste grand'mère, maintenant seule au monde et sous le poids d'une douleur qui devait la tuer avant peu. Tout à coup, je vis s'élancer un objet qu'à cause de l'obscurité, je pris pour une petite fille vêtue de blanc : mais quelle apparence qu'un être vivant se trouvât à cette heure dans dans le lieu isolé et presque inaccessible où j'étais parvenu, qui ne menait à rien et où l'on ne passait que pour se promener ; et encore si rarement ! Quoi qu'il en fût, quelque chose me tenait là comme cloué au sol ; puis une idée me vint, et retroussant ma soutane dans mes poches, je me mis à gravir encore

afin de voir une seconde fois cet objet inconnu que je brûlais de retrouver. — Arrivé sur le haut de la montagne, et la respiration me manquant presque, je regardai le long des parois intérieures, qui descendaient dans le précipice, et je revis cette même forme blanche qui m'avait attiré. Elle était suspendue au-dessus de l'abîme dans lequel elle descendait, et je crus reconnaître en elle la chèvre de la vieille Babet, la compagne assidue de Claude.

Ah ! pauvre enfant, murmurai-je en mon cœur, ce ne sont pas les loups qui auront déchiré ta chair, mais ces rochers aigus, ces pointes de granit ! — et si le malheur veut que tu sois arrivé vivant encore au fond de ce gouffre béant, — tu t'y seras vu poursuivi par les angoisses de la faim ! Bruno ! pauvre Bruno ! dont le regard était si pur et si candide, le cœur si honnête et si bon !

Pendant que je refléchissais ainsi, Jeannette descendait toujours, sans même tourner la tête de mon côté, quoique certainement elle m'eût vu : — Si je pouvais au moins la ramener chez la vieille Babet, me dis-je, — ce serait une consolation pour elle, — malheureuse femme !

Dès que j'eus formé ce projet, je me mis à appeler Jeannette, d'abord très doucement de peur de l'effrayer, ensuite plus fort, car elle semblait ne pas m'entendre, et je ne la voyais plus qu'à peine.

Aucun bêlement, nul signe de joie ne vint répondre à mon appel et me dire que la chèvre remontait vers moi ; mais, ô miracle ! ô Providence ! ce fut une voix humaine qui me répondit ; la voix du pauvre petit Claude, vivant encore au fond de cet abîme !

Malgré l'obscurité, et après lui avoir jeté quelques mots d'espoir, je courus au village; puis je revins avec quelques hommes de bonne volonté chargés de cordes, de torches allumées et de tout ce qui était nécessaire pour tenter la descente du précipice. Je remerciais Dieu avec effusion en songeant au bonheur que cette soirée allait apporter à la triste aïeule de Claude.

Une heure après, il était dans nos bras, avec plusieurs blessures et de nombreuses contusions sans doute, mais dont pas une n'était mortelle. Le premier mouvement de Bruno avait été de se jeter à genoux et de remercier Dieu, qui l'avait con-

servé pour sa pauvre grand'mère, car ce fut elle qui eut sa première pensée. « Mais comment as-tu vécu là cinq jours entiers sans rien manger? lui demandèrent les paysans qui l'entouraient. — C'est un miracle, n'est-ce pas M. l'curé? » Comme Bruno allait répondre, Jeannette parut, inquiète, attristée, furetant partout, nous flairant, l'un après l'autre, agitée comme une mère cherchant son enfant perdu : — c'est que Jeannette était effectivement depuis cinq jours la mère et la nourrice de Claude, uniquement occupée de lui, et ne le quittant parfois une heure que pour aller remplir ses mamelles et les lui rapporter pleines d'un lait pur et sauveur.

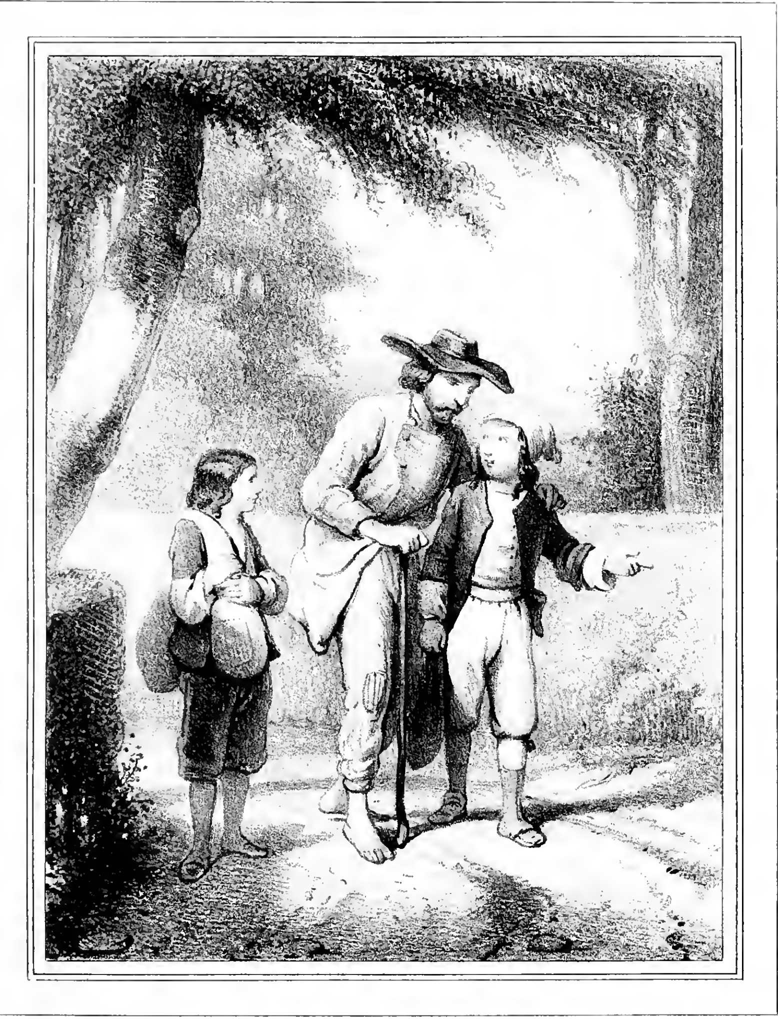
Aussi, dès qu'elle eut reconnu son nourrisson, l'objet de son inquiétude, de son attachement, elle lui fit mille caresses, suivies de bêlements joyeux et de quelques gambades, puis elle se remit à paître gravement à la lueur de nos flambeaux, comme si elle eût pensé que son lait fut encore nécessaire pour faire vivre son jeune compagnon.

En revoyant Claude, Babet pensa mourir de joie; mais elle vécut encore deux ans pour sentir son bonheur et voir son petit-fils dans une position douce et honorable, car un homme riche, habitant Perpignan, ayant su l'histoire de Claude, son activité, son intelligence, lui fit donner à ses frais l'instruction dont il manquait, et le mit à la tête d'une fabrique en pleine activité et pour laquelle il lui fallait un surveillant, homme de probité.

Grâce à cet événement, la vieille aïeule mourut le cœur tranquille, n'ayant que des remerciements à offrir à Dieu pour les faveurs qu'il avait répandues sur ses derniers jours, et comme elle me demandait, au moment de quitter la terre pour le ciel, ce qu'elle pouvait faire pour me prouver son affection et sa reconnaissance. — Je la priai de me laisser Jeannette. — Jeannette que voici, et dont le seul instinct vaut mieux que tant de beaux sentiments qu'on étale souvent avec vanité et qui ne produisent aucun bien.

En entendant prononcer son nom que le pasteur avait accompagné d'une caresse, Jeannette se leva joyeuse et bondissante, puis reprenant la route du presbytère, elle se mit à marcher devant nous, tandis que nous la regardions tous deux avec attendrissement.

Les fils de l'Aveugle.



Louis Lassalle, del. et lith. — Imp. Lith. de Cattier

Il s'appuya d'une main débile sur l'épaule de George, Laurent l'allégea de son sac

Paris, Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

LES FILS DE L'AVEUGLE.

PAR M. L. DE TOUREIL.

Non loin de l'embouchure de la Loire, au milieu des rochers et des landes de la falaise qui s'étend entre Paimbœuf et Pornic, vivait, dans une chétive cabane, une pauvre femme aveugle, retirée là depuis plusieurs années avec ses enfants. L'aîné, appelé George, venait à peine d'accomplir sa quatorzième année; l'autre, âgé de douze ans et demi, s'appelait Laurent. Depuis dix-huit mois, c'étaient eux qui pourvoyaient aux besoins de leur mère. Jusque-là elle avait pu travailler; mais hélas! ses infirmités s'aggravant sans cesse, George et Laurent furent exclusivement chargés de l'entretien et de la subsistance de leur vieille mère.

Tous les matins, armés de lignes, de hameçons, d'une petite pioche, d'un sachet et d'un panier, ils s'acheminaient vers les bords de l'Océan, qui leur procurait leur nourriture. Tantôt, les deux petits pêcheurs se glissaient entre les rochers avec une habileté remarquable, fouillaient dans les crevasses, y faisaient la chasse aux écrevisses et aux crabes. D'autres fois, tandis que l'un, avec la pioche, labourait le sable et la vase pour y trouver des coquillages, l'autre tendait des piéges aux poissons. Vers le soir, quand le soleil commençait à baisser, ils parcouraient la campagne, vendaient aux fermiers et aux paysans des environs le produit de leur pêche, et s'en retournaient tout joyeux, emportant avec eux du pain, des fruits, des légumes ou de la viande; quelquefois aussi un peu de vin. A leur arrivée à la cabane, ils y trouvaient le souper préparé par leur mère avec les provisions de la veille, s'asseyaient tous ensemble autour d'une table vermoulue, et mangeaient en se racontant les succès ou les difficultés de la journée. Pauvres enfants! que d'inquiétudes, à peine parvenus sur le seuil de la vie!

Le lendemain, mêmes travaux, mêmes soucis. Chaque jour qui suivait ressemblait au précédent. Néanmoins, cette vie bien pénible, bien misérable, leur paraissait mériter d'en rendre grâces à Dieu. Tous les soirs, avant de se coucher, les deux en-

fants à genoux sur la terre de leur cabane avec leur mère, faisaient la prière à haute voix, demandant à Dieu de leur accorder un lendemain semblable au jour qu'ils venaient de passer; puis il y avait un moment de recueillement, et alors les yeux de la pauvre aveugle se remplissaient de larmes et un nom s'échappait de sa bouche; c'était celui de son mari, de son pauvre George, dont elle était privée depuis plus de dix ans.

George avait été matelot à bord du *Bucentaure*; en 1805, il faisait partie de l'escadre française lors du combat de Trafalgar; depuis cette époque, sa femme n'en avait plus entendu parler. Il y avait eu bien des morts et bien des prisonniers dans cette fatale journée! Qu'était devenu son mari? existait-il encore, ou bien devait-elle en prendre le deuil? Cruelle incertitude! Si George vivait, ah! sûrement il pensait à elle, car George l'aimait, et il aimait bien aussi ses enfants. Mais pourquoi n'écrivait-il pas? — Le lui défendait-on dans les prisons d'Angleterre?

Souvent, dans les veillées d'hiver, assise sur un escabeau devant l'âtre où flambaient en pétillant des débris de broussailles que les enfants avaient ramassés dans les bois, la pauvre aveugle leur parlait de leur père. Elle leur disait combien autrefois il se plaisait à les faire sauter sur ses genoux, à les embrasser et à leur raconter des histoires. La famille habitait alors Lorient. George, l'aîné, s'en souvenait assez bien; mais Laurent écoutait tout cela comme il eût écouté le récit d'une anecdote intéressante. Trop jeune encore pour se rendre compte de ses impressions, il ne lui était resté de son père aucun souvenir. Seulement, comme sa mère n'avait cessé de lui en parler et qu'elle pleurait toujours, surtout depuis qu'elle était privée de la vue, le petit Laurent demandait à Dieu, dans toutes ses prières, de faire revenir son père. Lorsque le dimanche, en traversant la campagne, il rencontrait, parés de leurs habits de fêtes, les enfants du voisinage, que leurs pères conduisaient par la main, lui aussi, dans ce moment, aurait voulu avoir un père; et il devenait triste, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Bien souvent, ce que l'imagination crée prend, pour nous, plus de réalité que le souvenir de la réalité même. Quoique Laurent n'eût rien dans sa mémoire qui lui rappelât son père, il n'en nourrissait pas moins pour lui au fond du cœur un

amour profond. A force d'y songer, il s'était fait un être idéal qui lui tenait lieu de celui dont il ne se souvenait plus. Dans l'exaltation de son sentiment, voyait-il arriver du large un navire à pleines voiles, il se disait : « S'il était là ! » — Parlait-on d'un naufrage arrivé sur les côtes, il se figurait voir son père, pendant une nuit sombre, s'efforçant de regagner la terre à la nage, ballotté par les vagues au milieu des écueils.

Cette disposition d'esprit avait développé chez le jeune Laurent un caractère aventureux et romanesque. George, au contraire, avait la gravité d'un chef de famille. Les soucis du ménage, les inquiétudes de la vie étaient déjà empreints sur ses traits. Raisonnable et posé, jamais on ne le voyait jouer avec d'autres enfants. Ses actions, ses paroles, portaient le caractère de l'homme réfléchi qui sent toute l'importance de ses devoirs. Aussi le désignait-on dans la contrée sous le sobriquet du *petit homme*. Aimés l'un et l'autre de tout le monde, George et Laurent étaient toujours sûrs de vendre leur pêche, car on leur retenait ordinairement la veille tout ce qu'ils pouvaient prendre le lendemain.

Un jour, servis par le hasard, ils s'étaient emparés d'un assez gros poisson dont ils avaient obtenu un bon prix : ils achetèrent largement toutes leurs provisions, et après les emplettes faites, il leur resta encore une quarantaine de sous. Heureux de cette bonne fortune, les deux frères s'en revenaient à la cabane en sautant de joie. Depuis longtemps ils s'apprêtaient à ménager une surprise à leur mère ; mais jusqu'à ce moment ils n'avaient pu réunir la somme suffisante pour acheter leur cadeau. Il s'agissait de lui donner une chaise de paille à bras pour remplacer l'escabeau de bois incommode sur lequel la pauvre femme était peu à l'aise. La chaise à bras devait coûter six francs. Plus des deux tiers de la somme étaient déjà en tirelire ; et l'argent qu'ils rapportaient maintenant les mettait en mesure de satisfaire l'impulsion de leur cœur.

« Vois-tu, disait George à son frère, nous achetons la chaise sans en parler à notre bonne mère, nous la mettons à la place de l'escabeau ; elle n'en sait rien ; puis, toi, tu lui prends une main, moi l'autre, et nous la faisons asseoir. Elle se sent mieux à l'aise, elle est étonnée, elle touche, elle nous gronde un peu, mais ça n'empêche pas qu'elle est bien contente, pas vrai ? »

Et tous deux, enchantés de leur petite ruse, se frottaient les mains de joie.

C'est en parlant ainsi, en savourant par avance le bonheur de voir leur mère jouir d'un peu plus de bien-être, qu'ils approchaient de la cabane. La pêche extraordinaire qu'ils avaient faite les ayant obligés d'aller beaucoup plus loin que de coutume pour la vendre, ils s'étaient attardés. Déjà, le soleil était descendu sous l'horizon ; les teintes grises du soir se répandaient sur les champs comme un voile de tristesse. La route était solitaire ; la brise avait rendu son dernier souffle ; plus d'agitation dans l'air, plus de bruit. Les feuilles des arbres restaient immobiles, et là-bas sur la grève, la vague, tout à l'heure mugissante et couverte d'écume, ne produisait plus que de faibles clapottements expirants.

Dans l'impatience où étaient les petits pêcheurs de faire partager à leur mère la joie qu'ils éprouvaient, ils doublaient le pas. Il leur tardait de la revoir, de la couvrir de caresses et de lui dire : « Mère, nous avons fait une bonne journée ; voici du vin et du pain blanc pour vous. Aujourd'hui c'est fête à la cabane ! »

Les belles âmes, lorsqu'elles sont heureuses, ont besoin de communiquer leur bonheur autour d'elles. Une peine qui s'offre à côté de leur joie la trouble jusqu'à ce qu'elle soit calmée. George et Laurent marchaient heureux, ne pensant qu'à leur bonne mère, lorsqu'ils rencontrèrent un voyageur exténué de fatigue, couvert de haillons, sans souliers, marchant lentement, appuyé sur un bâton, avec un petit paquet attaché derrière l'épaule. En passant près de lui, les deux enfants le saluèrent. Le voyageur, d'une voix extrêmement affaiblie, leur demanda s'il était encore éloigné de Paimbœuf.

« Vous n'avez plus que deux lieues à faire, lui dit George, en lui montrant de la main l'endroit où était la ville et une route droite qui y conduisait directement. Comme ils n'allaient pas dans la même direction, ils se quittèrent là. A peine les deux jeunes enfants furent-ils seuls, Laurent dit à George :

« Ne trouves-tu pas, frère, que cet homme a l'air bien malheureux ?

— C'est la réflexion que je faisais, dit George.

— Nous avons eu tort de ne pas lui demander s'il avait besoin de quelque chose. Il n'est pas encore bien loin....

— Tu as raison, mon ami, je vais l'appeler.

— Non, non, George, ça pourrait l'humilier ; allons plutôt vers lui. »

Et les deux enfants se mirent à courir sur les pas du voyageur. A ce moment, il atteignait le coude que la route faisait en cet endroit. De chaque côté du chemin s'élevait une haie vive, au pied de laquelle croissait un épais gazon émaillé de marguerites. Le pauvre voyageur, fatigué et se traînant à peine, venait de disparaître au tournant du chemin : George et Laurent ne l'apercevant plus, redoublèrent de vitesse. Ils arrivèrent au coude de la route, regardant à droite, à gauche ; personne ne paraît. Cependant rien maintenant ne pouvait leur cacher le voyageur. La route était droite et fermée sur ses bords par une haie touffue d'aubépine difficile à franchir. Qu'était-il donc devenu? Il commençait à faire nuit. La lune au ciel jetait une clarté douteuse. Les deux frères étonnés s'interrogeaient sur cette singulière aventure. Tout à coup, Laurent s'écrie avec une sorte d'effroi :

« Frère, il est là ! »

En effet, le voyageur était étendu dans un petit fossé, sur le bord du chemin, donnant à peine signe de vie. Aussitôt, tirant de son panier la petite bouteille de vin destinée à sa mère, Laurent s'empresse d'en humecter les lèvres du moribond. Peu à peu, la vie se ranime chez lui. Touché de la bonté de ces deux enfants, il ouvre sur eux des yeux pleins de larmes. Oh ! il eût été bien heureux de pouvoir leur exprimer tout ce qu'il sentait de reconnaissance dans ce moment, mais la voix lui manquait. Pour achever de le ranimer, les deux frères le font boire encore en l'encourageant par des paroles pleines de tendresse.

L'état de misère où se trouvait cet homme remplit Laurent de compassion. Il voit que ses pieds sont nus et déchirés, et pourtant, il reste encore à ce pauvre malheureux, d'après ce qu'il vient de dire plus de vingt lieues à parcourir pour rejoindre sa famille qui habite au delà de Lorient. Les deux frères, transportés par un mouvement instinctif de bienfaisance, se regardent l'un l'autre sans rien dire et se devinent réciproquement.

« Frère, dit doucement Laurent à George, donne-lui l'argent que tu as, Dieu nous le rendra plus tard.

— C'était mon intention, répond George. »

Aussitôt, tirant de sa poche une petite bourse, il offre au voyageur d'un air suppliant l'argent qu'il destinait à l'emplète d'une chaise pour sa mère; puis tous deux le prenant par dessous les bras :

« Venez avec nous, mon brave homme, lui dirent-ils, nous vous aiderons à marcher. Notre demeure n'est pas bien loin d'ici, et quoiqu'elle ne soit pas grande, nous trouverons sûrement bien le moyen de vous y loger. »

La gratitude débordait l'âme du voyageur. Ces enfants lui semblaient envoyés vers lui par la Providence. Il se leva, s'appuya d'une main débile sur l'épaule de George; Laurent l'allégea de son sac, et tous trois prirent la route de la cabane. Jamais ils n'avaient tardé si longtemps à rentrer. La pauvre mère se désolait. Effrayée dans sa tendresse, elle tremblait qu'il ne leur fût arrivé quelque accident. Debout sur le seuil de la porte, elle prêtait l'oreille pour entendre le retentissement de leurs pas. A chaque bruit qui se faisait sur la route, son cœur battait plus vite et son impatience s'augmentait. Enfin, les deux enfants s'approchent de la cabane avec le voyageur. Ils étaient encore à une assez grande distance, que la pauvre aveugle, distinguant cette fois que c'étaient eux qui venaient, se mit à crier :

» George! c'est vous, mes enfants? »

A ce nom, à cette voix, l'étranger a frémi. L'enfant qui le soutenait, croyant un instant qu'il éprouvait une nouvelle défaillance, se troubla; mais le voyageur le rassura. Près d'arriver, le petit Laurent courut quelques pas en avant.

« Mère, dit-il, nous vous amenons un pauvre voyageur malade et trop fatigué pour continuer sa route. Vous le recevrez, n'est-ce pas?

— Qu'il soit le bien-venu, mes enfants, puisque vous l'avez accueilli; faites-le entrer. Il s'assiéra à notre table et soupera avec nous. Justement, j'ai fait aujourd'hui une soupe de poisson comme l'aimait votre pauvre père; je désire qu'elle soit à son gré. Elle sera peut-être un peu refroidie; il y a si longtemps que je vous attends! »

La flamme d'une grosse bougie de cire jaune qui brûlait sur

la table dans un vieux chandelier de fer, éclairait maintenant de sa lueur blafarde les traits de cette femme. Le voyageur, immobile devant elle, tremblait de tous ses membres. Il la regardait avec étonnement sans pouvoir respirer ni articuler une parole. On voyait briller dans ses yeux de grosses larmes, et sa figure basanée éprouvait des mouvements de contraction. Tout à coup, il s'écrie en tendant les bras :

« Claire! »

Et l'émotion lui paralyse la voix et les mouvements.

« Qui vient de m'appeler ainsi? dit la pauvre aveugle tout émue à son tour; mon Dieu! mais je connais cette voix!

— Claire! répéta le voyageur en se précipitant vers elle, c'est moi! c'est ton mari!

— Ah! je t'avais senti là, » dit-elle en posant la main sur son cœur.

Et le père, la mère, les deux enfants se confondirent tous dans les mêmes embrassements. Oh! cette soirée fut bien heureuse pour ces bonnes gens. Combien ce pauvre père dut se féliciter d'avoir des enfants aussi généreux et compatissants! Lorsqu'il raconta ce qu'ils avaient fait pour lui sans le connaître, la mère de George et de Laurent s'écria avec transport :

« Soyez bénis, mes enfants, pour avoir secouru le pauvre! Dieu récompense toujours les bonnes actions. »

En effet, à partir de ce jour, la prospérité naquit dans la cabane; et aujourd'hui la hute de la pauvre aveugle, est une élégante maison habitée par ses enfants.

L'IDIOT DU PORT SAINT-PÈRE.

PAR M. GUSTAVE DES ESSARDS.

I.

La famille de Grandval. — L'idiot. — Acte de charité.

A quelques lieues de Nantes, auprès du village du port Saint-Père, on voit encore les ruines d'un vaste château féodal. Une tour crénelée assez bien conservée, des fossés à demi-comblés, quelques pans de murailles écroulées, c'est là maintenant tout ce qui reste du manoir de Grandval.

« Depuis combien de temps ce château est-il détruit? de-

mandai-je à mon guide, brave paysan fort ignorant, mais ayant une connaissance parfaite du pays.

— Il a été brûlé en 1793, monsieur, me répondit-il. Tenez, voilà la chambre de l'Idiot. »

Et il me montrait du doigt, une petite fenêtre de la seule tour qui soit encore debout.

« Qu'est-ce que c'est que l'idiot?

— Comment! monsieur, vous ne savez pas...

— Non, mon ami.

— Oh! c'est toute une histoire. Et si vous voulez, je vais vous la dire en fumant ma pipe. »

Je fis un signe d'assentiment, et nous nous assîmes tous les deux au pied de la tour de l'Idiot.

« Il y a bien longtemps de cela, me dit mon guide, avant la révolution, le château de Grandval s'élevait à cette place noble, imposant, redoutable. Les siècles avaient passé sur ses murailles et en avaient cimenté les pierres, de telle sorte qu'elles semblaient n'en faire qu'une seule. Ses dépendances étaient considérables : toutes les prairies qui bordent la rivière de l'Achenau, que vous voyez se dérouler comme un ruban argenté, jusqu'au lac de Grandlieu, dont les eaux scintillent à l'horizon, tout cela dépendait du château.

En 178..., le comte Henri de Grandval était seigneur du château. C'était un homme bon, généreux, indulgent, mais ses manières un peu orgueilleuses, effaçaient les bons effets de son heureux caractère.

Quand il faisait le bien, il semblait plutôt accorder une grâce. Aussi, on ne l'aimait pas. Mais sa femme et mademoiselle Louise, sa fille, deux anges descendus du ciel, répandaient autour d'elles la joie, le bonheur et l'aisance.

Elles visitaient le pauvre dans sa chaumière, lui donnaient des soins, des consolations et des secours. Louise avait alors dix ans. Dans tout le pays on la chérissait.

« Elle est aussi bonne que belle, disait-on. » Et chacun se découvrait avec respect en la voyant. Puis, quand elle était passée, on se retournait pour l'admirer encore.

Un soir, toute la famille était réunie sur la terrasse qui regarde le lac.

« Mon père, dit Louise, voulez-vous que nous allions nous promener sur la rivière.

— Demandez à votre mère, mon enfant, répondit M. de Grandval, elle était un peu souffrante ce matin.

— Je suis bien maintenant, et si vous y consentez...

— Oh ! merci, maman, s'écria Louise avec joie. »

Le canot fut bientôt arrivé et l'on partit.

Après une promenade de quelques heures, la nuit était venue. La famille de Grandval pensait à retourner au château, lorsque Louise aperçut une masse noire qui remuait dans les hautes herbes, sur le bord de la rivière.

— Abordez, mes amis, et voyez ce que c'est, s'écria M. de Grandval. »

Les canotiers obéirent, et bientôt ils rapportèrent à bord l'objet qui avait attiré l'attention de Louise. C'était un petit garçon de douze ans à peu près ; ses lèvres étaient pâles, et ses mains crispées par le froid ; ses cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules, ses grands yeux bleus avaient quelque chose de vague, sa bouche restait toujours ouverte.

Madame de Grandval s'empressa de le réchauffer en lui jetant quelques vêtements sur les épaules.

« Comment te nommes-tu, mon petit ? » demanda Louise.

L'enfant tourna ses yeux vers elle. Son regard sembla s'animer un peu, et il se mit à jeter un petit cri sauvage.

« Pauvre petit, dit madame de Grandval, sans doute tes parents demeurent au village du Port-Saint-Père, comme ils doivent être inquiets... nous allons les faire prévenir. »

L'enfant jouait avec les rubans de Louise, que le vent soulevait, et riait stupidement.

« Où demeurent tes parents ? » demanda la jeune fille.

Le petit garçon cessa de jouer, leva lentement ses yeux vers elle, puis, après quelques instants de silence, il frappa dans ses mains et cria :

« Hi ! hi ! hi ! avec un accent guttural.

— Pauvre enfant, dit madame de Grandval, il est muet.

— C'est un idiot, reprit le comte.

— Quoi ! s'écria Louise avec pitié, ce qu'il voit, il ne le comprend pas, les paroles qu'on lui adresse ne sont qu'un bruit pour son oreille, le malheureux !

— Ses parents l'ont sans doute abandonné, dit madame de Grandval. Quelle cruauté! ils seraient moins coupables si leur enfant avait l'intelligence de pourvoir à ses besoins.

— Oh! n'est-ce pas, mon père, nous aurons bien soin de lui. Nous le garderons au château, reprit Louise attendrie.

— Oui, mon enfant.

— Peut-être recouvrera-t-il sa raison. Ces infortunés sont-ils reconnaissants pour ceux qui leur font du bien?

— Oui, en général ils les aiment, mais de l'affection d'un chien pour son maître. Tiens, regarde, Louise. »

L'Idiot s'était couché dans le canot, aux pieds de la jeune fille, et ses yeux étaient fixés sur elle.

« Il ne peut nous dire son nom. Il faut lui en donner un, dit Louise. Lequel choisirons-nous?

— Voilà qui va nous guider dans notre choix, répondit M. de Grandval. »

L'horizon semblait en feu. Les arbres étaient éclairés par une clarté brillante. Les prairies, les marais, les roseaux et la rivière elle-même étaient embrasés. Auprès des foyers principaux, mille petites lumières se croisaient, se heurtaient, montaient, descendaient et disparaissaient, projetant au loin leurs flammes brillantes.

« Oh! mon Dieu! j'ai peur, s'écria Louise en se serrant contre sa mère.

— Que tu es enfant, dit M. de Grandval, c'est la veille de la Saint-Jean. Et pour fêter le saint, les enfants allument de grands feux de joie et courent de tous côtés avec des torches enflammées.

— Alors, nous l'appellerons Jean, dit Louise rassurée... Jean, levez-vous. »

L'idiot la comprit, se leva et resta debout devant elle.

En arrivant au château de Grandval, la comtesse envoya dans le pays s'informer quels étaient les parents de l'idiot, mais personne ne les connaissait. Cependant quelques paysans se rappelèrent avoir vu une femme étrangère, qui errait dans les environs, conduisant un enfant qui paraissait malade, mais nul ne put dire ce qu'elle était devenue.

« Jean fut alors installé au château, dans cette chambre dont vous voyez les restes, me dit mon guide.

— Est-ce là toute l'histoire de l'idiot? demandai-je.

— Oh! non, non, me répondit-il, je vais continuer en fumant une seconde pipe. »

II.

Jean s'acquitte envers mademoiselle de Grandval. — Le clavecin. — Attachement de Jean pour ses bienfaiteurs.

Jean passait tout le jour assis sur le sommet de la tour, jouant avec les grains de sable que le vent y avait apportés, ou avec les plantes qui croissaient entre les fentes des pierres, puis il s'amusait à suivre le vol des hirondelles et la marche rapide des canots sur la rivière.

Insensible pour tous, il semblait se réveiller quand Louise approchait. Sa tête toujours inclinée se relevait, ses yeux étaient moins ternes, une lueur d'intelligence les éclairait parfois.

Quand la jeune fille allait se promener, il la suivait, courait devant elle, faisait mille détours, se cachait dans les roseaux et revenait au premier signal.

Aussitôt qu'un étranger s'approchait d'elle, il prenait le bâton avec lequel il aimait à jouer, secouait ses longs cheveux, montrait ses dents et se posait devant elle comme pour la défendre.

Un jour, après une promenade sur le lac de Grandlieu, un orage affreux éclata. M. de Grandval était au château. Louise, sa mère et Jean, conduits par deux mariniers, se trouvaient dans le canot. Un coup de vent le fit chavirer. Madame de Grandval et Louise tombèrent à l'eau. Jean resta accroché au bord de l'embarcation. Les deux matelots se jetèrent à la nage et parvinrent à retirer des flots la comtesse; mais Louise, entraînée par le courant, allait périr. Déjà ses vêtements imprégnés d'eau ne la soutenaient plus.

La pauvre jeune fille, que la peur avait jusqu'à cet instant rendue muette, poussa des cris déchirants.

« Au secours, au secours, criait-elle d'une voix étouffée. Jean devint attentif.

« Jean, s'écria la jeune fille dans un moment de désespoir. »

L'idiot regardait madame de Grandval qui, sur le rivage, était en proie à la plus violente douleur.

Tout à coup, il s'élance dans les flots et nage avec vigueur. Il atteint Louise au moment où elle va disparaître. Il la soutient d'un bras, nage de l'autre, et la ramène enfin sur le rivage.

Depuis ce temps, la famille de Grandval s'attacha de plus en plus à ce misérable enfant. Il tomba malade, et Louise le soigna comme elle eût soigné son frère : l'idiot semblait heureux de la voir, et ne voulait rien prendre que de sa main.

La jeune fille avait depuis peu dans sa chambre un clavecin. La première fois que l'idiot l'entendit toucher de cet instrument, il écouta longtemps avec attention... puis, comme s'il se réveillait, il passa la main sur ses yeux, qui perdirent cette expression d'égarement qu'ils avaient jadis. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour prononcer quelques mots. Les idées commencèrent à entrer dans son cerveau. Depuis ce jour, il y eut plus de suite et de raison dans toutes ses actions.

Madame de Grandval et Louise firent un voyage. Jean devint triste. Souvent on le voyait assis sur la tour, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, sa tête restait penchée vers la terre. Il perdit le peu de raison qui lui était revenu, et plusieurs fois il frappa les domestiques avec lesquels il jouait avant le départ de ses maitresses.

Lorsqu'elles revinrent, on eût dit qu'il renaissait.

Sans esprit, sans intelligence, sans volonté, l'idiot ne pouvait exprimer par des mots combien il les aimait ; mais ses regards étaient parfois si éloquents, qu'on se sentait ému.

Mon guide fit une nouvelle pause, et bientôt il continua ainsi :

III.

Incendie du chateau de Grandval. — Courage de l'idiot. — Fuite de la comtesse et de Louise.

La révolution commençait. Déjà dans plusieurs provinces, les paysans, impatients de secouer le joug de leurs anciens seigneurs, les massacraient, aux cris de : Vive la liberté ! brûlaient, saccageaient, pillaient leurs châteaux, au nom de l'égalité : ceux de Grandval furent des premiers à se révolter.

Déjà, depuis quelque temps, une sourde rumeur grondait dans le pays. Des propos sinistres se faisaient entendre, des menaces étaient proférées contre M. de Grandval. Celui-ci s'en inquiétait fort peu : il se croyait aimé, car il avait fait du bien ; il ignorait qu'il est des êtres qui se révoltent en recevant un bienfait, parce qu'il leur rappelle leur infériorité et les humilie.

Excités par des étrangers, les paysans se réunirent un soir, au Port-Saint-Père, et armés de faux, de pioches, de fourches, ils se portèrent sur le château de Grandval.

Le comte, depuis plusieurs jours, était parti pour Nantes. Ils l'appelèrent à grands cris, voulant qu'il abolît les servitudes, les corvées. Impatients de ne pas le voir paraître, ils frappèrent à coups redoublés à la porte du château.

Tout le monde dormait. Jean fut le premier réveillé. En voyant cette troupe d'hommes à figures sinistres, éclairées de reflets bizarres, par les torches qu'ils agitaient, il se mit à pousser son cri sauvage : Hi ! hi ! hi ! Puis il descendit rapidement dans les cours.

Madame de Grandval et Louise, réveillées en sursaut, par les cris et les hurlements qui retentissaient autour du château, s'étaient levées en toute hâte.

Les domestiques, effrayés, ne savaient que faire et restaient tremblants auprès de leurs maîtresses.

Les cris redoublaient. M. de Grandval ! demandaient les révoltés. La comtesse prit aussitôt son parti.

Elle s'avança vers l'une des fenêtres, au-dessous desquelles se trouvaient les paysans, et noble et digne, elle se montra à ses vassaux.

« M. de Grandval est absent, mes amis, leur dit-elle d'une voix forte ; quand il sera de retour, il verra s'il doit vous accorder ce que vous lui demandez. »

A ces mots, la foule, silencieuse depuis l'apparition de la noble comtese, parut indécise ; mais, excitée par les meneurs, elle devint plus turbulente encore. Quelques vauriens cherchèrent à ébranler la porte ; mais ne pouvant y réussir, ils y mirent le feu.

La comtesse et Louise pensèrent alors à prendre la fuite.

Elles ramassèrent leurs effets les plus précieux, et se dirigèrent vers une petite porte dérobée, qui donnait sur la cam-

pagne, du côté opposé à celui où se trouvaient les révoltés.

Au moment où elles allaient sortir, la porte principale céda aux efforts des assaillants. Ils envahirent le château.

L'un d'eux aperçut la comtesse qui fuyait ; il voulut la retenir. Mais Jean, s'emparant de la faux que cet homme portait, lui en asséna un coup terrible sur le crâne. Le malheureux tomba baigné dans son sang.

Alors la fureur des paysans ne connut plus de bornes. L'idiot se mit devant la petite porte, armé de sa faux, terrible, menaçant, hideux; les yeux égarés, les cheveux dressés sur la tête, l'écume à la bouche.

En le voyant ainsi, les paysans crurent que c'était un démon; ils se retirèrent effrayés.

La comtesse était sauvée. Jean sortit, ferma la porte, et entassa des pierres énormes, pour qu'on ne pût l'ouvrir. Puis il courut rejoindre les nobles dames qui fuyaient.

Au moment où il les atteignait, une colonne de feu s'élevait jusqu'au ciel. Le château de Grandval n'était plus qu'un monceau de cendres. La tour de l'idiot seule avait été épargnée.

IV.

Misère des deux fugitifs. — Maladie de la comtesse. — Soins de l'idiot.. — Son dévoûment. — M. de Grandval. — conclusion.

Madame de Grandval et Louise étaient arrivées à Nantes, seules avec l'idiot. En route, elles avaient renvoyé leurs domestiques, afin de mieux se cacher. Là, elles avaient loué une petite chambre, dans une vieille maison habitée par des ouvriers laborieux. Jean couchait dans un grenier, audessus d'elles. Ces pauvres femmes, poursuivies comme l'étaient alors tous ceux qui avaient des titres de noblesse, faisaient aussi secrètement que possible des recherches pour retrouver M. de Grandval, qu'elles n'avaient pas vu depuis son départ du château. Depuis longtemps, elles attendaient en vain. Leurs ressources diminuaient rapidement. Elles furent obligées de travailler pour vivre. Souvent, hélas ! le produit de leurs veilles ne suffisait pas pour subvenir à leurs besoins.

L'idiot, de son côté, était employé dans une manufacture. Il y rendait quelques services, et on lui donnait le salaire d'un

enfant. Chaque semaine, il apportait sa paie à la comtesse, et contribuait ainsi pour sa part aux dépenses du ménage.

L'hiver vint, avec ses frimas, ses glaces, sa misère. Habituées au luxe, Louise et sa mère eurent bien à souffrir. A peine avaient-elles un peu de bois pour apprêter leurs aliments, et cependant il fallait travailler toute la journée et souvent une partie de la nuit.

La comtesse ne put résister à tant de peines; elle tomba malade. Alors Louise, la pauvre jeune fille, dut soigner sa mère et travailler pour vivre.

Oh! comme elle était changée! Ses beaux yeux noirs creusés, ses joues amaigries, sa pâleur, témoignaient des souffrances qu'elle éprouvait.

L'idiot l'aidait autant qu'il était en lui. Souvent, la nuit, il restait assis près du lit de la comtesse, et à la moindre plainte d'elle, il allait réveiller Louise.

Quelques amis de la famille de Grandval, proscrits comme elle, avaient fait des recherches pour trouver le comte; mais jusqu'alors elles étaient restées sans résultat. On savait seulement qu'il était obligé de se cacher, comme suspect; mais où? on l'ignorait.

Un jour, l'état de madame de Grandval avait été plus alarmant. Louise ne l'avait pas quittée un seul instant; aussi n'avait-elle pu achever une commande qu'elle devait livrer le soir même, et sur laquelle elle comptait pour avoir du pain.... oui, du pain! Leur misère était si affreuse, qu'ils étaient réduits, eux, si riches, si puissants jadis, à ne pas savoir si, le lendemain, ils auraient un morceau de pain.

Jean était plus triste depuis quelques jours. On l'avait autrefois arraché à la misère, à la mort même, et maintenant il redoublait de peine, afin de gagner davantage, et quand il rapportait quelque argent, un sourire errait sur ses lèvres; il était heureux! Mais, ce jour-là, quand il vit Louise pleurer, de grosses larmes coulèrent de ses yeux, à lui, le pauvre idiot.

Soudain il se lève, descend rapidement l'escalier, et vient se mettre à genoux, dans la rue, auprès de la porte de la maison

En voyant cette figure qui peint si bien la douleur, ces beaux yeux bleus si éloquents, cette pose si humble, chacun s'arrête. regarde l'idiot qui tend sa main tremblante, et lui fait l'au-

mône. Lorsque la rue devient déserte, que personne n'y passe plus, Jean remonte vers Louise, et lui donne les aumônes qu'il a reçues. Souvent ainsi l'idiot descendait le soir, et implorait la charité publique. Son malheur fut bientôt connu, et tout le monde s'intéressa à lui.

Un soir qu'il était agenouillé sur le seuil de la porte, il aperçut un homme qui passait rapidement dans la rue, rasant les maisons, évitant la lumière et cherchant à se cacher. Jean court vers lui, et tâche d'exprimer sa joie.

« Jean ! » s'écrie M. de Grandval ; car c'était le comte que Jean avait reconnu sous les grossiers vêtements qui le couvraient.

Bientôt M. de Grandval est dans les bras de sa femme et de sa fille.

Ainsi, cet être sans raison, sans intelligence, venait une seconde fois de sauver ses bienfaiteurs.

A quelques jours de là, le comte, sa femme, sa fille et Jean s'embarquèrent pour le Portugal, où M. de Grandval avait une partie de sa famille.

Ils revinrent en France, après la révolution, et l'on voit, dans le cimetière du Port-Saint-Père, la tombe de l'idiot, dans le caveau funèbre de la famille de Grandval.

Voilà, monsieur, me dit mon guide, en secouant les cendres de sa pipe, voilà l'histoire de l'idiot du Port-Saint-Père. Et, comme disait mon brave homme de père, quand on passe dans une forêt, il faut relever l'arbrisseau que le vent a renversé ; car plus tard il vous donnera de l'ombrage et vous prêtera son appui.

L'Optimiste.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier

Commandeur des croyants, je n'ai jamais cherché que le bonheur je l'ai trouvé, je le garde.

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfans.

L'OPTIMISTE,

OU

LE MOYEN D'ÊTRE HEUREUX.

CONTE.

PAR Mme DE SAINTE-MARGUERITE.

Vous avez peut-être entendu parler du calife Aaron al Raschid, mes chers enfants; c'était un grand souverain qui régnait sur la ville de Bagdad, en Asie, et vivait du temps de Charlemagne auquel il envoya des présents; comme il a fait beaucoup de choses, qu'il passait pour l'homme le plus sage de son siècle, les Orientaux ont mis sur son compte une foule d'anecdotes, l'ont rendu le héros de beaucoup d'histoires. En voici une choisie dans le grand nombre de celles qu'on lui attribue :

Il avait l'habitude de parcourir souvent la nuit sa capitale, seul, déguisé, afin de voir par lui-même tout ce qui s'y passait; un soir, qu'il faisait sa tournée ordinaire dans les rues de Bagdad, il aperçut de loin une épaisse fumée dans un quartier peu éloigné de celui qu'il visitait. Jugeant que c'était un incendie, il se rendit à la hâte à l'endroit où se trouvait le feu, et vit une portion de maison qui brûlait. Une foule innombrable d'Arabes y était accourue : les uns travaillaient, d'autres pillaient, et la plupart se contentaient de regarder l'activité de la flamme, et les débris qu'elle laissait, lorsqu'un Arabe sortit de ce théâtre de désolation, traversa la foule, et vint se poser, les bras croisés, vis-à-vis la maison, avec la plus étonnante tranquillité. Il se trouva par hasard placé près du calife qui venait d'y arriver, et qu'il ne reconnut pas. « Quel est le maître de cette maison? demanda le calife à l'Arabe. — C'est moi, dit froidement l'Arabe. — Et vous êtes aussi tranquille quand votre maison brûle? — Bon! répliqua cet homme, je viens de travailler autant et plus que tous les autres; j'ai fait couper les communications, afin que le feu ne fît pas de progrès, et actuellement, j'examine ce qu'il devient. — Cela est malheureux pour vous. — Pas tant que vous le croyez. — Comment! n'est-ce pas un grand malheur de voir brûler la moitié de sa maison? — Oui... mais n'est-ce pas un bonheur de pouvoir conserver l'autre? » Le calife ou

ne peut plus surpris d'un discours si étrange, forma le projet d'interroger plus à loisir un homme qui lui paraissait tout à fait bizarre; il lui fit encore quelques questions auxquelles l'Arabe répondit avec le même air de singularité, et le calife le quitta pour continuer ses visites nocturnes.

Le lendemain, Al Raschid se souvint de l'aventure de la veille, et éprouva un vif désir de revoir l'Arabe; il ordonna à un de ses esclaves d'aller chercher le propriétaire de la maison incendiée la nuit précédente. L'Arabe reçut cet ordre avec surprise, mais il s'empressa d'y obéir, et suivit sans crainte l'esclave qui l'introduisit auprès du calife. L'Arabe, après les génuflexions ordinaires, attendit dans un respectueux silence que le prince des croyants daignât lui parler.

« Approche, lui dit Aaron, me reconnais-tu? — Vicaire du Prophète [1], je vous reconnais pour le souverain arbitre de ma vie. — Sais-tu que c'est moi qui t'ai parlé hier? » L'Arabe s'inclina respectueusement, et le calife continua : « Je t'ai fait venir pour savoir l'histoire de ta vie, et à quels événements tu dois la singularité de caractère que m'ont dévoilée tes réponses.

— Puissant empereur, puisque vous l'ordonnez, je vais vous satisfaire.

Je me nomme Aboul-Abas, et je suis né dans cette ville, de parents qui, à l'aide d'un commerce maritime assez considérable, me laissèrent à leur mort une honnête aisance. J'aurais dû me contenter de cette fortune, mais la soif des richesses dans lesquelles je plaçais tout mon bonheur, me fit prendre la résolution de continuer la profession de mon père. J'avais un frère encore plus ambitieux que moi; nous ne pensâmes donc qu'à exécuter nos projets; nous plaçâmes toutes nos marchandises sur quatre navires, et nous attendîmes leur retour, non sans inquiétude. Quelque temps après, nous apprîmes que le plus considérable de nos vaisseaux avait fait naufrage, et qu'un autre avait été entièrement pillé par des pirates. A cette triste nouvelle nous demeurâmes un instant anéantis; mon frère, beaucoup plus impétueux que moi, murmura contre la Providence, car il paraissait évident que nous allions être ruinés, les deux vaisseaux qui nous restaient pouvaient éprouver le même

[1] Le titre de calife signifie *vicaire*.

sort, et c'étaient les moins précieux par leur chargement ; ainsi s'évanouissaient tous nos beaux rêves de fortune !

Nous demeurâmes quelque temps absorbés par notre chagrin, et un soir que plus accablés qu'à l'ordinaire, nous étions ensemble à rêver et gémir, je laissai échapper ces paroles : « O Allah ! que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? était-ce donc un crime que de chercher à me rendre plus heureux ? Hélas ! je ne le serai jamais !... — Tu le seras, tu l'es, » dit une voix tonnante qui nous fit tressaillir d'étonnement ; en même temps nous vîmes descendre des nues l'immortel Barouk, le génie du bonheur. Mon frère, aigri par son chagrin, ne quitta pas sa place ; pour moi, je me prosternai, et demandai humblement au Génie l'explication de ses mystérieuses paroles. « Faibles mortels, me dit-il, n'est-ce pas un bonheur de ne perdre qu'un vaisseau quand tu pouvais en perdre quatre ? » — Puissant Génie, repliquai-je, n'eût-il pas été plus heureux de n'en perdre aucun ? — Oui ; mais puisque tu as fait la folie de ne pas savoir te contenter de ce que tu avais, et que tu t'es exposé à tout perdre, tu dois te féliciter au lieu de te plaindre, de ce que, malgré ton imprudence, il te reste encore la moitié de ton bien. »

Ce peu de mots fut un baume salutaire pour moi ; j'attendis que le Génie reprît la parole, ce qu'il fit.

« Tu voulais être plus heureux ! le bonheur parfait est-il fait pour des êtres imparfaits ? non ; apprends que l'homme le plus heureux est celui qui sait se contenter de ce qu'il a ; c'est la persuasion du bonheur qui en fait une grande partie : que cela te suffise. Je n'ajoute plus qu'un mot : *tu seras heuheux, lorsque tu seras malheureux.*

Le Génie disparut avec la promptitude de l'éclair ; j'étais resté absorbé dans mes pensées, lorsqu'un grand éclat de rire de mon frère me réveilla de mon extase. « Quoi ! dit-il, vous avez la faiblesse d'écouter un pareil oracle ? Que veut dire le Génie avec ces paroles : *tu seras heureux, lorsque tu seras malheureux* ? — Impie ! dit la même voix, pour prix de ton incrédulité tu éprouveras toujours un sort contraire, et *tu seras malheureux, lorsque tu seras heureux.* »

Mon frère insulta de nouveau à la puissance céleste par ses coupables railleries. Pour moi, les paroles du Génie avaient fait

sur mon âme l'effet du soleil sur les nuages épais qui cachent ses rayons; tous mes chagrins s'étaient dissipés, et je ne pensais plus à la perte de mes vaisseaux, que pour bénir le ciel de l'heureuse apparition que cette perte m'avait procurée. Ce sentiment de gratitude prit sur moi un tel empire, que je résolus d'aller rendre grâce au tombeau du saint Prophète, de la consolante vision du Génie. Mon frère voulut être du voyage par la seule pensée de se distraire; nous partîmes donc; mais à peine avions nous fait une demi-journée de route, que mon frère se sentit atteint d'une soif extraordinaire. Le plus prochain caravanserail [1] était encore bien éloigné, et il n'y avait pas une goutte d'eau autour de nous; mon frère murmurait: « Oh! disait-il, je donnerais tout ce que je possède pour pouvoir me désaltérer! je serais le plus content des hommes... Il achevait à peine ces paroles, et déjà une source d'eau pure jaillissait d'un tronc d'arbre qui était près de nous; mon frère but cette eau avec une avidité incroyable; mais à peine eut-il satisfait cette brulante soif, qu'il s'écria qu'il commençait à sentir une faim mille fois plus pénible que la soif qu'il venait d'apaiser. Il ne se présenta aucun mets; j'admirai la vérité de l'oracle du Génie... Nous continuâmes de marcher; ayant trouvé sur le soir un caravanserail, nous y entrâmes; mon frère satisfit son appétit à son aise, ensuite il se plaignit amèrement de sa lassitude; il était dans sa destinée de ne jamais être content, et de désirer toujours.

Le lendemain, en sortant, une tuile vint à se détacher du toit, tomba sur moi, et me fit une légère contusion à l'épaule; j'eus à peine le temps de faire un pas que la cheminée tomba très-près de l'endroit que j'avais quitté; je m'écriai: « Que je suis heureux!... — Comment! dit mon frère, c'est un bonheur de recevoir une tuile? — Mais, mon frère, n'est-ce pas un bonheur d'en être quitte pour si peu de chose, tandis que je pouvais être écrasé par la cheminée? — Mais il eut été plus heureux d'éviter l'un et l'autre. — Il eût été bien plus malheureux aussi de recevoir l'un que l'autre. » Mon frère rit beaucoup de ce qu'il appelait ma simplicité, et nous reprîmes notre marche.

[1] Nom des hotelleries en Turquie. Il y en a d'inhabités dans certains cantons, et les voyageurs y trouvent seulement un toit pour s'abriter.

Au bout d'une heure, il se plaignit du froid qui était en effet très-vif. Au milieu de ses plaintes, nous vîmes passer un des visirs [1] de ce magnifique empire; il était dans un char fourré d'hermines et de toutes les peaux les plus chaudes. « Ah! s'écria mon frère, convenez qu'on est bien heureux de voyager ainsi à l'abri du froid, de la lassitude, et de tous les désagréments auxquels nous sommes exposés. » Pour cette fois, je trouvai que mon frère avait raison, et j'enviais aussi le sort du visir, quand ayant tourné la tête d'un autre côté, j'aperçus un pauvre homme à moitié nu, presque mort de froid, et traînant avec peine son corps épuisé. Je le montrai à mon frère : « Convenez aussi, lui dis-je, qu'on est plus heureux encore d'être vêtu comme nous le sommes que comme ce malheureux fellah [2]? il y a plus de différence de lui à nous que de nous au visir; ce dernier a du superflu, nous, nous avons le nécessaire, mais ce pauvre homme n'a ni l'un ni l'autre. » Je crus que ces paroles faisaient impression sur l'esprit de mon frère, et je m'en félicitai; mais il était destiné à subir les conséquences de l'oracle.

Comme nous approchions de Médine, mon frère aperçut et ramassa trois bourses qui se trouvaient sur le sable; nous les ouvrîmes, et quelle fut notre surprise en découvrant que deux étaient remplies de pièces d'or et de diamants de la plus grande beauté : la troisième ne contenait que des jetons de cuivre. Je me félicitais de ce bonheur inespéré, quand mon frère, fidèle à son caractère, ne manqua pas de se plaindre avec amertume du peu de valeur de la troisième bourse. « Ah ! s'écriait-il, j'ai plus de chagrin de la voir si pauvre, que de joie de trouver les deux autres si bien garnies ! »

Vous pouvez juger, magnifique empereur, continua Aboul-Abas, à quel point je fus surpris d'une avidité si étrange; mais je fus bien autrement étonné quand j'entendis mon frère me signifier que je n'avais aucun droit sur cette fortune. Je rougis de lui voir des sentiments si bas, et ne pus m'empêcher de lui en faire des reproches, il s'emporta et me jetant les trois bourses : « Eh bien! prenez-les seul, ces richesses; puisque je ne puis avoir tout, je ne veux rien. »

[1] Nom des ministres de l'empire Ottoman.

[2] Nom des habitants de la campagne chez les Arabes et les Egyptiens.

L'oracle n'était-il pas accompli? le bonheur de mon frère ne se changeait-il pas en tourments par son insatiable cupidité?... J'eus pitié de sa folie, et lui jurai que je ne voulais point qu'une cause aussi vile nous désunît; que j'appréciais bien plus son amitié que ce trésor, et que je le conjurais de garder tout. Il ne se fit pas prier longtemps, et conservant les diamants, il employa l'or en achats de marchandises qu'il plaça sur des vaisseaux destinés pour le Grand-Caire [1]. Il s'embarqua sur un des navires, me fit ses adieux, et partit pour cette foire célèbre.

Après nous être séparés, je continuai mon voyage et arrivai, sans accident, à Médine, où je m'acquittai du vœu qui m'y avait conduit. J'y séjournai quelque temps, après quoi je me remis en marche pour Bagdad, non sans beaucoup de peines et de fatigues, qui ont quelquefois abattu mon courage, mais dont je me suis toujours consolé en envisageant de plus grands malheurs qui auraient pu m'arriver. Rentré à Bagdad, j'appris que les deux vaisseaux qui nous restaient à mon départ, étaient de retour; le produit des marchandises vendues était considérable; je le réalisai; j'achetai la maison dont une partie a été brûlée hier, et content de mon sort, je fixai entièrement mon séjour dans cette ville. Quelques années après, je reçus la nouvelle de la mort de mon frère. Il avait fait la fortune la plus brillante, mais son caractère exagéré lui ayant grossi une perte d'objets précieux qu'il possédait, il en devint inconsolable; ses immenses richesses ne lui paraissant plus suffisantes, la douleur le conduisit bientôt au tombeau. Je donnai des larmes sincères à son trépas, et je recueillis le fruit de tant de travaux, dont sa folie l'avait empêché de jouir.

Cependant il me semblait qu'il manquait encore quelque chose à mon bonheur, c'était une compagne aimable avec laquelle je partagerais ces richesses qui n'y suffiraient pas seules. Je fis choix d'une jeune Arabe nommée Gulnare. Ses parents me la promirent, quoique j'eusse appris que déjà elle avait été fiancée à un jeune homme de la ville. Cette nouvelle ne m'épouvanta point, son père m'avait assuré que cette liaison était totalement rompue; enfin, tout étant prêt pour notre union, la veille des noces, je fais porter des présents destinés à la belle

[1] Capitale de l'Egypte où se fait un très-grand commerce.

Gulnare, et, jugez de ma surprise, lorsque j'apprends qu'elle vient d'être enlevée par son premier fiancé, et qu'on ignore entièrement le lieu de leur retraite. Oh ! pour le coup, désespéré, anéanti par une nouvelle qui détruisait tous mes rêves de bonheur, je ne pus user de mon raisonnement ordinaire pour me consoler ; je courus au hasard devant moi, en proie à la plus violente agitation. Arrivé au sommet d'une roche escarpée, je prenais déjà mon élan pour me précipiter en bas, et mettre un terme à ma douleur... Je me sens retenu fortement par le bras, je me retourne, c'était un saint faquir [1] dont l'ermitage était placé sur ce rocher. « Qu'avez-vous ? me dit-il, quel malheur peut vous porter à une action aussi criminelle que celle de mettre fin à vos jours ? — Ah ! laissez-moi, lui dis-je, je ne puis supporter le poids de mes peines. — Confiez-les-moi ; peut-être y trouverai-je un remède ? — Saint faquir, voyez s'il peut être un mortel plus malheureux que moi ! J'avais choisi une femme charmante, on m'avait accordé sa main, et au moment où j'allais l'épouser un misérable me l'enlève ! — Oh ! oh ! dit le faquir, mais loin de vous plaindre, vous devez vous trouver heureux d'être éclairé ainsi sur son compte avant d'être uni à elle pour toujours. » Ces mots furent pour moi comme la lumière qui pénètre tout à coup dans un endroit obscur : j'eus peine à concevoir comment j'avais pu me croire si malheureux, puisqu'un jour je l'aurais été bien davantage et sans remède, si, conservant son caractère léger, elle m'eût abandonné au bout de quelques années. Je baisai le bas de la robe du vénérable vieillard, et le quittai, bien convaincu de cette vérité : « Que nous ne devons point nous affliger de ce qui nous arrive, car c'est souvent pour le mieux que la Providence change les événements. »

Depuis ce temps, magnifique seigneur, je mène la vie la plus heureuse du monde ; je cherche à faire partager mon bonheur aux autres, et je fais le plus de bien que je peux ; j'ai toujours dans la mémoire les paroles de Barouck : *Tu seras heureux lorsque tu seras malheureux*. Je l'avais bien éprouvé dans cette dernière aventure, car c'est être heureux que d'être préservé d'un grand malheur par un moindre. Toutes ces considérations,

[1] Les faquirs sont une espèce de moines musulmans.

seigneur, m'ont aguerri contre l'adversité, et m'ont accoutumé à n'envisager les événements que du bon côté. La scène du monde n'offre à mes yeux qu'un tableau riant où tout est représenté sous une forme agréable. Je m'empresse de diminuer le mal en lui opposant le bien ; je ne cherche et ne trouve que le mieux, dans les choses qui n'offrent que le pire aux yeux des autres hommes.

Aboul-Abas finit ainsi son histoire; le calife loua sa sagesse et lui offrit la place de grand-visir ; mais l'Arabe la refusa en lui disant : « Commandeur des croyants, je n'ai jamais cherché que le bonheur, je l'ai trouvé, je le garde ; ce serait le détruire que d'accepter vos offres brillantes. On n'est jamais heureux quand on devient, par son élévation, l'objet de l'envie des autres ; pour vivre en paix, vivons cachés. Si le ciel avait jugé ma vie utile à mes concitoyens, il m'aurait mis déjà dans le cas d'être employé, et n'aurait pas attendu une occasion si tardive de me faire connaître. Ma longue obscurité est donc une preuve que Dieu ne veut pas que j'en sorte, et ce serait désobéir à ses décrets si j'acceptais le poste éminent que vous avez la bonté de m'offrir. »

Aaron al Raschid, charmé d'un désintéressement et d'une modestie si rares, embrassa l'Arabe et le congédia, en lui disant qu'il n'avait jamais rencontré un homme méritant mieux que lui le nom de philosophe. Ce nom qui signifie « ami de la sagesse, » est souvent usurpé et prodigué à des hommes bien éloignés de sa signification, et bien indignes, par cette raison, de le porter. Le calife conserva des relations amicales avec Aboul-Abas, qui ne se départit pas un seul instant de sa manière de voir et de se conduire.

BIBI.

PAR M. JACQUES ARAGO.



Il y a toujours quelque chose du chien chez l'homme, et quelque chose de l'homme chez le chien. Je ne sais pas qui j'outrage par la comparaison; mais en mon âme et conscience, quoique je sois de la race des bipèdes raisonnants ou plutôt raisonneurs, je crains bien que quelque chien ne vienne me mordre les jambes pour me punir de mon irrévérence.

Morsure de chien n'est pas tant à redouter qu'égratignure d'homme, et je ne vois pas pourquoi je reculerais devant ma conviction, puisque ma conscience et ma tranquillité y trouvent leur compte.

Or, écoutez une petite historiette qui, je pense, vous intéressera. J'ai connu et je connais encore les héros de cette bizarre aventure, et je dis leurs noms afin de prêter plus de poids à mes paroles.

Ernestine Véry était la plus espiègle, la plus colère, la plus taquine des pensionnaires de Mme Damont. Si une large tache d'encre se pavanait sur un cahier, il y avait à parier dix contre un que Mlle Ernestine avait fait le coup. Si une petite amie tombait dans un corridor, les pieds pris à une ficelle où à un ruban, c'était à coup sûr Ernestine qui avait tendu le piége. Quand il pleuvait, Ernestine se plaçait sous la gouttière, de sorte que lorsqu'elle entrait en classe, vous eussiez dit une soupe assez copieusement trempée; et lorsqu'elle sortait pour aller embrasser sa mère, on la voyait souvent s'échapper des bras de sa bonne, taquiner les chiens de la rue, et courir même auprès des chevaux et des voitures au risque d'être écrasée.

Oh! la mauvaise petite fille qu'Ernestine!

Les pensums, les retenues, les dîners sans dessert, les heures de récréation passées à genoux, rien ne la corrigeait, rien ne lui donnait ni un remords ni un regret, et cela, parce que sa mère, dont elle était l'idole, la cajolait, la caressait, la *bonbonnait*, la dorlotait chaque fois qu'elle arrivait à la maison les yeux rouges, le teint pâle d'irritation, la poitrine haletante

d'impatience. Ce n'était point Ernestine que l'on grondait alors, c'était toujours la maîtresse qui s'était montrée trop sévère, et on allait jusqu'à la menacer de lui retirer une enfant modèle de sagesse, de candeur, d'obéissance.

Je n'ai pas foi en l'avenir d'une jeune fille qu'une mère trop imprévoyante n'ose jamais corriger. Ernestine se levait quand elle voulait, se couchait à son gré ; elle ne demandait rien, elle ordonnait, et tout le monde était son esclave à la maison, même sa mère qui aurait voulu la faire marcher entre deux édredons, et sur de moelleux tapis.

La plus coupable en tout cela, c'était la mère, car l'expérience aurait dû la guider ; mais on l'a dit, toute tendresse est aveugle, et les yeux du cœur ne savent point juger.

Un jour, que devant sa maison de campagne, la folle Ernestine faisait courir dans un petit sentier la brouette de luxe que sa maman lui avait achetée pour ses étrennes, un petit caniche bien frais, bien gentil, bien peigné, accourt, jappe, bondit, caracole comme s'il voulait conquérir l'amitié de la blonde jeune fille à la collerette si blanchette, aux mains si diaphanes. Mais Ernestine ne se laisse point toucher par ces caresses de bon aloi, et la méchante cherche à pousser sa brouette sur la patte infatigable de la pauvre bête qui lui demande un peu d'amitié.

Ciel ! le coup est fait.

Ce ne sont plus des cris de joie que pousse le caniche, ce sont des gémissements douloureux, des aboiements à fendre l'âme. On devine qu'il y a là une grande douleur, un râle, peut-être une agonie. Hélas ! la souffrance n'a qu'un langage, afin sans doute qu'on vienne plus aisément à son secours.

Bibi était couché dans la poussière, il s'agitait, il se tordait sous la déchirure ; son sang coulait en abondance et la cruelle Ernestine lui disait de sa voix de neuf ans :

C'est bien fait, méchante et vilaine bête ! ça t'apprendra à être trop familier, à oser jouer avec moi qui suis si gentille, si bonne, si généreuse. Tu viens de recevoir une leçon, tâche d'en profiter pour l'avenir, fais comme moi et deviens sage.

Un docteur, M. Duval qui étudiait près de là, étendu sur un gazon émaillé, avait été témoin de cette scène, et dans l'espoir d'en prévenir le triste dénouement, il venait de se lever pour

corriger l'enfant trop impérieuse. Il arriva trop tard; sa juste sévérité n'empêcha pas un malheur.

« Vous êtes une méchante, dit-il d'un ton grave et irrité, vous êtes plus que cela, mademoiselle, et si votre père ou votre mère était là, je lui dirais combien votre cœur est gangrené, car vous vous montrez sans pitié pour l'être qui souffre par vous, parce que vous voyez couler le sang avec plaisir, parce que vous êtes sans remords sur votre lâcheté.

— Je vous prie, monsieur, dit la mère qui venait d'arriver et avait tout entendu, de donner des leçons de morale à vos enfants; je corrige les miens comme je l'entends, et je me cite toujours en exemple à mon Ernestine.

— Oh! pardon, madame, d'avoir essayé une leçon d'humanité : votre fille peut grandir sous votre aile protectrice; elle sera une aussi bonne et tendre mère de famille qu'elle est enfant compatissante et bien élevée. »

On se sépara. La mère prévoyante alla remplir de pralines les poches de sa fille, et le docteur, après avoir placé le pauvre Bibi dans un pan de sa redingote, rentra chez lui.

La charité est industrieuse, et Vincent de Paul fut apôtre et médecin à la fois.

M. Duval essaya sur Bibi les remèdes qu'il aurait employés pour un de ses clients habituels; il étaya sa patte brisée, il l'enveloppa doucettement dans un linge propre et fin, il laissa la maladie poursuivre sa marche. Son humanité porta bonheur à Bibi; ce gentil petit animal reprit bientôt ses forces et sa gaîté. Il chemina d'abord comme un invalide ressuscité, puis il essaya des courses plus rapides, puis il voulut bondir comme par le passé; et en moins de deux mois, il sautait ainsi qu'un écureuil du buffet au canapé, du canapé sur les genoux de son maître; mais, historien fidèle, je dois avouer que le buffet était son point de repos de prédilection. Ne vous ai-je pas dit qu'il y avait dans le chien quelque chose de l'homme.

Les jours avaient succédé aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois, et Bibi et M. Duval vivaient entre eux comme de bons camarades dorlotés dans le même berceau ou caressés dans la même niche. L'amitié, c'est la boule de neige qui grandit par le frottement. Essayez-en, vous qui

vous prélassez dans votre égoïsme, et vous verrez si la vie la plus heureuse n'est pas celle qui se déroule à deux.

Quand le docteur grignotait une sucrerie, Bibi en avait sa part, et la tartine qui plaisait à M. Duval aurait eu moins de saveur si son cher caniche n'en avait pas avalé sa moitié. Je dois l'avouer encore parce qu'avant tout je veux être vrai, mais pour Bibi seul était la pâtée fabriquée par la cuisinière : et, soit discrétion, soit frugalité, il n'était point encore arrivé à M. Duval de se coucher à côté de Bibi et de manger à sa gamelle. Tous les caprices sont de notre nature.

Hélas ! quel ciel est sans nuages, quel horizon sans vapeurs, quelle lune de miel sans amertume, quelle tendresse sans tempêtes ! Dites-moi un coin de terre où la vie glisse dans le calme, dans le bonheur, et je vous quitte et je vais dans ce pays ignoré, dussé-je, pour ce voyage, me promener encore sous un soleil vertical et braver les glaces des deux pôles.

Ce coin de terre n'existe pas ; acceptons la vie telle que le créateur nous l'a faite et attendons un monde meilleur.

M. Duval venait de sortir ; il allait soigner un malade qui n'avait pas besoin de lui pour mourir, et comme son absence ne devait pas se prolonger, il s'était éloigné sans donner à son cher Bibi le baiser du départ.

Il rentre :

Bibi ! Bibi ! Bibi ! — Point de Bibi ; nul jappement amical ne répond à cet appel de l'affection, nulle caresse ne rompt le silence de l'appartement si bruyant d'ordinaire à chaque retour du docteur. Celui-ci cherche, interroge les meubles, le dessous des chaises, l'intérieur du buffet surtout. Rien, rien... Bibi, l'ingrat Bibi se sera clandestinement échappé par la porte entr'ouverte quand M. Duval est sorti, et le mauvais sujet avide d'air et d'émancipation, aura pris pour toujours la clef des champs. Je me répète, il y a de l'homme dans le chien.

La soirée se passa sans Bibi l'aventureux !... Il ne revint pas la nuit gratter à l'asile hospitalier où il avait été si bien accueilli. Le lendemain et les jours suivants ce fut même attente, ce fut même inquiétude, et comme l'âme du docteur n'était point de celles dont les émotions sont fugitives, le brave homme court chez les journalistes, ceux qui consignent dans leurs infructives paroles la perte d'un dogue, la chute d'une chemi-

née, d'un pot de fleurs, le renversement d'un cabriolet et la crue du fleuve.

Nul chien vagabond ne se présenta, et M. Duval en fut pour ses démarches et pour ses frais.

Cependant il n'est point de douleur que le temps ne cicatrise, il n'est point d'amertume que le frottement perpétuel des événements n'amortisse. L'affection de M. Duval pour son jeune protégé perdait de sa violence, et quoiqu'on s'attache par les bienfaits, il fallut que la loi commune s'appesantît sur un passé si triste, et que le docteur oubliât enfin l'ingrat Bibi, naguère tant regretté. Au surplus, remarquez bien que le malheur irréparable est celui qu'on supporte le mieux, et puisque les regrets ne devaient amener aucun remède au mal, ils s'effacèrent dans les distractions du moment.

Trois mois s'étaient écoulés. M. Duval déjeunait. Silence.... Un cri, un jappement, une caresse, un soupir à la porte !... Le docteur se lève avec empressement ; il ouvre, le cœur plein d'espérance et de joie.... C'est Bibi, Bibi le tendre, le folâtre, qui rentre, non pas repentant, car il n'est sans doute pas coupable, mais sautillant et criant, comme un bambin dont l'heure de la récréation vient de sonner.

«Comment ! c'est toi, Bibi de mon cœur ! c'est toi, Bibi, que j'ai pleuré mort; car il m'en eût trop coûté d'accuser ta tendresse !...

Oh ! sois le bienvenu, mon bon petit chéri, qu'on avait sans doute volé, tant tu es gentil et reconnaissant... Attends, mon chérubin, attends. J'ai là, dans mon buffet, un nougat délicieux : à toi, la première et la meilleure part de la friandise ; attends, mon cher poupon, et tu vas juger si je suis heureux de te retrouver.

Le docteur va chercher le cadeau promis, et après l'avoir divisé en tranches régulières, il revient auprès du caniche : Tiens, Bibi, voici du nanan ; mais sois discret. La gourmandise étouffe comme la joie, et nous devons être heureux de vivre à présent que nous nous sommes retrouvés.

M. Duval appelle Bibi ; il l'appelle encore, le cherche sous les tapis, derrière les rideaux, pensant qu'on veut le taquiner, l'impatienter.

Bibi a disparu... Mais un gémissement se fait entendre derrière un paillasson à demi roulé, sous la table. Le docteur s'é-

lance, il déroule l'obstacle... Ciel! un petit chien, un barbet tout jeune, tout sale, tout laid, dont la jambe est cassée... C'était un nouveau client que Bibi venait d'amener au docteur, en souvenir de sa guérison, qui avait honoré la science: M. Duval laissa tomber son assiette qui se brisa en éclats, et se frappa le front avec violence, se promettant bien à l'avenir d'être plus circonspect dans ses affections.

Eh bien! mes petits amis ou mes petites amies, qui venez de lire cette histoire, que dites-vous de la conduite de Bibi? est-ce de l'ingratitude? est-ce de la reconnaissance?

Je crois, moi, que c'est tout simplement de la mémoire. Votre avis? La reconnaissance est un cri de l'âme, et Dieu n'a donné une âme qu'à l'homme seul.

BERNARDINE.

PAR TH. MIDY.

I.

Un épisode des guerres de la Vendée.

Non loin de l'Océan, à une distance à peu près égale de la Roche-Bernard et de Saint-Nazaire, et presque vis à vis de Paimbeuf dont il n'est séparée que par la Loire, on trouve le bourg de Savenay.

Bâti sur une hauteur, entouré de bois et de marais, le ciel semble l'avoir destiné à n'attirer que les regards de l'artiste ou du voyageur curieux à qui plaisent les beautés agrestes; mais les événements en ont décidé autrement, et ce fléau pire que la peste et pire que l'invasion — la guerre civile — lui a fait dans l'histoire une place sanglante.

Avant qu'il en fut ainsi, et depuis longtemps déjà, un bon ménage était venu à Savenay pour y abriter son bonheur, lorsqu'un beau matin du mois de juin 1788, la grosse cloche sonnant à pleine volée vint réveiller les habitants de Savenay et leur apprendre que l'heureuse Madeleine Einerlek n'avait plus rien à souhaiter en ce monde. — Le ciel lui avait envoyé un enfant et de cet enfant l'église allait faire une chrétienne.

Dire la joie que la naissance de Bernardine amena chez les

bons fermiers serait une tache impossible à remplir ; elle fut si grande, que chacun de ceux qui les connaissaient en prirent leur part,et comme c'étaient d'excellentes gens que ces Einerlek, comme la porte de leur maison ne s'était jamais fermée devant la misère, il en résulta que jamais princesse au temps heureux des fées ne vit son entrée en ce monde accueillie par des vœux plus nombreux ni plus sincères que ne le fut la venue de cette pauvre petite fille de simples paysans ouvrant les yeux au jour dans son berceau de jonc.

De ce changement, les travaux ne souffrirent aucunement ; mais toutes les heures qu'ils ne réclamaient pas furent consacrées à Bernardine, et cent fois dans un jour sa mère qui était sa nourrice montait à sa chambre pour la contempler dans son sommeil si elle dormait, ou pour la rendormir par ses caresses si elle avait besoin de sommeil.

Quant à son père, s'il rentrait au milieu du jour accablé de fatigue ou trempé de sueur, avant de se reposer, avant de changer ses vêtements humides, il lui fallait aller voir son enfant.

Eût-il faim, eût-il soif, avant de boire ou de manger, il avait besoin d'un baiser de sa Bernardine, et lorsque de bons paysans comme lui venaient le chercher le dimanche pour qu'il vînt partager leurs rustiques plaisirs, il les accueillait cordialement; mais trouvant toujours une raison qui l'empêchait de les accompagner, il se faisait libre afin de devenir l'esclave volontaire de sa fille chérie.

Au reste, c'était un maître bien facile à servir que Bernardine. Elle s'amusait d'une fleur ; elle était joyeuse d'un sourire ; heureuse d'un baiser ; et comme les fleurs, ni les sourires, ni les baisers ne lui manquaient, elle atteignit cinq ans sans avoir poussé un soupir, sans avoir versé une larme.

Ce fut là le terme du bonheur des Einerlek.

1794 était arrivé. Dans la Vendée et dans toutes les provinces environnantes une guerre de partisans s'était depuis longtemps organisée, et chaque jour apportait la nouvelle de malheurs déplorables ou de cruautés inouïes exercées par les deux partis ; enfin les récits trop exacts de la journée du 11 décembre vinrent jeter l'épouvante parmi les habitants de Savenay ; on disait, que pendant douze heures la malheureuse ville du Mans avait

été livrée au pillage, et que sauf quelques pauvres femmes vendéennes arrachées à la mort par de braves soldats des régiments d'Armagnac et d'Aunaz, toute une population avait été massacrée sans pitié par des soldats vengeurs de leurs frères frappés en traîtres.

En vain l'illustre et généreux Marceau, avait-il voulu faire entendre aux troupes dont il avait le commandement la voix de la justice ou de l'humanité ; prêtes à obéir quand il fallait combattre elles devinrent sourdes dès qu'il leur ordonna d'aban donner leur proie. C'était là une terrible époque; car la brutalité, la cruauté des Vendéens ne le cédait pas à celle des volontaires de la république, et des deux côtés — chose horrible à dire — on fusillait les prisonniers.

A ces récits navrants ne devait pas se borner la douleur de ceux qui les écoutaient, et la stupeur fut à son comble, lorsqu'on vit arriver l'armée vendéenne qui se repliait sur Savenay. Conduite par La Rochejacquelin et suivie par les troupes républicaines en vain fit-elle des prodiges de valeur. Repoussée jusques dans les marais, traquée dans les bois, cernée dans les fermes et dans les maisons où elle se retranchait, il lui fallut mettre bas les armes.

Cependant par une espèce de miracle qui sans doute tenait aux localités, la ferme des Einerlek se trouva préservée de la ruine universelle, et cela fut cause que beaucoup de femmes et d'enfants du pays vinrent y chercher un refuge. Tous s'étaient mis à genoux et priaient, lorsque, vers les deux heures de l'après-midi, on entendit une nouvelle fusillade plus rapprochée que les précédentes, et plusieurs paysans entrèrent en désordre, blessés, sanglants, et poursuivis par une troupe de soldats républicains ; ces paysans étaient les fils, les pères, ou les maris des femmes rassemblées en ce lieu. Madeleine Einerlek jeta un coup d'œil inquiet au milieu d'eux — mais, si rapide qu'il eût été, la pauvre femme avait reconnu son mari, qui, la poitrine traversée d'une balle s'était laissé tomber au seuil de sa maison où il venait d'expirer, et cela, sans proférer une plainte, sans jeter un seul cri.

Silencieuse et glacée comme l'eut été une statue de marbre dont elle avait aussi revêtu la pâleur, Madeleine s'approcha du corps inanimé d'Einerlek, et le montrant à Bernardine, qui tout

effrayée se pressait contre elle. — Voici ton père — dit-elle, embrasse-le encore une dernière fois sur cette terre.

La pauvre petite fille ne comprenait pas toute l'horreur de sa situation, et cependant elle sanglotait, car elle en voyait assez pour que son jeune cœur défaillît.

Elle s'agenouilla, obéissante aux ordres de sa mère, et, se penchant au-dessus de ce corps immobile, elle déposa un baiser tout mouillé de larmes sur ce visage qui hier encore s'épanouissait à son approche et qu'elle regardait maintenant avec effroi couvert comme il l'était des ombres de la mort.

Dans le moment que Bernardine se relevait, et que, tout effarée, elle regardait une tâche de sang qu'elle venait d'imprimer à son tablier, sur la poitrine de son père, on entendit des pas précipités qui se dirigeaient vers la ferme, et, tout ce qu'on put faire fut de relever à la hâte les restes mortels du malheureux Bernard, et de les déposer dans une salle voisine afin qu'ils ne fussent pas foulés aux pieds. On avait à peine eu le temps de remplir ce pieux devoir, qu'une troupe en armes envahit la maison, et chaque nouvel arrivé prit une large part du vin que contenaient les caves. Ensuite on rassembla les femmes, les enfants, et les quelques hommes que la mort avait épargnés, puis on les lia deux à deux; pour Madeleine, qui n'avait pas quitté le corps de son mari, on l'attacha avec sa petite Bernardine que l'on trouva à ses côtés.

Une heure après, la nuit étant venue, les prisonniers partirent sous bonne escorte se dirigeant vers Nantes, où les avaient précédés les malheureux habitants du Mans, et où les attendaient les séïdes de Carrier.

Madeleine n'ignorait pas le sort qui lui était réservé. Nulle espérance ne pouvait plus germer dans son cœur, et peu lui importait au reste désormais ce qui adviendrait d'elle. Mais son enfant! Sa pauvre petite Bernardine, n'y avait-il donc aucun moyen de la sauver?

Les prisonniers marchèrent toute la nuit, transis de froid, mourants de faim, de lassitude, de douleur, et nul repos ne leur fut accordé, car ceux qui les accompagnaient étaient porteurs d'ordres précis et rigoureux.

Plus fatiguée que ses tristes compagnes parce qu'étant parvenue à dénouer les liens qui l'attachaient, elle portait Bernar-

dine dans ses bras, Madeleine sentit ses jambes fléchir et son cœur prêt à lui manquer. Involontairement elle laissa échapper un gémissement et murmura : Tout est fini ; je ne saurais aller plus loin !

La lune, qui était restée voilée presque toute cette nuit, jeta en ce moment sa tremblante lueur sur la route suivie par tant de malheureux, cette lueur suffit pour montrer Madeleine aux yeux d'un soldat ivre, qui était proche d'elle. « Tiens, lui dit-il, voici de l'éperon et tu vas marcher à présent ; et le barbare lui porta un coup de baïonnette qui fit pousser un cri déchirant à la pauvre femme.

Cette mauvaise action vint frapper les regards d'un maréchal-de-logis faisant partie des cavaliers qui composaient l'escorte : « Misérable ! s'écria-t-il, en apostrophant le coupable, est-ce donc ainsi que les soldats de la république feront aimer la sainte liberté ! »

Le soldat ne répondit rien et s'en alla plus loin ; pour le cavalier il s'approcha de la malheureuse veuve qui se traînait avec effort.

« Pauvre femme, dit-il à voix basse, si vous saviez combien je vous plains !

— Ah ! c'est mon enfant qu'il faut plaindre, dit-elle, car je ne souffrirai plus longtemps, moi, je le sens !

Une nouvelle éclaircie qui se fit dans le ciel permit au cavalier de distinguer les traits de Bernardine ; elle dormait de ce sommeil de plomb que font peser sur l'enfance les fatigues essuyées et les pleurs versés.

Le pâle et doux visage de la jeune orpheline, remua le cœur du soldat :

« Qu'est devenu son père ? demanda-t-il.

— Hier, les vôtres l'ont tué, et moi c'est mon tour aujourd'hui, répondit la veuve.

—Donnez-moi votre cher fardeau, fit doucement le cavalier —donnez, ne craignez rien ; — alors, il étendit ses bras, et prenant Bernardine des mains de sa mère qui lui donna un dernier baiser, il l'enveloppa de son manteau, et la maintint devant lui sur le cou de son cheval. »

Une faible lueur d'espoir vint luire aux yeux de Madeleine. « Encore quelques instants, dit-elle, et je ne serai plus. Si

vous avez une femme, des enfants, si vous croyez en Dieu vengeur de l'innocence, et si vous voulez retrouver un jour près de lui ceux que vous avez aimés ici bas, la livrerez-vous à la mort, cette pauvre petite, quand elle aura dormi dans votre sein? sous votre protection? »

Il y avait tant de douleur dans cette voix brisée, tant d'amour maternel dans cette prière, que celui auquel elle s'adressait en fut attendri.

« Mourez en paix, dit-il; je suis père, en effet, et, sur la tête de mes enfants, je vous réponds des jours de celui-ci. »

En écoutant ces paroles bénies qui renfermaient le salut de Bernardine, Madeleine chercha dans l'ombre la main du cavalier sauveur, puis, y déposant un saint baiser, elle traversa la route d'un pas mal assuré, et se traînant au pied d'un orme qui bordait ce chemin, elle s'y laissa tomber, comme si elle eût attendu pour mourir que sa chère petite fût sauvée !

On ne pouvait rien distinguer dans cette nuit profonde; mais cependant le soldat, qui avait été si justement réprimandé, entrevit comme une ombre blanche qui se séparait de la bande.

—Quelqu'un s'enfuit, dit-il en s'approchant du cavalier.

« Non, lui répliqua celui-ci, c'est une femme qui se meurt, et cette femme c'est toi qui l'as tuée!

— Ah! s'écria le soldat revenu à la pitié en même temps qu'à la raison, c'est affreux ce que j'ai fait là! — J'aimerais mieux avoir sur la conscience la mort d'une douzaine de chouans. — La pauvre femme!

II.

La femme du cavalier.

Fort heureusement pour le cavalier que, lorsqu'on arriva en vue de Nantes, sa pauvre petite protégée dormait encore, car un seul cri aurait suffi pour la trahir; et dans ce temps-là, comme il ne faisait pas bon se montrer touché des peines d'autrui, peut-être que le brave homme eût payé cher sa générosité.

Mais, son logis étant sur la route, et sa femme occupée sur le pas de la porte, en cet instant, il put venir près d'elle sans éveiller aucun soupçon.

Tournant le dos aux prisonniers ainsi qu'à l'escorte, qui

marchaient toujours, et protégé par l'ampleur de son manteau, le soldat déposa sur les bras de sa femme le dépôt sacré qu'il avait reçu de Madeleine mourante. La bonne créature fut d'abord bien étonnée ; mais, sur un signe, elle se recula promptement pour ne pas être vue, et, sur un mot, comprenant tout, elle remercia le ciel dans un regard, à cause de cet acte d'humanité qu'avait accompli son mari.

Plus tard, il fut convenu entre les deux époux que Bernardine resterait sous leur toit jusqu'à ce que le calme fut rétabli; il serait temps alors de s'en séparer, si de plus riches qu'eux voulaient s'en charger, car ces bonnes gens avaient une nombreuse famille, et n'étaient pas favorisés du sort.

Quelques jours s'écoulèrent, la petite fille ne pouvait se consoler ; mais comme on lui avait dit pour l'apaiser que sa mère viendrait la reprendre dès qu'elle serait sage, elle renferma sa peine dans sa jeune âme, se contentant de dire chaque soir après sa prière, à la femme du cavalier :

« Je n'ai pas pleuré aujourd'hui, ni je n'ai pas été méchante, n'est-ce pas, madame? — et demain je verrai maman ! »

Cependant tout était menaçant au dehors, et le moment arriva où l'existence de l'orpheline allait être remise en question de la manière la plus terrible.

Trouvant que la fusillade ni l'échafaud ne lui étaient pas des auxiliaires suffisants, depuis longtemps déjà l'atroce Carrier avait fait acheter plusieurs vaisseaux, qui, par son ordre, avaient été remplis de prisonniers, et coulés à fond au milieu des eaux de la Loire.

Le plus grand nombre était mort maintenant ; trois mille personnes avaient péri ; mais tout n'était pas dit encore, et, comme après la déroute de Savenay beaucoup de familles nantaises avaient recueilli de pauvres enfants vendéens, Carrier, qui le sut, jeta les hauts cris, disant que le salut de la patrie était compromis, si l'on n'étouffait pas ces *louveteaux*, et il enjoignit à tous les citoyens qui en auraient pris chez eux, de les restituer à la république.

Fils d'un conventionnel ami de Robespierre, Julien de la Drôme, un jeune homme, presque un enfant encore, avait été envoyé dans les provinces de l'Ouest, afin de rendre compte de ce qu'il y verrait.

Indigné par la cruauté du monstre à face humaine, qu'on appelait Carrier, il en fit une peinture telle dans son rapport, que le rappel du misérable devait suivre immédiatement. Mais faire parvenir ce rapport était difficile, Julien étant fort surveillé et au moment d'être mis en arrestation.

Par un heureux hasard, une personne alliée de sa famille passait par Nantes pour se rendre à Paris, porteur de papiers bien en règle et de laissez-passer signés par les membres les plus influents de la Convention; cette personne, femme d'un certain âge et qui se nommait madame Héliot, se chargea avec joie de la commission de Julien, dès qu'elle sut de quoi il s'agissait : et comme le moindre retard pouvait être fatal, il fut convenu entre eux qu'elle repartirait le soir même, en continuant sa route vers Paris, seule ainsi qu'elle avait été jusque-là, et dans la même voiture qui l'avait amenée.

Non loin de l'auberge où se reposait madame Héliot en attendant l'heure du départ, et tandis que, pleine de dévouement, elle se félicitait de devenir la courageuse complice de la belle action de Julien, bonne et dévouée autant qu'elle, la femme du cavalier se livrait à une douleur presque insensée, car elle se croyait sûre qu'avant le lendemain, les agents du pouvoir viendraient lui enlever l'orpheline à laquelle chaque jour l'attachait davantage.

En proie à la plus cruelle inquiétude, regardant au dehors à chaque instant si elle ne verrait pas rôder là autour quelqu'un de ceux qu'elle redoutait, elle finit par apercevoir la voiture de madame Héliot qu'on apprêtait pour l'heure du départ.

Cette vue la frappa d'une idée subite. Le moyen de salut qu'elle avait prié Dieu de lui envoyer, il lui sembla l'avoir trouvé, et, sous un léger prétexte, s'en allant causer avec le valet d'écurie qui venait de se mettre à la besogne, elle en apprit en peu de mots tout ce qu'il lui était nécessaire d'en apprendre.

Revenant alors au logis, et habillant en toute hâte la petite Vendéenne avec les vêtements qui la recouvraient le jour de son arrivée, elle la prit d'une main, et tendit l'autre à l'aîné de ses enfants, puis tous les trois s'enfuirent pressant le pas, les petites filles joyeuses de sortir, malgré le froid et la bonne femme leur racontant de belles histoires pour qu'elles trouvassent le chemin moins long. A force de marcher, elle arriva au

terme du voyage qu'elle s'était proposé, et de plusieurs auberges qui se trouvaient espacées près de l'endroit où l'on relayait pour la première fois en allant de Nantes à Paris, elle choisit celle qui était la moins apparente pour s'y reposer ; puis s'approchant de l'âtre où brillait un bon feu, elle prit sur ses genoux la pauvre Bernardine, et fit asseoir sa petite fille à elle sur un siége voisin.

Mais, ce n'était pas là le compte de la jalouse ; aussi se mit-elle à pleurer en disant qu'on ne l'aimait plus depuis que cette nouvelle venue était arrivée parmi eux, en se plaignant de ce qu'il n'y avait plus de caresses que pour elle !

Mais, dit la mère, j'ai toute la vie pour t'aimer, toi !— au lieu que celle-ci, elle va nous quitter — et pour toujours, vois-tu !

Ce fut alors au tour de la petite Vendéenne de pleurer : « Est-ce que nous n'allons pas aller à la maison ? dit-elle, je ne veux pas te quitter, moi ! »

La bonne femme lui répondit, que comme elle avait été sage, le jour était venu de l'en récompenser, et qu'une personne allait la ramener à sa maman, mais que pour cela il fallait qu'elle ne pleurât plus.

La pauvre petite essuya ses larmes. « Revoir maman, dit-elle, ah ! quel bonheur ! mais tu y viendras aussi toi avec nous, car si tu n'y viens j'aurais trop de chagrin, tu es si bonne ! je t'aime tant ! »

Elle parlait encore lorsqu'un bruit de roues et les claquements réitérés d'un fouet de postillon, vinrent interrompre son innocent babil. Allons, se dit à demi voix, et comme pour se donner du courage, la femme du cavalier, voici le moment arrivé ; alors elle fit un grand signe de croix, puis sortit au plus vite en emmenant les deux petites filles.

Il pouvait être alors huit heures du soir, on était encore en décembre, et l'obscurité qui régnait dehors ne se trouvait un peu moins grande que devant la maison de poste, au mur de laquelle une lanterne sale et fumeuse était accrochée.

Quelques rayons qui s'en échappèrent suffirent pour éclairer les objets, et la femme du cavalier put s'assurer que la personne qui occupait l'intérieur de la voiture, n'était autre que Mme Héliot. Aussitôt son parti fut pris, et sans perdre un moment, elle s'en alla vers la portière du côté opposé au mur, et

là, imitant la prière d'une mendiante qui implore la charité, elle vit la glace se baisser et au-dessus une main chaudement gantée qui lui passait quelques pièces de monnaie.

« — Au nom du ciel, madame, écoutez-moi; dit alors la feinte mendiante, un mot de vous peut sauver la vie d'un enfant, un autre devenir l'arrêt de sa mort. » A l'instant même et sans plus réfléchir, Mme Héliot ouvrit la portière, que voulez-vous de moi, dit-elle; expliquez-vous?

« —Je veux votre pitié pour une pauvre orpheline, madame, pour une malheureuse Vendéenne, dont le père et la mère ont été massacrés, mon mari l'a sauvée au péril de ses jours, et moi je l'ai gardée jusqu'aujourd'hui, et malgré toute raison, car nous sommes pauvres, je n'aurais pas eu le cœur de m'en séparer; mais demain, mais ce soir peut-être, on va venir nous l'enlever, et pourquoi? Dieu le sait! et nous le savons tous!!!

« La pauvre petite! dit Mme Héliot, et vous l'avez là?

— La voici, fit la bonne femme en la prenant entre ses bras et en la déposant dans la voiture aux pieds de la voyageuse, et si vous aviez des motifs pour ne pas la garder près de vous, si vous ne voulez pas vous en charger, eh bien! sauvez-la seulement cette chère enfant, dans la grande ville où vous allez, la charité publique lui ouvrira la porte de l'hospice des orphelins, et si c'est triste de vivre là, continua-t-elle en sanglotant, cela vaut toujours mieux que de mourir noyé dans les eaux de la Loire! »

Tout ce que je viens de vous raconter n'avait été l'affaire que de quelques secondes, pendant lesquelles, Bernardine inquiète, avait pu entrevoir, grâce à la lueur vacillante dont nous avons parlé, l'aimable et doux visage de Mme Héliot duquel elle n'avait pas une seule fois détourné son regard.

Sans doute que cette vue lui donna confiance, car elle lui prit la main en lui disant : « Comme j'aime à vous voir! vous êtes blanche ainsi que l'était maman le jour où elle m'a fait embrasser mon papa en me disant qu'il était mort! pauvre papa! Eh puis, vous avez l'air bien bonne, et vous allez me conduire, bien sûr, auprès de maman, n'est-ce pas madame? » et alors par un geste rempli d'innocence et de câlinerie qui lui était autrefois familier lorsqu'elle désirait obtenir quelque chose de ses parents, elle attira doucement de ses deux petits

bras, la téte de Mme Héliot qui, penchée vers elle sentit s'imprimer sur sa joue un pur et doux baiser.

« Allons, allons, la mendiante, assez causé comme ça, ou gare mon fouet, » cria une voix rauque et avinée qui était celle du postillon, lequel se mit à proférer les jurons les plus énergiques.

En entendant cette voix formidable, la petite Bernardine épouvantée grimpa sur les genoux de la voyageuse, et se blottissant dans sa pelisse, elle en referma autour d'elle les plis nombreux.

« — Le sort en est jeté, dit Mme Héliot, en pressant l'orpheline sur son cœur, ensemble nous partagerons les dangers que je vais courir, ou si le ciel nous prend en pitié, elle partagera mon bien-être, la chère enfant ! »

Suffoquée par sa joie la femme du cavalier ne put trouver une seule parole pour peindre ce qu'elle éprouvait.

Mme Héliot la devina et lui tendit la main, « excellente femme, lui dit-elle, que les bénédictions d'en haut s'étendent sur vous et sur les vôtres à cause de votre humanité; moi, je ne fais que suivre votre exemple, et tout le mérite est à vous ! » Fort ennuyé de ce colloque, et sur la requête du postillon qui était en selle, un garçon d'écurie ferma brusquement la portière en repoussant la femme et l'enfant, qu'il apostropha du nom de vilains mendiants, en criant d'une voix sonore : En route ! alors la voiture s'ébranla et partit au galop.

BERNARDINE.

DEUXIÈME PARTIE.

III.

Une bienfaitrice.

Des jours meilleurs luisaient en France. Depuis longtemps déjà revenue à Paris, madame Héliot avait accompli la mission dont elle s'était chargée, et le rapport de Julien de la Drôme ayant entraîné la mise en accusation, et par suite la condamnation de Carrier, la terre avait été purgée d'un des hommes les plus féroces qu'elle eût jamais portés.

Mais ce n'était pas de ce succès-là que se félicitait davantage madame Héliot. Avoir pu sauver d'une mort terrible, et cela à travers mille dangers, l'être innocent et doux, qui, maintenant heureux et consolé, vivait sous son regard, voilà ce qui plaisait à son cœur généreux.

Les années se passèrent, aucun renseignement sur sa famille n'avait pu être donné à madame Héliot par Bernardine ; et la seule chose dont la vieille dame resta convaincue, fut ce que lui avait dit la femme du cavalier, que ni le père ni la mère de la petite Vendéenne n'existaient plus. Embellie et grandie, celle-ci ne semblait trouver de bonheur qu'à témoigner son affection et sa gratitude à sa protectrice, dont la santé, devenue chancelante, exigeait tous ses soins, la suivant de l'œil et du cœur, prévenant ses moindres désirs, ayant en son âme un écho qui répondait à tout ce qu'il y avait de noble et de généreux dans l'âme de sa bienfaitrice. Si la jeune fille était devenue indispensable à madame Héliot, de son côté elle n'eût pu rester éloignée un seul jour de cette excellente femme, sa providence visible sur la terre.

Au reste, aussi modeste que pleine de talent et d'instruction, Bernardine reportait à sa mère d'adoption tout le mérite qui lui appartenait en propre pour les heureuses qualités et les bonnes aptitudes dont elle avait été douée par le ciel, et, pour se maintenir dans les sentiments de reconnaissance et d'humilité que lui prescrivait son jeune cœur, elle avait appendu au-

près d'un crucifix, dans un cabinet qui joignait sa chambre, les petits habillements bretons qui la revêtaient le jour où la femme du cavalier l'avait jetée entre les bras de madame Héliot.

C'était dans ce lieu, transformé en oratoire par la piété de Bernardine, qu'elle venait s'agenouiller soir et matin; là, qu'elle priait pour ses pauvres parents, dont les baisers, au bout de huit années, lui semblaient encore chauds sur sa joue, car le souvenir de leurs caresses et celui de son père, immobile et sanglant, tel qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, étaient les seuls que le temps n'eût pas effacés de sa mémoire.

C'était en ce lieu-là aussi qu'elle prenait l'engagement avec elle-même et vis-à-vis de Dieu, de ne jamais refuser son assistance à la faiblesse, à la misère, à l'abandon, de ne jamais oublier qu'elle était née d'une famille de paysans, et qu'elle avait été sauvée de la mort par l'humanité d'une femme du peuple.

IV.

Reconnaissance.

On touchait à la fin de 1801, Bernardine avait quatorze ans lorsque madame Héliot tomba dangereusement malade; dès lors, et bien qu'elle eût près d'elle des serviteurs zélés et attentifs, elle ne voulut plus rien prendre que de la main de Bernardine : or, comme une fièvre ardente la dévorait, et qu'elle n'avait pas une idée bien nette de ce qui se passait auprès d'elle, la malade ne pouvait voir que la pauvre enfant qu'elle aimait, brisée par la fatigue et l'insomnie, n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Déjà dix-sept nuits sans sommeil s'étaient passées pour l'orpheline, sans que la bonne Marthe, la vieille femme de chambre, eût pu la décider à prendre une heure de repos; et comme le médecin lui-même, touché de tant de dévouement, crut devoir l'avertir du danger qu'elle courait si elle ne voulait pas se rendre à ses conseils, la digne et courageuse enfant lui avait répondu :

« Qu'importe ma santé, ma vie, si on la sauve? Et qui oserait me conseiller de ne pas risquer des jours qui sont à elle par l'affection et la reconnaissance, — lorsque, par pure humanité, elle a jadis risqué les siens pour moi, qui ne lui étais rien? »

Heureusement qu'une cure favorable survenant, le ciel conserva une mère, une protectrice à la jeune fille, et le retour d'une santé si chère fut la récompense qu'il accorda à sa piété.

Ce fut alors au tour de madame Héliot de trembler pour des jours chéris, car la pauvre petite éprouva une telle faiblesse, une si complète prostration de forces, à la suite de tant de fatigues et d'inquiétudes, qu'elle fut forcée de garder le lit un grand mois.

Mais sa jeunesse, et le bonheur qu'elle éprouvait à voir sa protectrice revenue à la vie, faire avec elle des projets de bienfaisance et de charité, auxquels, pour la récompenser comme elle méritait de l'être, elle voulait associer désormais Bernardine, la rendirent enfin à la santé.

Un matin donc, madame Héliot entra chez la convalescente, et elle lui dit. « Je viens, ma chère enfant, acquitter ma promesse — voici vingt-cinq louis pour le premier semestre de la pension que je t'ai promise — ta toilette est à part, elle le sera toujours; et cette petite somme n'ayant d'autre destination que de satisfaire tes caprices, tes fantaisies et ton bon cœur, je ne veux en savoir l'usage que lorsqu'il te plaira de me le dire. Au surplus, ton silence me prouvera l'emploi que tu en auras fait, car avec le caractère que je te connais, on peut s'accuser de ses fautes, mais on ne se vante pas de ses bonnes œuvres.

V.

Les vingt-cinq louis de Bernardine.

Les jours de la douleur étaient passés. Avril commençait; tout ce qui respire saluait avec joie le retour du printemps, dont madame Héliot était allée goûter la douceur au milieu des bois de Meudon, où elle possédait une charmante propriété.

Grâce à la petite fortune que lui avait créée la bonne madame Héliot, lorsque notre jeune orpheline se promenait, accompagnée de Marthe, dans les villages de Meudon, de Sèvres, de Fleury, de Bellevue, et qu'elle y rencontrait quelque misère à secourir, des larmes de reconnaissance montaient de son cœur à ses yeux, et elle appelait toutes les bénédictions du ciel sur sa protectrice pour l'avoir mise à même de soulager tant de malheureux, auxquels, sans cela, elle n'eût eu à offrir qu'une

stérile pitié et des vœux impuissants. Au reste, elle n'était pas de celles qui s'en vont belles et parées porter une dédaigneuse aumône qu'elles ne donnent que du bout des doigts, et qui paraissent craindre le contact des gens qu'elles obligent. — Non — Bernardine s'y prenait autrement, et, lorsqu'elle mettait dans la main d'une pauvre mère malade les secours qui pouvaient l'aider à recouvrer la santé, et qui devaient payer le pain de ses enfants jusqu'à ce qu'elle pût reprendre son travail, la grâce touchante dont elle accompagnait *le* bienfait avait tant d'onction, elle ressemblait si bien à la fraternelle affection que devraient avoir les uns pour les autres des êtres issus d'une même origine, qu'à cause de cela la jeune pupille de madame Héliot méritait réellement d'être appelée de ce doux nom de sœur de charité que chacun lui donnait.

Septembre était arrivé, madame Héliot quitta la campagne pour la ville, et Bernardine fit ses adieux aux frais ombrages qu'elle aimait tant, aux fleurs dont chaque matin elle faisait des bouquets pour en orner la chambre de sa mère adoptive, puis, aux jeunes couvées qu'elle nourrissait de sa main mignonne, et à tous ces petits enfants dont elle avait secouru les mères, et qui du plus loin qu'ils l'apercevaient, accouraient sur ses pas tout essoufflés et tout vermeils, afin de lui dire bonjour.

VI.

Une promenade.

Le lendemain du retour à Paris était un dimanche, Marthe avait été mise pour la matinée au service de la jeune fille, madame Héliot ayant disposé de son temps pour une affaire très-importante.

Bernardine s'en alla d'abord dans la maison de Dieu, car elle disait qu'à lui appartenaient de droit et les premiers hommages et la première visite du dimanche. Ce devoir une fois rempli, l'orpheline pensait à ce qu'elles allaient faire, lorsque Marthe lui proposa d'aller promener aux Invalides. — Bien volontiers, dit Bernardine, car je ne connais guère de spectacle plus imposant ni qui mérite plus d'intérêt que celui qu'on voit là.

— Ah ! c'est bien vrai, répondit Marthe, charmée de voir sa jeune maîtresse de son avis, et je n'ai jamais rien vu de si

magnifique que ces marmites où l'on pourrait faire cuire un bœuf entier, et que ce gril où l'on fait rôtir à la fois les côtelettes de vingt moutons ! Bernardine sourit de la naïve admiration de Marthe, et toutes deux continuèrent de marcher dans la rue de Sèvres, où elles se trouvaient alors.

Près d'arriver à l'avenue de Breteuil, elles virent un petit garçon pauvrement vêtu, qui pouvait avoir une douzaine d'années, et qui s'étant assis au revers d'un fossé, tenait sa tête dans ses mains en pleurant avec amertume :

« Qu'as-tu, pauvre petit? dit Bernardine en s'approchant de l'enfant.

— J'ai, que je suis arrivé trop tard à l'hôpital Necker, que je ne verrai pas ma mère aujourd'hui, et qu'en voilà pour jusqu'à dimanche prochain !

— Et—elle est bien malade, peut-être?

— Dieu veuille que non, dit le petit garçon en levant vers le ciel des yeux gonflés de larmes !

— Tu ne connais donc pas quelqu'un, quelque infirmière? demanda encore Bernardine ?

— Si, mamzelle, il y a sœur Sainte-Marie, qui soigne les malades de la salle où est ma mère.

— Eh bien ! voilà ce qu'il nous faut ; et si la sœur dont tu nous parles a le cœur bon, elle sera touchée de ta peine.

— Viens avec nous, allons essayer. »

L'enfant se releva, il essuya ses yeux.

« Oh ! oui, dit-il, elle a bon cœur la sœur Sainte-Marie ; c'est elle qui prend soin de ma mère, qui la console, qui passe les nuits près de ceux qui souffrent le plus. Oh ! certainement, quelle est bien bonne !

—Et, qu'est-ce que tu tiens-là ? demanda Bernardine en touchant un petit paquet que l'enfant avait à la main.

Ça ? c'est un quarteron de sucre que je porte à ma mère — tous mes profits de la semaine y ont passé ; c'est si cher, ce coquin de sucre ! en voilà pour douze sous. Mais c'est égal, quand je serai compagnon, je lui en acheterai un pain entier ! »

Après une courte explication et le don d'une petite pièce blanche, le concierge laissa entrer Bernardine, sa bonne et le jeune conducteur, en leur disant qu'ils trouveraient la sœur Sainte-Marie à gauche, au rez-de-chaussée. Une fois dans l'endroit

indiqué, et le petit garçon lui servant de guide, la jeune fille s'arrêta devant un lit bien blanc, le dernier de la file.

C'est dans ce lit qu'était madame Morin, la mère du petit Victor.

Dès qu'elle vit son fils, elle lui tendit les bras, puis elle lui demanda tout bas ce que voulaient ces deux personnes.

Bernardine l'entendit, et lui dit doucement : « Votre enfant ne nous connaît pas ; nous passions près de lui dans le moment où il pleurait du regret de ne pas vous voir, et si je l'ai questionné, c'est que j'espérais pouvoir lui être bonne à quelque chose ; je suis heureuse d'y avoir réussi. »

En ce moment il se fit dans la salle une espèce de mouvement, et le nom de sœur Sainte-Marie sortant de toutes les bouches, chaque malade se souleva afin de mieux la voir.

C'était une femme entre deux âges, d'une taille ordinaire, d'un teint blanc et uni, dont le visage était doux, le sourire triste, et qui avait dans le regard tout ce qui peut inspirer l'affection, la confiance, attirer à soi : elle apportait une potion calmante à une jeune fille de quatorze ou quinze ans, qui paraissait n'avoir plus que le souffle, et sur laquelle les yeux de la bonne sœur se fixèrent avec une expression d'angélique bonté.

« Est-ce que ça ne va pas un peu mieux, lui demanda-t-elle ?

— Oui, quand vous êtes là ! et un faible sourire vint illuminer ce pâle visage où semblaient s'étendre déjà les ombres de la mort.

Cependant la potion produisant son effet, la jeune fille s'assoupit, la sœur alors lui releva sa couverture. borda le lit, tira doucement le rideau, et faisant le signe de la croix, elle s'éloigna en murmurant quelques prières, puis elle continua sa tournée.

Bernardine la suivait des yeux, sans pouvoir les en détacher. la sœur venant de son côté s'arrêta près de Mme Morin.

« Te voilà donc enfin, dit la sœur, en embrassant Victor. Pourquoi es-tu venu si tard ? ta mère était bien inquiète, mon cher enfant !

— Sans compter que j'ai bien manqué m'en retourner sans l'avoir vue, et si ce n'était mademoiselle et les pièces blanches

qu'elle a données au concierge, je ne serais pas là, sœur Sainte-Marie ; aussi j'ai joliment pleuré, allez !

— Est-ce qu'on ne peut venir ici que le dimanche? demanda Bernardine en s'enhardissant.

— Vous y pourrez venir toutes les fois que vous le souhaiterez, dit la sœur. Demandez-moi quand vous voudrez entrer. »

Comme elle disait ces paroles qu'elle accompagna d'un sourire, la sœur sentit qu'une petite main venait de glisser dans la sienne deux écus de cinq francs.

« A qui faut-il donner ceci, dit-elle avec simplicité?

— Aux plus abandonnés ; jeudi je tâcherai de revenir vous voir, et je vous remettrai quelque chose ce jour-là pour M[me] Morin et pour..... Bernardine alors se tourna vers le lit où dormait la jeune malade, en la désignant de la main.

— Ah ! dit la sœur en secouant tristement la tête, qui sait où elle sera jeudi, la chère enfant ! »

VII.

La sœur sainte Marie.

Il était à peine midi lorsque la douce Bernardine et la vieille Marthe arrivèrent à l'hospice le jeudi suivant ; mais comme la sœur avait dit au portier de les laisser entrer, elles se dirigèrent sans difficulté vers la salle où la jeune fille était appelée par son cœur.

Le lit de la jeune malade eut son premier coup d'œil, mais il était désert, et lorsque Bernardine tout effrayée et tout inquiète se retourna pour voir si elle ne découvrirait pas celle qu'elle cherchait auprès de quelque autre lit, elle vit qu'il n'y avait personne non plus dans celui de M[me] Morin, alors elle pâlit affreusement, et chancelante elle se sentait prête à défaillir, lorsque des pas qui venaient du jardin dont la porte était grande ouverte, se firent entendre. C'était la sœur qui soutenait, d'un côté M[me] Morin convalescente, et de l'autre la jeune fille que Bernardine avait crue morte.

« Ah ! Dieu soit loué ! murmura-t-elle tout bas en les voyant entrer, j'ai bien eu peur !

— La sœur s'approcha d'elle alors, et lisant sur sa physionomie impressionnable ce qui se passait dans son âme ; Voici no ,

deux malades, dit-elle, l'une est presque guérie, et l'autre va bien mieux, toutes deux vous désiraient, car toutes deux ont eu leur part des petites douceurs auxquelles j'avais destiné ce que...

— Ah! ne parlez pas de cela, dit Bernardine en interrompant vivement la sœur; ma mère est riche, elle est bonne, généreuse, je suis son aumônière, et voilà tout.

— Que Dieu la bénisse donc, et vous aussi, répliqua la digne sœur tout attendrie, et remerciez-le de vous avoir donné une telle mère, comme elle doit se réjouir d'avoir une telle fille! »

On était arrivé près du lit de la petite malade, qui se recoucha aidée par la sœur et par Bernardine; pour Marthe, comme elle était un peu fatiguée, elle s'était assise tout d'abord auprès d'une infirmière avec laquelle elle causait.

« Savez-vous que vous êtes habile à pareille besogne, fit la sœur Sainte-Marie à Bernardine; on croirait que vous n'avez fait que cela toute votre vie de soigner des malades?

— Malheureusement ma mère l'a été ces temps-ci, dit la jeune fille, mais ce n'était pas là mon apprentissage, et la pauvre Babet... » en cet endroit Bernardine s'arrêta tout court, car ce qu'elle allait dire était son éloge, et selon elle c'eût été gâter le bien qu'elle avait fait, que de s'en vanter.

Cette réticence fut comprise par la digne sœur; une telle modestie, une si rare délicatesse unies à tant de bonté vinrent achever de gagner à la jeune pupille de Mme Héliot un cœur qui avait été à moitié séduit par l'aimable physionomie de Bernardine.

Il n'est pas besoin de s'étendre sur les offrandes que fit l'orpheline entre les mains de la bonne sœur, mais il est utile de dire que Marthe avait parlé; elle avait raconté à Mme Héliot leurs trois visites à l'hospice, elle avait fait l'éloge de la sœur: « et quand je pense que tout cela ne la mènera pas à autre chose qu'à mourir vingt ans avant la fin de ses jours, ajouta Marthe d'un air si pénétré, que la singulière locution dont elle se servait ne put faire sourire Mme Héliot: quand je pense que, malgré vent et marée, malgré les conseils du médecin en chef qui la trouve trop faible pour renouveler ses vœux, elle reste entêtée à suivre ce qu'elle appelle sa vocation; une jolie vocation, ma foi, qui doit la tuer!

— Pendant le long discours de Marthe, Bernardine venait d'entrer : Dieu veuille que tu ne dises pas vrai, s'écria-t-elle ; quoi ! la sœur Sainte-Marie ! si bonne, si excellente ! mourir si jeune encore ! non, ça n'est pas possible.

— Dame ! il est bien aisé de voir qu'elle a l'air bien faible, la pauvre femme, pour faire une besogne si rude.

— Ah ! combien je serais fâchée de l'avoir connue, si les craintes que tu exprimes doivent se réaliser ! » dit Bernardine fondant en larmes.

Surprise par cet excès de sensibilité que montrait sa fille adoptive au sujet d'une personne qu'elle connaissait à peine, Mme Héliot jugea qu'il fallait que sœur Sainte-Marie fut en effet, une femme d'un mérite supérieur et d'une bonté parfaite, pour s'être attiré une telle sympathie, et après un instant de réflexion, elle décida qu'elle irait le lendemain visiter l'hospice avec Bernardine, et voir cette femme dont l'éloge était dans toutes les bouches.

Le lendemain donc après avoir consulté vingt fois l'horloge, et accusé sa lenteur, Bernardine se mit en route avec sa bienfaitrice. Le résultat de leur visite fut tel que l'avait souhaité et prévu la jeune fille.

La sœur de charité se montra si saintement et si simplement bonne, son humanité était si loin de l'ostentation, son humilité si loin de la bassesse, sa physionomie témoignait à la fois de tant douleurs profondément senties et de tant de résignation, que Mme Héliot pensa qu'en effet il était difficile de ne pas l'aimer et impossible de ne pas lui accorder toute l'estime qu'on doit à la vertu. Ce fut alors qu'un projet se présenta à l'esprit de la mère adoptive de Bernardine et lui fit demander à la sœur Sainte-Marie s'il lui serait possible de venir la voir au premier jour et d'accepter un déjeuner, pendant lequel elle aurait à lui parler de choses qui l'intéressaient. La sœur pensant qu'il s'agissait de quelque aumône, de quelques intentions charitables, accepta sans hésitation l'offre de Mme Héliot pour le samedi suivant, seul jour où elle pût être libre.

Bernardine fut heureuse d'apprendre le désir de sa bienfaitrice, de prendre en sa maison la sœur Sainte-Marie, de l'établir chez elle en qualité de femme de charge, de gouvernante, pensant qu'elle serait un guide sûr, presque une seconde mère pour

sa chère Bernardine. Enfin M[me] Héliot conclut en disant, que fatiguée elle-même par la maladie et par l'âge, il lui serait doux d'avoir auprès d'elle sœur Sainte-Marie.

Le samedi arriva, et avec lui, celle qu'on attendait. Le déjeûner fini, Bernardine s'éloigna discrètement.

« Parlez-moi en toute sincérité, dit madame Héliot, pour répondre à ma franchise. — On m'a dit que privée de fortune et de famille, vous vous étiez jetée autant par nécessité que par vocation dans l'état honorable que vous exercez; mais, que ceux qui s'intéressent à vous souhaitent de ne pas vous voir renouveler vos vœux parce que votre santé affaiblie pourrait vous abandonner tout à fait dans l'exercice de vos pieux devoirs — dites-moi donc ce que j'en dois croire, car j'ai à vous offrir un sort plus doux, plus tranquille, une position où vous serez aimée, considérée comme vous méritez de l'être.

— Tout ce qu'on vous a dit est vrai, répondit la sœur, je suis sans fortune, sans famille — et la nécessité autant que la vocation m'a fait revêtir l'habit que je porte. Recueillie par un bon curé d'une campagne éloignée, au jour le plus désastreux de ma vie, j'ai dû lui rendre en soins, en affection l'hospitalité que j'en avais reçue, et j'ai vécu cinq ans auprès de lui, sinon heureuse, du moins avec un espoir maintenant perdu ! — Puis le digne homme est mort, et j'ai abandonné à sa famille une rente qu'il m'avait laissée, car je ne m'y sentais aucun droit. C'est alors que je suis allée supplier un évêque, ami du défunt, de me faire recevoir dans quelque communauté religieuse ; non pas pour honorer Dieu seulement par mes prières, mais pour le servir par mes actions, et cinq ans se sont écoulés encore depuis ce jour, puisque c'est dans une semaine que je renouvelle mes vœux.

Madame Héliot était si profondément touchée d'une telle noblesse de sentiments que les paroles lui manquèrent pour exprimer sa pensée, et la sœur Sainte-Marie reprit d'une voix douce et calme : — Consacrée à présent au service des malheureux et des malades, la résignation m'est venue — n'espérant plus rien pour moi-même en ce monde je tâche de ramener l'espoir et le calme dans les cœurs qui me sont ouverts, comme je mets tous mes soins à ramener la force et la santé chez les malades qui me sont confiés, et tout me manquerait

à la fois si je les quittais, parce que c'est d'eux seuls ici-bas que j'ai le droit d'attendre quelque affection.

— Vous en mériterez de tous ceux qui vous connaîtront, dit madame Héliot en lui prenant une main qu'elle serra dans les siennes, et la preuve que la mienne vous est acquise avec celle de Bernardine, c'est que je veux vous la confier, vous prier de me suppléer près d'elle; c'est moins une gouvernante qu'une amie que je veux lui donner.

— Vous dites Bernardine? fit la sœur Sainte-Marie, est-ce donc votre fille qui s'appelle ainsi?

— Oui, ma fille : la plus douce, la meilleure, la plus chère enfant qui soit au monde — et qui vous aime bien; — allons, venez, ma sœur, elle joindra ses prières aux miennes la bonne petite, et nous vous déciderons, j'espère. »

En finissant ces mots, madame Héliot tira doucement la sœur après elle, et la mena chez Bernardine.

La jeune fille se leva dès qu'elle les vit entrer : « Eh bien? dit-elle à madame Héliot, sont-ce de bonnes nouvelles que tu m'apportes, chère maman? »

Les yeux de la sœur Sainte-Marie se fixèrent alors sur Bernardine et elle lui parla ainsi :

« Votre bon cœur vous a engagée dans une démarche où vous n'avez pas consulté la raison — et par amour pour vous — madame que voilà et qui paraît la bonté même, s'est rangée de votre côté. Mais je ne puis ni ne dois accepter ses offres — j'en suis bien reconnaissante cependant, soyez-en certaine.

— Et pourquoi ne devez-vous pas les accepter, ces offres faites de si bon cœur? dit madame Héliot.

— A quoi pourrai-je lui être utile? reprit la sœur, en indiquant Bernardine de la main; que pourrai-je pour elle, sans éducation aucune, sans nulle instruction? Si je devais l'accompagner une fois seulement dans le monde où elle doit vivre — où ma place n'est pas — on me regarderait avec pitié, peut-être avec mépris — et je ne veux pas m'y exposer.

Comme madame Héliot insistait en lui disant qu'elle ne se rendait pas justice, et qu'elle se jugeait trop sévèrement.

« Je sais ce que je suis, lui répliqua la sœur; une femme du peuple; qui a vécu longtemps près d'un homme distingué par ses vertus, sa rare intelligence, son esprit élevé, mais qui, par

elle-même n'est rien et ne sait rien. — Laissez-moi donc suivre ma vocation qu'ébranleraient sans doute vos instances. — Je dois rester où Dieu m'a mise : là je suis avec mes égaux, des gens du peuple, des artisans, des ouvriers, des paysans !

— Eh bien ! que suis-je donc moi, dit Bernardine emportée par son émotion — une pauvre enfant abandonnée, qui n'a pas de famille non plus ! qui sans elle, sans sa bonté (et en disant cela Bernardine montrait madame Héliot) aurait été élevée par la pitié publique.

Ah ! continua-t-elle en se jetant aux genoux de sa protectrice dont elle couvrait les mains de baisers, elle est bien véritablement ma mère par l'affection, comme je suis bien sa fille par la tendresse et le respect ; et pourtant je suis orpheline ! sans elle, je serais morte de faim, soyez en sûre, et je suis bien du peuple comme vous, ma sœur ; voyez plutôt.

Cédant alors à je ne sais quel mouvement instinctif qu'avait rendu irrésistible, l'air attristé de sœur Sainte-Marie, et les habitudes d'humilité auxquelles Bernardine s'engageait chaque jour à rester fidèle, la jeune pupille de madame Héliot se précipita dans son oratoire et en sortit tenant entre ses bras les petits habillements bretons qu'elle avait décrochés du mur — Voyez, voyez, dit-elle à la sœur Sainte-Marie, sont-ce là les habits d'une fille de grande maison ? d'un enfant de famille ? — Non, n'est-ce pas ? — et cependant grâce à ses soins, à sa bonté, à sa tendresse, je n'ai rien à envier aux enfants qui ont une fortune — un nom — une famille !

Et en disant ces mots Bernardine se jetait pour la seconde fois aux pieds de sa bienfaitrice lorsqu'un cri douloureux la faisant retourner, elle vit sœur Sainte-Marie qui lui tendait aussi les bras, et qui, le visage inondé de pleurs, disait en sanglotant :

« Alors tu auras donc deux mères, car tu es mon enfant aussi à moi !

Oh ! disait-elle encore pourquoi ton pauvre père ne voit-il pas cette journée ! — mais il est mort — il est mort — et voici son sang qui rejaillit sur tes vêtements, chère petite, lorsque tu lui donnas le dernier baiser ! le seul hélas, qu'il ne t'ait pas rendu !

Bernardine n'avait pas attendu jusque-là pour s'agenouiller près de sa mère, et toutes deux se tenant embrassées aux pieds

de madame Héliot appelaient sur sa tête dans leur reconnaissance toutes les bénédictions du ciel, mais non pas sans verser d'abondantes larmes au souvenir redevenu présent des malheurs passés, et d'une séparation qui sans le secours de la providence pouvait être éternelle.

Il est inutile de dire que sœur Sainte-Marie n'ayant plus de bonnes raisons à donner, vint demeurer chez madame Héliot, qui la traita comme une sœur.

Par son excellent cœur, son active tendresse, Bernardine fit le bonheur et la joie de leur intérieur, et pour elle son unique souci (souci sans amertume) fut de ne pouvoir jamais être sûre de celle qu'elle aimait le mieux entre ses deux mères.

MES ÉTRENNES DE 1815.

PAR ROSINE DE LASSALLE.

J'allais avoir seize ans. J'étais heureux, rien ne me manquait; ni le bien-être, ni l'affection, ni un cœur capable de sentir l'une et de remercier Dieu de l'autre. De plus, le 1er janvier m'avait apporté, avec une foule de jolis présents, quatre magnifiques pièces de cinq francs, que je faisais sonner avec orgueil dans mon gousset.

« Vingt francs, me disais-je tout bas, en arpentant la rue de la Victoire, pour aller rendre visite à un vieux parent logé rue Saint-Lazare. — Vingt francs ! que de choses on peut avoir avec cela ! — Oui — mais je veux des choses durables moi, et qui me restent en souvenir d'un si beau jour ! du premier jour de l'an 1815 ! » En ce moment une femme passa devant moi, pâle, exténuée, en lambeaux : elle portait sur les bras un tout petit enfant, demi-mort de froid, et donnait la main à un autre à peine vêtu et tout grelotant.

Deux messieurs, fort bien mis, passèrent à côté d'elle en me précédant ; l'un d'eux tirait déjà une pièce de monnaie qu'il destinait sans doute à la pauvre femme, lorsque son ami l'arrêtant : « Qu'allez-vous faire? dit-il, encourger le vice, cette femme est ivre, voyez plutôt ; « et, en effet, elle était entrée dans a boutique d'un marchand de vins d'où elle sortit avec une lbouteille qu'elle cacha vite sous son misérable châle.

« Est-ce que nous ne mangerons pas ce soir? fit le petit garçon regardant sa mère, dis, maman, j'ai si faim, moi? »

La mère jeta sur son enfant un regard obscurci de larmes, puis doublant le pas sans répondre, elle entra dans une maison délabrée en haut de la rue du Montblanc.

Moi, je m'arrêtai au seuil de cette maison, feignant de lire un écriteau qui ballotait au gré du vent, tandis que je cherchais un expédient pour pénétrer dans l'intérieur de cette misérable famille dont la vue avait changé toute ma joie en tristesse.

« Pauv' malheureuse! dit la portière à son mari qui, comme elle, était sur le seuil; penser que v'là six mois qu' son homme ne travaille pas, quinze jours qu'il est sorti de l'hôpital sans être de force à reprendre la besogne; qu' ça manque de pain; qu' ça manque de feu, et qu'on veut les met' à la porte, en plein hiver! si ça ne fend pas l'âme.

— Dame! que veux-tu, dit le mari, pas d'argent, pas de Suisse, comme dit not' propriétaire, et au fait, de quoi vivrait y si on ne lui payait pas ses loyers?

— De quoi y vivrait? un vieux richard comme ça! qui n'a ni enfants ni suivants, et qui entasse comme si qu' ça doive le suiv' en terre! »

Tout ce que j'entendais fermentait dans ma tête : qu'avais-je fait qui m'eût mérité mon bonheur, et qu'avait fait cette pauvre famille pour mériter un aussi triste sort. — Moi, bien portant, bien nourri, bien vêtu; ayant avec le nécessaire le superflu. Elle, sans pain, sans bois, sans vêtement, sans espérance peut-être, et bientôt sans asile.

Mon parti fut aussitôt pris.

« Quelle chambre est à louer, dis-je à la portière?

— C'est une mansarde au *cintième*, peut-être que vous la trouverez en mauvais état, mais on la fera repeindre, et ce sera un vrai bijou.

— Voyons-la, dis-je. »

La portière monta devant moi six étages ni plus ni moins; puis elle frappa à une porte sur le pallier, et nous entrâmes. Je ne veux pas vous attrister, mes bons amis, en vous disant tout ce qu'on voyait là de dénuement, quels aliments étaient ceux que mangeait avec avidité le petit garçon, tandis que penchée au-dessus d'un grabat, la pauvre femme que j'avais vue,

soutenant son mari, lui faisait boire un peu de ce vin qu'elle avait apporté.

« Eh bien! Joseph, dit la portière, tandis que je regardais à travers les vitres, ça vous redonne-t-il un peu de force, de boire une goutte? Dame! c'est le médecin qui l'a dit, il faut suiv' l'ordonnance. — Pour moi, j'ai mis le pot au feu et vous aurez un bouillon. — Sans m' vanter dans les fameux? »

Joseph répondit par un remerciment, sa femme serra la main de la bonne vieil e.

« Eh bien! monsieur, c'te chambre vous convient-elle, me dit la portière? Dame! all' n'est pas trop belle, pas trop claire; il y fume quant on y fait du feu, mais c'est égal, poursuivit-elle en changeant de note, car elle craignait sans doute que le propriétaire ne vînt à savoir le singulier éloge qu'elle faisait de la chambre à louer. C'est égal all' est bien gentille!

— Elle est beaucoup trop petite, lui dis-je, et je sortis.

—Qui sont ces pauvres gens, lui demandai-je en descendant.

— Une famille d'ouvriers; la jeune femme coud, le mari est peintre en bâtiment; il voulut faire à son compte la peinture d'une maison; mais l'entrepreneur en chef faisant mal ses affaires, on est venu saisir ici tout ce que possédait Joseph, afin de payer les engagements qu'il avait pris. Sur 1,200 fr. qu'on lui doit, peut-être n'aura-t-il pas moitié. Pourtant il est question que le 10 de c' mois-ci on règlera les comptes; mais ils auront ben l' temps d' mourir de faim dix fois jusqu'à c' jour là si l' bon Dieu ne vient pas à leur secours. »

Grâce à madame Bernard, j'étais au fait de ce qui m'intéressait.

« Tenez, lui dis-je, voici cinq francs, achetez vite un peu de bois, un pot au feu, du pain, du vin, faites pour le mieux, demain je reviendrai.

— Ah! mon joli monsieur, dit la bonne femme, jamais vos charités ne seront mieux placées, soyez-en sûr!

— Le lendemain et les jours suivants, je revins, et chaque fois madame Bernard me donnait le détail de la joie que j'avais causée; la force revenait au père, le courage à la mère, l'espérance à tous deux, et le sourire aux lèvres du petit garçon. Toutes mes économies y avaient passé, lorsque le septième jour madame Bernard s'envint à moi le visage tout épanoui.

— Eh bien ! dit-elle, vous leur avez porté bonheur ! Joseph doit aller demain recevoir, non une partie de sa somme, mais sa somme entière, parce que le frère de l'entrepreneur vend une partie de son bien pour aider à payer tous les créanciers.

— N'est-ce pas que c'est heureux ça ? alors la bonne femme me prit la main, m'entraînant chez Joseph presque de force, pensant bien que j'échapperais difficilement aux remercîments, dans cette mansarde où j'avais fait luire le premier éclair du bonheur qui y arrivait.

Mais la mère Bernard se mit à crier : le voilà, le voilà, et dès lors il n'y eut plus moyen de s'échapper ; je donnai donc une poignée de main à l'ouvrier.

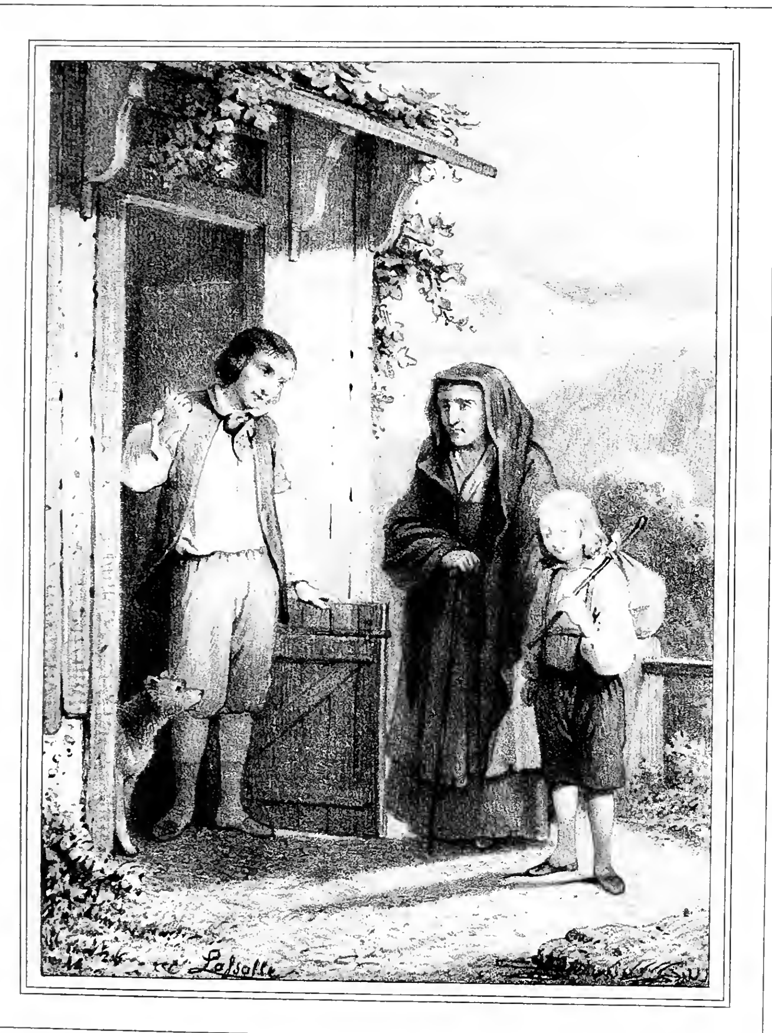
— Vous allez mieux, lui dis-je, maintenant.

— Grâce à vous, dirent la femme et le mari, tandis que le petit garçon abandonnait sa tartine pour venir me voir de plus près ; ce fut alors que sa mère le poussa doucement vers moi, en lui disant de me remercier aussi.

L'enfant me tendit son front déjà moins pâle. — Merci, dit-il, maman m'a dit de prier Dieu pour vous, et je le prierai tous les jours, sans y manquer jamais !

—J'embrassai le pauvre petit et je m'enfuis; mais les bonnes gens prirent leurs informations, de telle sorte que pendant plus de six ans qu'ils restèrent à Paris, la mère m'amena son enfant au renouvellement de chaque année, et jamais je ne les revis sans que mon cœur éprouvât une émotion pleine de douceur. Procurez-vous donc cette joie, mes amis ; tout le monde n'a pas seize ans, tout le monde ne possède pas 20 fr., mais on a toujours dans sa bourse, les jours qui suivent le jour de l'an, quelques petites pièces dont on se demande l'emploi ; c'est alors que l'on doit songer aux malheureux, à ceux qui ne possèdent rien, qui ont froid, qui ont faim, qui n'osent demander, mais dont toujours le regard vous implore ; à ceux-là donnez votre aumône ; les uns vous en paieront par un sourire, les autres par une larme, et vos bonbons seront mangés, vos jouets brisés, que ces larmes et ces sourires, que ces remercîments timides et honteux, seront encore présents pour vous comme les plus durables, les meilleures étrennes.

Le Collier.



Louis Lassalle del et lith

Imp Lith. de Cattier

Entrez! brave femme nous ne sommes pas riches, mais ce que nous avons est à tous les malheureux

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants

LE COLLIER.

PAR EUGÈNE NYON.

Dans une riche vallée de la Suisse, au milieu de la végétation la plus luxuriante, s'élevaient quelques cabanes isolées, éloignées de toute autre habitation de plus de deux lieues, et séparées de ces mêmes habitations par de hautes montagnes qui, se donnant la main, allaient rejoindre la grande chaîne des Alpes. Ces cabanes servaient de demeure à quelques pauvres paysans, dont une partie se livrait à la chasse du chamois, tándis que l'autre s'adonnait à la préparation des peaux de ces animaux. Quoique le commerce de pelleterie fut assez lucratif alors, ces paysans étaient bien misérables ; autant parce qu'ils étaient droits et consciencieux dans leurs traités avec les commerçants qui les visitaient trois ou quatre fois l'an, que parce que ceux-ci profitaient de leur inexpérience et de leur bonne foi, en leur payant leurs travaux bien au-dessous de la valeur réelle. Cependant ces braves gens n'en étaient pas moins heureux; Dieu les récompensait de leur droiture en leur donnant entre eux l'union la plus fraternelle, et en favorisant leur chasse.

C'est un métier bien périlleux que celui de chasseur de chamois, et l'animal léger conduit bien souvent le hardi chasseur au bord des précipices ; eh bien ! jamais depuis longtemps, un accident n'était venu troubler la douce quiétude de la *grande famille.* C'est ainsi qu'on désignait ces paysans, et en effet, ils étaient tous unis par les liens du sang. Aussi il fallait voir avec quelles vives inquiétudes on voyait partir les chasseurs. Ce départ était toujours précédé d'une fervente prière faite en commun, et dans laquelle on implorait l'assistance de Dieu pour éloigner d'eux tout péril. Jusqu'à ce jour Dieu les avait exaucés, car une prière partie du cœur arrive toujours jusqu'à lui.

Au milieu de ces quelques cabanes, on en remarquait une plus grande et peut-être un peu plus soignée à l'extérieur que les autres. C'était la demeure du pasteur, de celui qui prêchait à cette population isolée la parole de Dieu. Ce pasteur était un jeune homme et il était arrivé dans la vallée d'une manière étrange. Un matin, les chasseurs, en partant pour une excur-

sion de quelques jours dans les montagnes, avaient aperçu un corps sanglant et défiguré au fond d'un précipice. Le soleil commençait à percer la brume et à éclairer le sommet des montagnes, et aux premiers rayons de l'astre, les chasseurs reconnurent, quoiqu'ils fussent à une hauteur excessive que le malheureux n'était pas mort; ses deux mains se joignaient, il semblait implorer Dieu; et c'était le souverain maître de toutes choses, il n'en faut pas douter, qui avait amené les chasseurs dans ce chemin qu'ils ne prenaient pas d'habitude.

« Le malheureux! s'écria l'un d'eux, il aura voulu marcher la nuit dans ces sentiers qui lui sont inconnus, et il se sera broyé au fond du précipice.

— Qui sait? reprit un autre, peut-être voyons-nous là la victime d'un crime odieux?

— Un crime! demanda un tout jeune homme, qui pour la première fois prenait part à la chasse... un crime!.. les hommes sont-ils donc assez méchants pour s'entretuer les uns les autres?

— Mon fils, répondit un homme déjà mûr... tu ne connais le monde que par ce que tu en vois dans notre heureuse vallée, exempte de troubles et de passions, mais il est par delà ces montagnes une société où les passions s'agitent et amènent le trouble...

— Grand Dieu! reprit le jeune homme, il faut que ce soit une bien terrible chose que les passions pour avoir de si funestes effets... Et qui peut donc les faire naître?

— L'oubli de Dieu, mon fils!.. l'homme qui prie avec ferveur ne peut devenir criminel, car toutes les lois divines lui sont connues, et ces lois, loin de pousser au crime, ordonnent l'oubli des offenses... Il faut désespérer de Dieu pour commettre un forfait semblable, et la loi commande d'espérer en Dieu. Vois ce malheureux, qui tout à l'heure encore était abandonné... eh bien!.. il ne désespérait pas, il levait ses mains vers le ciel, et voilà dans ce moment trois des nôtres qui descendent dans ce précipice, au péril de leur jours, pour sauver ceux de cet infortuné... Ne reconnais-tu pas là l'œuvre de la providence? Qui donc a pu nous donner l'envie, nous suggérer le caprice d'explorer aujourd'hui ce côté de la montagne?.. n'est-ce pas la main de Dieu qui nous a conduits en ce lieu exprès pour nous

rendre l'instrument du salut de ce malheureux dont la voix avait été entendue du Très-Haut? »

Cependant les trois hardis chasseurs avaient atteint le fond du précipice; ils avaient relevé l'infortuné jeune homme, et lui avaient administré quelques cordiaux qu'ils portaient toujours sur eux, comme pouvant leur servir dans leurs périlleuses excursions. Le jeune blessé avait repris peu à peu ses forces, et, ses blessures étant moins graves que l'on aurait pu le croire de loin, il put se remettre sur ses pieds, mais il ne s'y trouva pas assez fort pour tenter une ascension pareille à celle qu'il fallait faire pour sortir du précipice. Les trois chasseurs, après des peines inouïes, parvinrent à l'arracher à l'abîme, et ils le menèrent dans leur vallée. La chasse fut abandonnée ce jour-là, et les soins les plus touchants furent prodigués au pauvre blessé. Il portait le costume des ministres de Dieu, et il venait récemment de recevoir les ordres; cette circonstance n'augmenta pas le désir qu'avaient ces braves gens de lui sauver la vie, car ils l'auraient fait de même pour tout autre, mais elle donna à leurs soins plus d'empressement encore si c'était possible. Grâce à eux le jeune prêtre guérit; pendant sa convalescence, c'était dans la vallée, à qui le recevrait chez lui. Là il parlait toujours de Dieu, de sa miséricorde infinie, et avec une telle apparence de bonté, une telle justesse d'expression, que les braves chasseurs étaient ravis.

« Ah! disaient leurs femmes, si nous pouvions avoir un curé dans notre vallée, nous n'en voudrions pas d'autres.

— Quel brave jeune homme! disaient les chasseurs, s'il voulait rester avec nous, nous travaillerions pour lui et il nous ferait un sermon chaque dimanche. »

M. Edgard, c'était le nom du jeune ecclésiastique, entendait tous ces discours, et il en était touché.

« Braves gens! disait-il à part lui, oui, je resterai parmi vous, mais avant il faut encore que j'aille jusqu'à Genève... »

Quand M. Edgard fut guéri, il parla de départ et voulut reconnaître par quelques pièces d'or les peines et les soins de ses généreux hôtes, mais ses offres furent repoussées, et il n'insista pas.

— Soit! leur dit-il je vous laisserai votre bonne action pour récompense... »

Les braves paysans lui firent promettre de revenir, et il partit sans qu'on lui eût fait une seule question pour savoir d'où venait cette sombre tristesse qui paraissait sur sa figure, même après sa guérison, sans s'informer même des causes de son accident et de ses blessures. C'était par discrétion; les chasseurs avaient craint de raviver dans son cœur de pénibles souvenirs, et ils n'avaient pas fait de question, quoique leur curiosité fût vivement excitée. Cependant cet accident de M. Edgard n'avait qu'une cause très-naturelle; pressé d'arriver à Genève pour des affaires d'où dépendait son bonheur, il avait voulu traverser ces montagnes; la nuit l'avait surpris et égaré. Il avait abandonné le chemin frayé, et tout à coup la terre ayant manqué sous ses pieds, il était tombé au fond de l'abîme où il serait mort sans les courageux chasseurs.

Quand M. Edgard fut parti, il sembla à la *grande famille* que la vallée était plus triste. Le nom du jeune prêtre était dans toutes les bouches, et on en parlait encore quand on le vit revenir après quinze jours d'absence. Sa figure était plus mélancolique que jamais, il y avait même du découragement dans tous ses traits.

« C'est moi, mes bons amis, avait-il dit, en reparaissant, je viens auprès de vous pour ne vous plus quitter... vous n'avez ni chapelle ni pasteur, j'ai obtenu des cantons que vous eussiez l'une et l'autre... et le pasteur c'est moi! A cette nouvelle ce fut une fête dans la *grande famille;* et tous les hommes s'employèrent à bâtir à M. Edgard une demeure digne de lui. En quinze jours l'ouvrage fut terminé et le pasteur installé dans sa petite cabane, dans laquelle les pauvres gens avaient mis tout ce qu'ils avaient trouvé de plus luxueux dans leurs demeures particulières. M. Edgard avait fait apporter de son côté quelques meubles, et le jour de son installation, il réunit tous les braves gens dans sa demeure.

« Merci! mes bons et excellents hôtes, leur dit-il avec des larmes dans les yeux, merci de ce que vous avez fait pour moi, et de ce que vous ferez encore, car au milieu de vous j'oublierai les chagrins dont il a plu à Dieu de m'abreuver... »

Il ne put en dire davantage; d'abondantes larmes coulèrent sur ses joues, et le plus profond silence se fit autour de lui.

« Quelques jours je vous conterai mes malheurs, » conti-

ma-t-il, avec effort... puis, se retirant tout à coup dans une pièce voisine, les paysans purent entendre les sanglots qui s'échappaient de son sein.

On le laissa seul pour ne pas troubler sa douleur.

« Pauvre M. Edgard, disait-on, il doit bien souffrir puisqu'il pleure ainsi... demain peut-être il nous contera ses peines. »

Le lendemain, M. Edgard reparut plus calme ; sa figure avait bien encore cette profonde trace de douleur, mais une résignation sublime s'y lisait aussi. Il parla à tous les paysans de leurs travaux, de leur intérieur, mais il n'ouvrit pas la bouche sur ses chagrins, et personne n'osa lui rappeler sa promesse.

Il y a deux ans que M. Edgard est dans la vallée, triste et résigné, et personne ne sait encore la cause de cette tristesse.

Un jour cependant, après avoir prêché sur l'espérance qu'on doit avoir en Dieu, il termina par ces mots :

« Cette espérance ne m'a jamais abandonné. C'est la main de Dieu qui vous a conduits vers moi quand je gémissais au fond d'un précipice, qui sait si cette même providence ne me fera pas retrouver ma sœur chérie... »

Il en avait trop dit pour ne pas achever sa confidence, aussi le jour même, après avoir rassemblé toute la *grande famille*, autour de lui, il raconta brièvement la cause de sa profonde tristesse.

« Je suis le fils d'un riche négociant de Francfort ; mon père fit les plus grands sacrifices pour que j'acquisse une forte et solide éducation. Il m'envoya à l'université, et ma mère (bonne et excellente mère !) entoura mon enfance des soins les plus doux. J'avais vingt ans déjà quand elle me donna une sœur... Pauvre enfant, qui sans s'en douter devait me rendre orphelin. Sa naissance coûta la vie à ma mère, et le chagrin que mon père en ressentit le conduisit au tombeau. Il n'y descendit pas sans m'avoir recommandé de veiller sur ma sœur, et d'être pour elle un père. Ce serment je le fis devant Dieu, et mon plus grand chagrin est de n'avoir pu l'accomplir. »

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, élevant les yeux au ciel, vous savez si ce fut ma faute !

Ici M. Edgard s'interrompit.

— Mon père, reprit le pasteur, m'avait laissé une belle fortune, il était depuis longtemps retiré des affaires. Pendant

huit mois, je veillai sur ma sœur; elle était nourrie et élevée sous mes yeux dans ma maison. Hélas! un jour je sortis pour aller jusqu'au cimetière déposer une fleur sur la tombe de ceux qui avaient été si bons pour moi. Quand je revins... jugez de ma stupeur... je ne trouvai plus ma sœur ni sa nourrice; la maison, qui était située à quelques lieues de la ville, dans une position isolée, paraissait avoir été livrée au pillage. Mes meubles étaient forcés et des valeurs qui composaient presque toute notre fortune avaient disparu. J'avoue que je m'occupai peu de cette perte alors! je pensai à ma sœur et à sa nourrice. Qu'avaient-elles pu devenir? Cette femme ne pouvait avoir commis un crime pareil; c'était une ancienne domestique de mon père, de l'attachement de laquelle je pouvais répondre. Elle avait donc été victime de cette violence... assassinée peut-être!.. et ma sœur, ma pauvre sœur!.. Je fis les déclarations les plus pressantes aux magistrats, mais toutes leurs recherches furent vaines. Alors réalisant ce qui me restait de fortune, je partis moi-même pour chercher ma sœur par le monde. Et je n'avais pour la reconnaitre que ce bout de collier qu'elle portait toujours, et que je trouvai à terre dans la cour de la maison. Comme vous voyez, à ce collier est attaché un petit écusson avec deux lettres gravées, l'autre partie a le même écusson et les mêmes lettres. Hélas! mes courses furent vaines. Je parcourus la France, l'Italie, la Suisse même, et après trois ans de voyages inutiles, je revins à Francfort, désolé, l'âme en proie au chagrin le plus profond, et complétement ruiné.

Il fallait prendre un parti. Je rentrai à l'université, et après quelques années d'études au séminaire, je reçus les ordres. J'avais toujours présente à la pensée ma pauvre sœur qui était peut-être malheureuse loin de moi, sans famille, sans appui; et je ne cessais non plus de penser au serment que j'avais fait à mon père à l'agonie. Lorsqu'un jour un voyageur apercevant ce bout de collier que je portais toujours sur moi, m'affirma avoir vu le pareil à Genève entre les mains d'une enfant de dix ans. Dix ans! c'était bien l'âge que devait avoir ma sœur!.. Oh! comme le cœur me battit à cette nouvelle! j'écoutai attentivement toutes les informations que put me donner ce voyageur. Elles étaient bien faibles, mais elles suffirent pour me mettre au cœur l'espérance la plus vive; et je partis après avoir pris les

quelques économies que j'avais pu faire. Je traversai l'Allemagne à pied, car je gardais le peu d'or que je possédais pour ma sœur, ma sœur que je voulais ramener en voiture, bien commodément et de manière à lui épargner les fatigues d'un voyage. Ma pénible route s'était faite sans accident jusqu'à ces montagnes, je voulus les traverser sans guide, ne fallait-il pas économiser pour ma sœur? Vous savez ce qui m'arriva. Après ma guérison que je dus à vos bons soins, je courus à Genève. On ne sut pas ce que je voulais dire... il y passait tant d'étrangers... Je parcourus toute la ville, inutilement hélas! Un découragement profond s'empara de moi, je me rappelai alors le désir que vous exprimiez d'avoir un curé, et après quelques démarches, j'obtins de venir vous prêcher la parole de Dieu, et grâce à vous, braves et bons amis, j'ai goûté quelques moments de tranquillité au milieu de ma douleur. »

M. Edgard termina ainsi son récit, et un long silence le suivit. Quand il se retira, le pasteur annonça que le lendemain il désirait ne pas être troublé, qu'il ne sortirait pas de sa demeure, parce que ce jour était l'anniversaire de celui où il avait perdu sa sœur, et qu'il le passait en prières.

Le lendemain, vers six heures, de l'après-midi, une pauvre femme conduite par un jeune garçon vint frapper à la porte d'une des cabanes de la vallée.

« Ayez pitié d'une pauvre femme et de son enfant! dit-elle d'une voix si lamentable que celui auquel elle s'adressait en fut ému profondément.

— Entrez!... entrez, brave femme, nous ne sommes pas riches, mais ce que nous avons est à tous les malheureux... car Dieu a dit: *Aide ton prochain !*

Il introduisit la pauvre femme dans sa demeure, lui donna à souper, et ayant étendu des feuilles sèches dans un coin de la salle, il laissa la malheureuse se livrer au repos avec son enfant. Le lendemain de grand matin la pauvre femme partit avec son jeune conducteur, et on la vit bientôt disparaître au milieu des montagnes.

Celui qui lui avait donné l'hospitalité, — et c'était chez cet homme que M. Edgard avait fait son récit l'avant-veille, — sortit une heure après de sa cabane et courut en toute hâte vers la demeure du pasteur.

« M. Edgard, lui dit-il, je vous rapporte ce bout de collier que vous avez laissé tomber chez moi avant-hier... Comment ne l'avais-je pas vu ? et qu'il est heureux que cette vieille femme ne l'ait pas aperçu... Elle l'aurait pris peut-être... en relevant les feuilles sèches sur lesquelles elle a couché... je l'ai trouvé... le voilà...

Et il le sortit de sa poche. M. Edgard était devenu pâle comme un mort, et ses lèvres remuaient sans qu'il pût articuler un son.

« Ce collier... ce collier... dit-il enfin... voici le mien... Oh! mon Dieu ! mon Dieu...

— M. Edgard, M. Edgard ! cria l'homme, est-ce que vous vous trouvez mal.

— Non... non... Vous dites... une vieille femme ?

— Avec un enfant !

— Un enfant ?

— Un garçon.

La figure du ministre qui rayonnait d'espérance, perdit tout à coup son expression.

« C'est égal... s'écria-t-il enfin, courons... Je veux savoir où elle a pu se procurer ce collier... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... suis-je donc enfin sur la trace de ma sœur !...

M. Edgard accompagné du chasseur courut après la pauvre femme et ne tarda pas à la rattraper. Modérant son émotion il la pria de revenir jusqu'à la vallée, et la fit entrer dans sa demeure.

« Gertrude !... Gertrude ! s'écria-t-il en laissant échapper des sanglots, ne me reconnaissez-vous donc pas ?... Oh ! je vous ai bien reconnue, moi, quoique ces dix ans vous aient bien changée !

— M. Edgard ! cria la pauvre femme, et elle s'évanouit.

Tout en prodiguant ses soins à la vieille Gertrude, le curé regardait ce jeune garçon et il lui semblait retrouver dans ses traits la figure de sa mère...

« M. Edgard, murmura la femme, dès qu'elle eut repris ses sens... c'est elle !... votre sœur !

— Ma sœur ! fit le prêtre en tombant à genoux... Merci, merci, mon Dieu !

Puis il embrassa l'enfant...

« Mais pourquoi ce costume ?

— Je vais vous tout conter, M. Edgard...

— Non, Gertrude, non... il est un devoir à remplir avant... il faut remercier Dieu.

M. Edgard agita une cloche qui se trouvait à la porte de sa cabane. En un instant tous les habitants de la vallée accoururent ; l'histoire du collier trouvé s'y était déjà répandue.

« Mes enfants, leur dit-il, j'ai retrouvé ma sœur... voulez-vous vous joindre à moi pour remercier Dieu? »

Tout le monde s'agenouilla, et la prière la plus fervente partit du cœur de ces braves gens...

« Et maintenant, dit le jeune curé, écoutez par quelle suite d'aventures le Très-Haut a ramené ma sœur jusqu'à moi qui la pleurais.

La vieille Gertrude raconta comment aussitôt que M. Edgard fut sorti, des voleurs s'étaient introduits dans la maison, avaient tué un vieux serviteur, dévalisé les meubles, et entraîné la nourrice qu'on avait bâillonnée, mais à laquelle on avait laissé son enfant. C'est dans la lutte que le collier de l'enfant avait été brisé. Elle ajouta qu'il lui était impossible de dire ce qui lui était arrivé depuis; que la colère et l'effroi l'avaient rendue folle, et qu'il y avait quelques mois seulement que la raison lui était revenue. Elle s'était trouvée alors dans une maison de fous, et après avoir pris des renseignements près des chefs de cette maison, elle avait appris qu'elle était là depuis dix ans; qu'on l'avait trouvée dans les rues de Berne, appelant constamment Edgard, et qu'on l'avait admise dans l'hospice. On lui avait laissé son enfant qui avait grandi auprès d'elle, mais pour essayer de lui rendre la raison, on avait eu l'idée d'habiller l'enfant en garçon, espérant qu'elle verrait peut-être en lui cet Edgard qu'elle ne cessait d'appeler. Enfin elle termina en disant que dès qu'on l'avait vue guérie on l'avait mise à la porte de l'hospice avec un faible secours, et qu'elle était partie à travers ces montagnes pour regagner l'Allemagne.

— Le voyageur s'était trompé... il m'avait dit Genève, ne se rappelant plus sans doute où il avait vu l'enfant avec le collier.

— Le collier... le collier, reprit Gertrude en cherchant à rassembler ses souvenirs, oui... Je le demandais toujours, et nous devons rendre grâce à Dieu, qui n'a pas permis que les voleurs s'en emparassent.

— Nous lui devons de bien autres actions de grâces, Ger-

trude, car c'est la main de Dieu qui a fait tout ceci. Ne l'oubliez jamais, vous tous qui m'écoutez, la bonté de la providence est infinie, et il ne faut jamais désespérer d'elle.

Peindre la joie de M. Edgard serait inpossible, il retourna à Francfort, et jugez de sa surprise en recevant le lendemain de son arrivée, qui avait été répandue promptement à cause de la miraculeuse réunion du frère et de la sœur, en recevant donc une lettre ainsi conçue :

« Je ne sais pas si c'est réparer un crime que de restituer l'argent volé ; quoi qu'il en soit, vous recevrez demain cent mille florins. Puisse Dieu voir dans cette restitution un profond repentir ! Quant à vous, monsieur, ne faites aucune démarche pour connaître votre voleur, qui veut rester et restera toujours pour vous,

UN INCONNU.

En effet, le lendemain, Edgard trouva, en rentrant chez lui, la somme indiquée, sans savoir comment elle avait été apportée.

Riche désormais, il alla se fixer dans la belle vallée helvétique, au milieu de ces braves gens qu'on appelait la *grande famille.* Il fit disparaître les misérables cabanes qu'il remplaça par d'élégantes maisons rustiques, et un charmant village avec une belle église s'éleva dans ces lieux fortunés sur lesquels s'étendit toujours la main de Dieu.

FÉLIX PERRETTI (SIXTE-QUINT).

PAR Mme DE SAINTE-MARGUERITE.



L'horoscope.

Est-il rien au monde qui puisse toucher davantage que la dévotion si tendre des Italiens pour la bienheureuse Vierge Marie ! Pas un marchand qui n'ait au milieu de sa boutique un tableau de la *Santissima Madonna* (très-sainte Dame) devant lequel brûle une lampe nuit et jour. A l'angle des rues et des carrefours, dans des niches ornées de fleurs et brillamment

Felix Perretti (Sixte-quint)



Louis Lassalle del.

Imp. Lith. de Cattier

Cette main tiendra un jour les clefs du Paradis.

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants

illuminées le soir, la statue de la sainte mère de Dieu est exposée à la vénération des habitants, qui se réunissent le samedi à minuit, et vont chanter en chœur les litanies de la sainte Vierge devant ces chapelles en plein air. On ne saurait se figurer le charme de cette harmonie, dans le silence des belles nuits de ce doux climat! Elle s'unit à toutes les douleurs pour les calmer; ainsi, l'épouse qui veille en pensant aux dangers qui peuvent assaillir son mari en route, la mère qui pleure auprès du lit où gémit sa fille malade, tressaillent au son de ces voix répétant cette pieuse invocation des cœurs brisés : « Consolatrice des affligés, priez pour nous! » Leurs âmes s'unissent par la prière à celles de ces inconnus; et fortifiées, consolées, elles espèrent dans la puissante intercession de celle que le malheur n'implora jamais en vain.

Mais c'est surtout à l'époque de l'Avent que cette dévotion redouble; des troupes de montagnards des Calabres et des Apennins, parcourent les villes avec leurs chalumeaux et leurs musettes; ils jouent devant toutes les statues de la sainte Vierge. Les passants s'arrêtent, s'agenouillent, et donnent ensuite quelques pièces de monnaie aux pauvres musiciens, qui quêtent aussi dans les maisons, et trouvent, par le secours de ces aumônes, le moyen de passer plus facilement les mois de la mauvaise saison, bien autrement pénible pour le montagnard que pour l'habitant de la plaine.

Un jour de l'Avent de l'année 1529, un montagnard couvert du sayon[1] fait avec la peau de la chèvre sans être tannée, le chapeau à forme très-haute et très-pointue, les pieds chaussés d'une espèce de sandales en écorce, liées à ses jambes par des cordes qui, après avoir fait plusieurs tours, revenaient se nouer au-dessus du genou, se dirigeait vers une statue placée dans le quartier le plus populeux de Rome. Il était accompagné d'un petit garçon à demi nu, dont la figure éveillée et intelligente attirait l'attention; après qu'ils eurent joué de leurs instruments pendant quelques instants, l'enfant parcourut le cercle qui les entourait, en demandant un peu d'argent au nom de la bonne Vierge et de son divin fils; il avait reçu une légère offrande de chacun, et se disposait à rejoindre son père, quand

[1] Espèce d'habit long sans couture, avec des trous pour laisser passer les bras.

une femme, la tête couverte d'une espèce de voile de laine rouge, le saisit par le bras en lui disant : « Eh bien ! petit, tu passes devant moi sans me demander ; est-ce parce que je ne suis pas vêtue richement que tu m'oublies ? »

« Pardonnez-moi, madame, répondit l'enfant effrayé de la figure ridée et noire de son interlocutrice, je ne vous avais point aperçue ; mais, si vous voulez bien me donner quelque chose, nous vous en serons fort obligés.

— Ce n'est pas ici que je puis te remettre ce que je te destine ; il faut que tous les deux vous veniez avec moi dans ma maison.

— Je vais prévenir mon père, et, s'il y consent, nous irons volontiers avec vous. »

Courant alors vers le montagnard, l'enfant le prit par la main, et l'amena auprès de la femme, qui lui dit aussitôt :

— Trop de témoins nous entourent pour ce que j'ai à vous dire ; venez chez moi, et, ajouta-t-elle d'un air mystérieux en parlant à l'oreille du montagnard, je vous ferai l'horoscope de votre enfant ; je vois sur sa figure les indices d'une haute fortune. »

Ces paroles firent tressaillir le paysan, crédule comme tous les Italiens l'étaient à cette époque où la manie de l'astrologie, ou divination par les astres, était portée à Rome à un si haut degré, que les papes s'étaient vus forcés de rendre des ordonnances extrêmement sévères afin de mettre un frein à cette folle croyance.

La femme prit l'enfant par la main, et se dirigea rapidement du côté de la ville habitée par les juifs. Après avoir traversé plusieurs rues étroites et sales, ils arrivèrent au fond d'une ruelle bordée de maisons de la plus chétive apparence ; là leur conductrice se hâta d'ouvrir une petite porte, et les introduisit dans une vaste pièce dont les ornements faisaient un grand contraste avec la pauvreté de l'extérieur noir et délabré de la maison. Aussitôt qu'elle eut fait asseoir ses deux compagnons, elle s'empressa de couvrir une table de mets succulents.

« Ma bonne dame, dit le montagnard qui, sous l'empire de la frayeur qu'il ressentait, de se voir en compagnie d'une femme en commerce avec les démons, ne savait s'il devait accepter son invitation, donnez-nous seulement quelques fruits et du pain, cela nous suffira de reste ; nous ne sommes pas

accoutumés à une si bonne chère ; nous nous trouvons très-heureux quand nous avons de la polenta[1] à discrétion.

« Je sais bien que les montagnards sont forcés d'être sobres, ils sont privés de tant de choses ! Mais, n'ayez aucune crainte, rien de ce que vous voyez ne vient de l'esprit de ténèbres ; seulement, comme je gagne assez d'argent avec la curiosité du public, j'en profite pour me donner ce qui peut rendre la vie agréable. Prenez donc place à mes côtés, et dites-moi d'où vous venez.

— Je viens du village des Grottes, dans la marche d'Ancône ; je suis un pauvre vigneron qui ai bien de la peine à nourrir ma petite famille ; c'est pour cela que je suis venu à Rome pour faire la neuvaine de l'Avent. J'espère y gagner de quoi alléger un peu notre misère.

—Bon homme ! vous serez un jour fort heureux ; cet enfant que voilà vous donnera la fortune et les honneurs...

—Que Dieu vous entende ! dit le montagnard en se signant; vous êtes donc sorcière, pour?... » A ces mots la femme mit brusquement la main sur la bouche du villageois : « Taisez-vous donc, lui dit-elle ; si l'on savait que je m'occupe d'astrologie, je serais sévèrement punie. C'est pour avoir la facilité de me livrer à l'étude de mon art avec sécurité, que je suis venue me confiner dans le quartier des Juifs ; là je vis en paix, à l'abri des priviléges accordés à cette population maudite des hommes et de Dieu, que personne ne vient visiter, et qu'on enferme tous les soirs sous clef[2]. Mais, achevons notre repas, ensuite je consulterai les astres, et je vous apprendrai les hautes destinées de votre enfant. »

Aussitôt qu'ils eurent quitté la table, la devineresse conduisit les deux paysans dans un cabinet rempli de tous les objets que le vulgaire regarde comme l'attribut des sciences divinatoires, tels qu'un amas confus de livres écrits en différentes langues, des morceaux de parchemin, des ossements humains

[1] La polenta est une sorte de bouillie compacte faite avec de la graine de maïs ou de la châtaigne ; c'est la seule nourriture d'un grand nombre de paysans italiens.

[2] Les juifs à Rome habitent un quartier séparé appelé *Ghetto;* il est clos par des portes qu'on fermait tous les soirs au coucher du soleil, et dont on portait les clefs chez le gouverneur de Rome.

et de grands tubes de verre destinés à observer le firmament. Se dépouillant de sa longue robe de couleur brune, elle parut avec une tunique d'un bleu pâle, bordée de velours noir, et la taille entourée d'une chaîne d'argent d'un travail singulier; mais ce qui mit le comble à l'étonnement du père et du fils, fut de voir sa figure perdre ses rides et sa couleur foncée. Elle détacha le réseau qui retenait ses longs cheveux, et prenant dans sa main une baguette d'ébène, elle traça un cercle dans lequel elle fit entrer l'enfant, consulta les astres correspondant à l'époque de sa naissance, observa les lignes de sa main, et s'écria avec enthousiasme :

« Cette main tiendra un jour les clefs du Paradis; c'est celle « d'un des plus fermes soutiens de l'Église; digne successeur « de saint Pierre, votre front sera ceint de la triple couronne! « Lorsque vous occuperez le trône pontifical, daignez vous « rappeler la prédiction de la pauvre Gianina, et si elle est « encore de ce monde, donnez-lui l'absolution de ses fautes. »

A cette étrange révélation d'un avenir qui lui paraissait si impossible, le montagnard stupéfait restait immobile de surprise; il était tellement absorbé dans ses pensées, que Gianina eut le temps de reprendre son costume ordinaire, avant que tous deux eussent pu ouvrir la bouche. Gianina s'approcha du père et de l'enfant, et les prenant par la main : « Retirez-vous, leur dit-elle, on va bientôt fermer les portes du Ghetto. Gardez un profond silence sur tout ce que vous avez vu et entendu; souvenez-vous que ma sûreté dépend de votre prudence, et n'oubliez pas ma prédiction. »

II.

L'horoscope accompli.

Le printemps était revenu, et avec lui la parure des montagnes et des forêts; un religieux cordelier qui se rendait à pied à Ascoli, distrait par la beauté du paysage qui l'entourait, s'était égaré de sa route; il ne savait de quel côté tourner ses pas, ni à qui demander son chemin, car celui qu'il parcourait dans le moment, éloigné de toute habitation, traversait une grande forêt de ces beaux chênes verts si communs dans le midi de l'Italie. Aucun bruit n'annonçait le voisinage d'une

habitation, le religieux était fort embarrassé. Après avoir réfléchi un instant, il se décida à suivre un sentier qui se perdait dans le plus épais du bois. Il avait à peine fait une centaine de pas, qu'il aperçut un grand troupeau de porcs, et peu après un jeune garçon d'environ neuf ans, qui paraissait être le conducteur de ce troupeau, car, à un cri sans doute bien connu de ces animaux, ils accoururent et se réunirent au petit berger. Le cordelier s'approcha :

« Dis-moi, mon ami, suis-je encore loin de la ville d'Ascoli?

— Mon père, vous n'êtes pas du tout dans la direction de cette ville. Il faut retourner sur vos pas; vous tournerez à votre droite, puis vous reviendrez à gauche, et là vous trouverez deux routes ; ce sera celle de droite qu'il faudra prendre.

— Avec ta route droite et ta route gauche, je t'avoue que je n'ai rien compris à ton explication.

— Si vous voulez, mon père, je pourrai vous conduire.

—Tu me rendrais là un grand service; mais ton troupeau, que deviendra-t-il ?

— Oh ! je ne suis pas en peine de mes porcs; ils ne s'écarteront pas, et d'ailleurs, ils savent bien retrouver le chemin de leur étable; venez, mon père. »

L'enfant court ramasser son bâton ferré, et vient avec empressement rejoindre le religieux. Après avoir marché quelques minutes en silence :

« Mon père, dit l'enfant, pardon de la liberté que je prends de vous questionner, mais vous me feriez un grand plaisir de me dire à quel âge on peut être reçu dans votre couvent ?

— Pourquoi me demandes-tu cela, mon enfant?

— Parce que je voudrais vous prier de m'y recevoir; j'ai tant d'envie d'apprendre tout ce qu'il faut savoir pour entrer en religion !

— Vraiment! tu voudrais entrer au couvent? Et sais-tu combien il faut travailler pour arriver à être un religieux savant et utile à son ordre? — Je ne le sais point encore, mais je puis vous assurer que le travail ne m'effraie pas, j'ai un si grand désir de m'instruire! oh! je vous en conjure, prenez-moi avec vous. — Mais tu as sans doute un père, mon enfant; consentirait-il?... — Mon père! reprit avec vivacité le jeune berger, il sera bien heureux quand il apprendra que je suis

entré au couvent; il est si pauvre, mon père ! il n'a pu me garder auprès de lui parce qu'il ne gagnait pas de quoi me nourrir; il m'a placé chez un laboureur en qualité de berger; combien il sera satisfait lorsqu'il saura que j'ai le bonheur de recevoir l'instruction nécessaire pour être prêtre, et peut-être aussi cardinal. — Ah! tu veux être cardinal? Aurais-tu par hasard la fantaisie de devenir un successeur de saint Pierre? — Si Dieu le voulait, mon père, qui est-ce qui pourrait l'empêcher? — Allons, reprit le cordelier en riant, je vois que ton ambition ne se borne pas à peu de chose; je veux bien t'emmener avec moi, et si mes supérieurs y consentent, on te gardera au couvent. » A ces mots Félix Perretti, ainsi se nommait le jeune berger, saisit la main du religieux, et la baisa avec un transport de joie et de reconnaissance infinie.

Le religieux tint sa promesse; avec la permission du supérieur, il admit Félix dans le couvent des cordeliers d'Ascoli; celui-ci montra dès le commencement une si grande passion pour l'étude, qu'on s'empressa de l'instruire et de lui donner toutes sortes de maîtres. Ses talents répondant aux soins qu'on prenait de lui, Félix Perretti fut bientôt revêtu de l'habit de cordelier, et devint en peu de temps excellent grammairien, et habile philosophe. La grande faveur dont il jouissait auprès de ses supérieurs lui attira la jalousie de tous ses confrères, et son humeur indocile et pétulante, leur aversion. Tous les obstacles ne purent cependant l'arrêter un instant; il suivit sa carrière avec persévérance, fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans, et peu de temps après, nommé docteur et professeur de théologie à Sienne; c'est alors qu'il prit le nom de Montalte, d'un château voisin du village des Grottes où il était né. Il s'acquit ensuite une si grande réputation par ses sermons à Rome, à Gênes, et dans d'autres villes, qu'il fut nommé commissaire général à Bologne et inquisiteur à Venise. Une vive querelle que le père Montalte eut avec le sénat vénitien, très-envieux de ses droits, le força de s'enfuir à Rome, et comme on le raillait sur son évasion précipitée, il répondit : « J'ai fait vœu d'être pape à Rome, et je n'ai pas cru devoir me faire pendre à Venise. »

Ainsi la prédiction de Gianina était toujours présente à sa mémoire, et il s'efforçait d'arriver à ce but tant désiré; heu-

reux si l'ambition ne l'eût pas engagé à jouer un rôle, et prendre un masque indigne d'un chrétien; sa mémoire ne serait point entachée aux yeux de la postérité, et l'inexorable histoire n'aurait pas consacré le souvenir de la fourberie du cardinal Montalte.

III.

Changement inattendu.

Cependant cette rapide élévation ne lui fit point perdre le souvenir de ses pauvres parents, et quelque belle que fût devenue sa position, elle n'enivra pas son cœur d'un fol orgueil, et ne le fit jamais rougir de son humble berceau. Non-seulement il améliora le sort des auteurs de ses jours, mais il fit aussi d'inutiles efforts pour les engager à laisser le modeste champ qu'ils cultivaient pour venir le rejoindre; à toutes ses sollicitations ils répondirent: « Non, mon fils, jamais nous ne quitterons le lieu qui nous vit naître; nous voulons y mourir, entourés de ceux avec lesquels nous avons vieilli; qu'irions-nous faire à Rome? tu vis dans un monde trop élevé pour nous, et le vigneron Perretti serait déplacé dans l'hôtel du cardinal Montalte: n'espère donc pas nous faire abandonner nos belles montagnes. » Rien ne put ébranler la résolution de ce vrai philosophe, qui ne voulut jamais souffrir que sa fille Camilla changeât ses habits de paysanne pour ceux des grandes dames romaines; il exigea même qu'elle continuât son état de blanchisseuse. Félix partageait les sentiments de son père à cet égard; étant monté sur le trône pontifical, et ayant appelé sa sœur à Rome, les cardinaux de Médicis, pour faire leur cour au pape, imaginèrent d'habiller Camilla en princesse, et la conduisirent au palais; arrivée chez son frère, celui-ci feignit de ne pas la reconnaître sous ses habits magnifiques, et la renvoya dûrement. Le lendemain, elle retourna au Vatican [1], vêtue avec beaucoup plus de simplicité; Sixte-Quint s'approcha d'elle avec empressement, lui tendit les bras, et l'embrassant avec tendresse: « C'est à présent, lui dit-il, que je vous reconnais pour ma véritable sœur. » Il la logea à Sainte-Marie-Majeure et lui

[1] Le Vatican est le palais que les papes habitent pendant la belle saison; il est situé à côté de l'église de Saint-Pierre de Rome.

accorda une pension. Cette simplicité n'empêcha point l'humeur railleuse des Romains de s'exercer aux dépens de la nouvelle parvenue. On vit un jour Pasquin [1] couvert d'un manteau sale, et Maforio lui demandant la raison de cette négligence, il lui répondit : « Mon ami, c'est parce que ma blanchisseuse est devenue princesse.

Revenons au cordelier Montalte. Appelé aux dignités éminentes de son ordre, il changea tout à coup de caractère et d'humeur ; il devint si doux, si humble, que tous ceux qui l'approchaient, charmés qu'ils étaient de la beauté de son esprit et de sa douceur, faisaient des vœux ardents pour son élévation. Un de ses disciples ayant été élu pape sous le nom de Pie V, voulut témoigner sa reconnaissance à son ancien maître, et lui envoya le bref de général de son ordre et sa promotion au cardinalat, titres qui lui donnaient une grande influence dans le gouvernement pontifical. Dès ce moment, le père Félix Montalte chercha par tous les moyens possibles à s'approcher du trône papal, et à réaliser son horoscope : afin d'arriver plus aisément à ce but, et de rassurer ses concurrents, il renonça aux affaires, se plaignit de ses infirmités précoces, et vécut dans la retraite. A la mort du pape Grégoire XIII, les cardinaux se divisèrent sur le choix de son successeur ; le cardinal Montalte ne paraissait alors que comme un vieillard qui succombe sous le poids des ans. On le voyait marcher la tete en avant, appuyé sur un bâton, comme s'il n'eût pas eu la force de se soutenir, ne parlant qu'avec une voix tremblante. interrompue par une toux convulsive qui semblait le menacer d'une mort prochaine. L'élection traînait en longueur ; les cardinaux lassés, commencèrent à jeter les yeux sur le père Montalte ; on vint l'avertir que les suffrages paraissaient se réunir sur lui et que l'élection pourrait bien le concerner. « Hélas ! répondit-il humblement, je suis indigne d'un si grand honneur ; ma vie ne durera peut-être pas autant que le conclave [2] ; mais si j'arrive jamais au

[1] Pasquin et Maforio sont deux statues à Rome, sur lesquelles on affiche toutes sortes de plaisanteries et de satyres : de là les mots dire ou faire une *pasquinade*.

[2] Le conclave est le lieu où les cardinaux sont enfermés chacun dans une cellule pour se disposer à l'élection du pape. On les tient enfermés jusqu'à ce que le saint-père soit nommé. Ils ne peuvent parler à personne durant tout le temps du conclave qui se tient dans ce palais quirénal.

trône, je ne veux être pape que de nom, et laisser toute l'autorité aux autres. » Il n'en fallut pas davantage pour décider sa nomination; tous lui donnèrent leur voix, et le 14 avril 1585 le nom du cardinal Félix Montalte sortit de l'urne électorale; il fut proclamé pape sous le nom de Sixte-Quint.

A peine les cardinaux eurent-ils été en procession chercher Montalte dans sa cellule, et l'eurent-ils conduit à la chapelle du palais Quirinal, que celui-ci jetant loin de lui le bâton sur lequel il s'appuyait, marcha vers l'autel d'un pas ferme, et relevant la tête avec fierté, il entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que les voûtes de la chapelle en retentirent. Lorsqu'il sortit du conclave, il donnait des bénédictions au peuple avec tant de vivacité que personne ne voulait reconnaître dans ce pontife, plein de vigueur et de force, le vieux cardinal Montalte qu'on avait vu naguère marcher le front courbé vers la terre. Un cardinal ne put résister au désir de lui faire à ce sujet un compliment ironique; il le félicita sur la bonne santé dont il jouissait depuis son élection, tandis qu'il était si infirme étant cardinal. « N'en soyez pas surpris, répondit Sixte-Quint, je cherchais alors les clefs de saint Pierre, et pour mieux les trouver, je regardais à mes pieds; mais depuis que je les ai dans mes mains, j'élève la tête et les yeux vers le ciel, n'ayant plus besoin des choses terrestres. »

C'est une bien grande solennité à Rome que l'élection du chef visible de l'Église, aussi ne puis-je résister au désir d'en rapporter ici quelques particularités. Aussitôt que son nom est sorti de l'urne, le canon du fort Saint-Ange annonce aux Romains l'élévation du nouveau pape sur la chaire de saint Pierre; des acclamations redoublées saluent son nom, et le peuple se précipite en foule ves la fameuse église de Saint-Pierre, où se passe la cérémonie de l'intronisation. Dès le lendemain de la nomination du cardinal Montalte, à huit heures du matin, tous les cardinaux se rendirent dans la salle des ornements, où le pape arriva peu après; on lui ôta le rochet et on le revêtit des habits pontificaux, tout brillants d'or; il passa ensuite dans une autre salle et monta sur un trône porté par douze hommes vêtus et armés à l'antique. Devant les cardinaux, marchaient les prélats assistants du trône pontifical, les chapelains de sa sainteté et tous les officiers de sa cour. Ce cortége se rendit en-

suite sous le vaste portique de Saint-Pierre où un autre trône était préparé; vis-à-vis de ce trône étaient placés tous les grands dignitaires de l'église. Le pape s'étant assis, un cardinal vint lui demander de vouloir bien admettre au baisement des pieds les membres du clergé; après cette cérémonie, le cortége entra dans l'église; le pontife fut transporté dans la chapelle de Saint-Grégoire, où il reçut du cardinal doyen l'anneau pontifical. Après qu'on eut chanté l'office de Tierce, un des maîtres des cérémonie brûla par trois fois devant le saint-père une étoupe en lui disant : « Saint Père, ainsi passe la gloire de ce monde, » puis on commença la messe; pendant le *Kyrie eleison*, les cardinaux rendirent encore hommage au saint père, et la messe étant finie, le cardinal archi-prêtre de Saint-Pierre lui présenta, selon l'antique usage, une bourse contenant vingt-cinq pièces d'or. On avait exposé sur l'autel du côté de l'évangile, trois mitres enrichies de pierreries, et deux tiares du côté de l'épître; après la messe une des mitres, et une des tiares furent portées sur le bord du balcon placé au-dessus du portail de la basilique de Saint-Pierre, donnant sur la belle place, couverte d'une multitude innombrable de spectateurs : bientôt on y vit paraître Sixte-Quint lui-même; un cardinal diacre lui ôta sa mitre, et le cardinal doyen lui posa la tiare sur la tête. Après une courte prière ce pontife se leva, et élevant les mains et les yeux au ciel, il donna sa bénédiction « à la ville et au monde! » A cet instant solennel, la foule tomba à genoux dans un pieux recueillement, et les salves d'artillerie, unies au son majestueux de toutes les cloches, annoncèrent à toute la ville la bénédiction du père des fidèles.

Dès que Sixte-Quint eut pris possession du trône, il s'appliqua à faire fleurir à Rome les bonnes mœurs et les lois; il arrêta la licence qui était sans bornes sous le dernier pontificat, et montra une rigueur excessive dans les moyens qu'il employa pour la répression des abus. Au commencement de l'année 1586 il lança une bulle sévère pour défendre l'astrologie; il se souvenait de l'impression que lui avait faite son horoscope; toutes les personnes convaincues de s'être occupées de cette science illusoire, étaient envoyées aux galères. Il ne fut pas moins rigoureux pour la réforme de quelques ordres religieux, très-éloignés

de leur règle, et donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie pour détruire les hérésies et juger les hérétiques. Non content d'apporter tous ses soins à surveiller la police de Rome, il voulut réparer les dommages causés à ses monuments lors du sac de cette ville par les soldats de Charles-Quint sous les ordres du fameux connétable de Bourbon. Il restaura la célèbre bibliothèque du Vatican, et résolut de n'épargner ni soins ni dépenses, afin de la rendre la plus riche et la plus belle du monde entier; il fit bâtir dans la partie du Vatican appelée belvéder, un superbe édifice pour l'y placer, et orna ce lieu de magnifiques peintures représentant les principales actions de son pontificat, les conciles généraux et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il prescrivit des règlements fort sages pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres et les manuscrits. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque, une très-belle imprimerie destinée à faire des éditions correctes et exactes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou l'ignorance des catholiques.

Sa passion dominante étant d'éterniser sa mémoire, il entreprit de relever un fameux obélisque de granit que Caligula avait fait transporter à Rome, et qui se trouvait presque enterré derrière la sacristie de l'église de Saint-Pierre. Sixte-Quint voulut le faire placer devant l'église au milieu de l'espace entouré par la belle colonnade. Paul III et Jules II avaient eu le même dessein, mais ils avaient reculé devant la grandeur de cette entreprise; Sixte-Quint surmonta toutes les difficultés, il chargea un célèbre architecte nommé Fontana de ce travail, bien plus difficile alors que de nos jours, où la science de la mécanique a fait de si grands progrès. Fontana eut à sa disposition le nombre d'hommes et de chevaux nécessaire pour remuer et mettre en place cette énorme masse, qui a plus de cent pieds d'élévation. Enfin après quatre mois et dix jours de travail, l'obélisque allait être placé sur son pied; le pape et toute sa cour assistaient à ce spectacle, dont le peuple qui remplissait la place attendait la fin avec anxiété; tout alla bien jusqu'à l'instant où le bloc devait se dresser sur son piédestal, alors rien ne peut plus le faire mouvoir..... le malheureux architecte se tourmentait en vain..... déjà le désespoir commençait à s'emparer de lui..... il

avait pris une si grave responsabilité!... tout à coup, du milieu de la foule attentive et silencieuse, s'élève une voix qui s'écrie: au nom du ciel! mouillez les cordes! mouillez les cordes.... on s'empresse de jeter de l'eau sur les cordes, qui se tendent d'elles-mêmes, et l'énorme monolithe est doucement amené sur son socle, aux applaudissements frénétiques de la population entière. On cherche l'auteur de ce conseil qui avait amené un si beau résultat, il se trouva que c'était un jeune ouvrier maçon auquel Fontana eut bien de la peine à faire accepter une récompense.

Aussi grand pape que grand prince, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume des hommes capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Ce qui le distingue de ses prédécesseurs, c'est qu'il ne fit rien comme eux; il sut licencier les soldats et les gardes des papes, dissipa les bandits par la seule force des lois, renouvela la face de la ville de Rome, et laissa le trésor pontifical très-riche. Sans cesse occupé par un travail excessif qui minait ses forces, il ne prenait pas même de relâche quand il était malade, répétant souvent comme l'empereur Vespasien : Il faut qu'un prince meure debout; il continua de travailler sans interruption, malgré des douleurs de tête intolérables, et malgré les avis des médecins, jusqu'au moment de sa mort qu'on soupçonna hâtée par le poison. On attribua le crime au parti espagnol, jaloux de la prédilection avouée de Sixte-Quint pour notre bon Henri IV, alors occupé à disputer à ses sujets révoltés le trône auquel il avait de si justes droits par sa naissance. Lorsque ce grand prince apprit la mort du pape, il parut très-affligé, et s'écria : Je perds un pape qui était tout à moi, Dieu veuille que son successeur lui ressemble! je reconnais là un des coups de la politique espagnole. Sixte-Quint mourut le 27 août 1590 à l'âge de soixante-neuf ans.

Vous voyez par cette histoire, mes chers enfants, combien il est mal de s'écarter de la droiture et de la franchise qui doivent présider à toutes les actions de votre vie. Sixte-Quint a été un grand homme, un administrateur éclairé, un souverain remarquable par ses connaissances, eh bien! malgré son génie, malgré ses belles et éminentes qualités, la manière adroite avec laquelle il s'est conduit pour arriver à la tiare, l'a toujours

fait accuser de fourberie ! Il est donc bien vrai qu'il suffit d'une seule faute grave pour ternir l'éclat de la plus belle réputation du monde.

ÉPITRE

D'UN VIEILLARD A UNE JEUNE FILLE.

SUR

LES AVANTAGES DE L'ÉTUDE [1].



On ne peut, mon enfant, parvenir à mon âge,
Sans avoir dans la vie essuyé maint naufrage.
Eh bien! quand le malheur se plut à m'accabler,
C'est l'étude, après Dieu, qui vint me consoler.
Mes auteurs favoris, mes maîtres, mes modèles,
Comme de vrais amis, me sont encor fidèles;
Ils abrégent mes nuits, ils allongent mes jours;
Et quand je les appelle, ils répondent toujours.
Ne croyez pas au moins, si je veux de l'étude,
Vous faire, à mon exemple, une douce habitude,
Qu'il faille renoncer à des plaisirs permis :
L'étude et le plaisir ne sont point ennemis.
Jamais leur union de regrets n'est suivie.
Pour chasser ici-bas les chagrins de la vie,
Ils se prêtent l'un l'autre un mutuel secours,
Et les jours les plus longs avec eux semblent courts.
Aimez-vous les plaisirs? vous sentirez vous-même
Que l'étude à son tour, mérite bien qu'on l'aime;
Quand elle aura du monde où brille sa clarté,
Découvert à vos yeux la suprême beauté.....

[1] M. Mennechet, dans une de ses leçons de littérature.

Gardez-vous cependant de paraître savante :
Je veux qu'on vous distingue et non pas qu'on vous vante;
La réputation plaît à la vanité,
Mais aux femmes, souvent combien elle a coûté!...
Il est rare à quinze ans qu'on ne soit pas jolie,
Vous l'êtes, on le dit, mais ce serait folie
De penser que le temps ne s'avisera pas
De marquer sur vos traits, la trace de ses pas.
Quand de vos jeunes ans aura brillé l'aurore,
Par un charme nouveau, vous pourrez plaire encore,
Si votre esprit docile aux conseils d'un ami,
Dans sa prudence active, imitant la fourmi,
Amasse les trésors que l'étude lui donne,
Et récolte au printemps des moissons pour l'automne.
L'esprit n'a pas de ride, et quand ce jeune front
Commencera des ans à ressentir l'affront,
Ma foi dans vos succès n'en sera pas moins vive;
Car si la beauté plaît, c'est l'esprit qui captive;
Non cet esprit banal qui s'épuise à trouver
De ces mots qui font rire et ne font pas rêver;
Mais cet esprit de choix que l'étude féconde,
Où comme en un miroir se réfléchit le monde,
Et qui dans nos salons, par un charme secret,
De l'aimant sur le fer a l'invincible attrait.
Par ce rayon divin une femme éclairée,
Cherchant à plaire à tous, et de tous admirée,
De son règne jamais ne voit finir le cours;
On ne l'adore plus, mais on l'aime toujours.

Un tremblement de Terre.



Imp. lith. de [illegible]

[illegible] ne profita pas une plante seulement [illegible] yeux cherchaient le bateau sauveur

Paris, Mme Ve LOUIS JANET, Éditeur du DIMANCHE des [illegible]

UN TREMBLEMENT DE TERRE.

PAR MADAME LE BASSU D'HELF.



La science a vainement tenté jusqu'à présent de découvrir la cause du phénomène des tremblements de terre. Que des agents mystérieux et puissants s'agitent, se combattent dans le sein de notre globe, et répandent à sa surface les ruines et la mort? C'est une question que se sont posée tous les géologues sans qu'aucun d'eux ait pu la résoudre.

La supposition du feu central, supposition passée à l'état de réalité pour un certain nombre de naturalistes, présente l'explication la plus vraisemblable de ces redoutables convulsions de la terre. Et, si, comme le pensent quelques uns, les eaux de la mer s'ouvrant des voies souterraines, arrivent et tombent dans des gouffres embrasés ; quelles explosions doit produire un pareil contact !

Les indices précurseurs de ces terribles catastrophes échappent souvent aux observations de l'homme ; mais l'instinct des animaux est rarement en défaut : on les voit, saisis d'une frayeur soudaine, abandonner les maisons et fuir vers les lieux découverts ; trouvant dans une impulsion naturelle un guide plus sûr que la raison humaine.

On était au 7 juin, de l'année 1692.

Le soleil, dégagé des vapeurs roses qui avaient d'abord voilé sa splendeur matinale, montait, brillant, vers l'azur profond d'un ciel sans nuage. Un vent frais et léger glissait sur le feuillage des cacoyers, et allait réveiller les oiseaux couchés parmi les fleurs des lianes. Chaque brin d'herbe, dans sa goutte de rosée, réfléchissait un rayon de lumière, et le bruit, le mouvement de la vie se répandaient dans les airs.

Dans l'habitation d'un riche planteur de la Jamaïque, une jeune fille, debout près d'une fenêtre ouverte, répondait par des sourires pleins de bonté, aux saluts des nègres qui se rendaient aux champs.

Félicie s'était levée avec l'alouette. La douce agitation de la joie avait abrégé pour elle le repos de la nuit.

Ce jour ramenait après une absence de quatre ans, le frère d'affection de Félicie, l'ami de son enfance.

Gustave, fils unique de M. et de Mme Berton revenait de la France, où il avait été compléter son éducation. M. Berton, parti de la veille, s'était rendu à Linguana pour recevoir son fils. Félicie était la nièce de Mme Berton.

Plusieurs fois déjà, elle était entrée d'un pas discret, dans la chambre de sa tante; espérant la trouver éveillée. Mais, voyant le sommeil de Mme Berton se prolonger, elle alla dans le jardin cueillir des fleurs qu'elle apporta dans les vases du salon.

Ne fallait-il pas donner à la maison un air de fête, en harmonie avec l'allégresse des cœurs?

Dans une de ses courses au jardin, Félicie rencontra la vieille Nelly, qui, de concert avec Mme Berton avait soigné l'enfance de Gustave. Elle portait une pile de galettes qu'elle allait exposer au soleil[1].

« Bonne Nelly, dit Félicie, va dire aux nègres qu'il n'y a point de travail pour eux le jour de l'arrivée de Gustave. Ma tante veut que tout le monde de la maison se réjouisse.

— Oh ! nous sommes tous heureux du retour de notre jeune maître. Mais ma joie surpasse celle des autres, car moi seule, j'ai bercé Gustave dans mes bras, je l'ai endormi par mes chansons, je lui ai fait faire ses premiers pas.

— Oui, et il s'en souvient pour t'aimer. »

Une larme de fière satisfaction mouilla la paupière de Nelly. Elle reprit :

« Ainsi on se repose aujourd'hui. C'est un motif de plus pour être content.

— Tu feras faire aussi des gâteaux de riz, et tu distribueras aux nègres les fruits disposés sur la table du jardin. »

Nelly s'éloigna pour aller remplir les intentions de Félicie.

A cette époque, on n'avait point encore reconnu les droits des races noires à la liberté, mais la famille Berton, sous la sainte influence de l'esprit de l'Evangile, avait appris à considérer dans leurs serviteurs noirs, des êtres que la providence confiait à

[1] On fait, pour la nourriture des nègres, avec la racine du manioc, une espèce de pain nommé cassave. La racine du manioc ressemble à un gros navet. On la rape, on en exprime le suc qui est un poison mortel, et quand elle est pétrie on en forme des galettes qui cuisent au soleil.

leur humanité, des frères appelés comme les blancs à des destinées éternelles !

Tous les nègres de l'habitation avaient reçu la lumière de la foi, et le signe sacré d'enfant de Dieu, et leur zèle persévérant payait la justice bienveillante de leurs maîtres.

Le sentiment du devoir présidait à toutes les occupations, et relevait par sa dignité l'humble condition et la nature stérile des pauvres esclaves.

Félicie, élevée dans un esprit d'ordre, de bonté, d'activité bienfaisante, était la joie et l'amour de tous. La grâce ineffable de la vertu et de la jeunesse donnait un charme pieux à ses actions et à ses paroles, et son front pur reflétait les adorables qualités de son cœur.

En entrant pour la quatrième fois dans la chambre de Mme Berton, elle trouva sa tante assise dans un fauteuil, le front appuyé sur ses mains.

« Chère tante, dit Félicie, il me tardait de vous voir éveillée pour parler avec vous du bonheur d'aujourd'hui. Au lieu de dormir cette nuit, je n'ai fait qu'y penser. Mais qu'avez vous? vous êtes bien pâle! seriez-vous souffrante ?

— J'ai passé une nuit affreuse, remplie de rêves effrayants, répondit Mme Berton, et sans doute c'est l'impression pénible de ces rêves qui cause l'état de fatigue où je me trouve.

— Mon Dieu ! et moi qui n'étais occupée que de joyeuses pensées. Mais vous vous portiez bien hier au soir ?

— Assurément. »

Un nuage de tristesse avait assombri le visage de Félicie. Assise sur le tabouret qui soutenait les pieds de Mme Breton, les yeux arrêtés sur les traits altérés de sa tante, elle lui pressait doucement la main.

« Quitte cet air effrayé, chère enfant, dit Mme Berton avec un sourire de langueur, ce malaise se dissipera, j'en suis sûre. La présence de Gustave me guérira comme déjà la tienne m'a un peu soulagée. »

Félicie remercia de ces paroles Mme Berton, en baisant la main qu'elle tenait dans les siennes, puis elle resta un moment à observer la physionomie de sa tante, avec une attention inquiète.

« Ma tante, reprit Félicie, vous avez le frisson nerveux qui,

chez vous, est précurseur de l'orage. Pourtant, continua-t-elle en se levant, et s'approchant de la fenêtre, le ciel est pur, la mer est tranquille, les vagues s'éteignent sans murmure sur la grève.

— La tempête peut se déclarer plus tard, répliqua Mme Berton. Fasse le ciel qu'elle n'éclate pas avant l'arrivée de mon mari et de mon fils. Félicie laissa un moment sa tante, puis elle revint avec un breuvage calmant qu'elle lui fit prendre; malgré tous les efforts de l'aimable enfant pour distraire Mme Berton, celle-ci restait sous l'influence d'une triste préoccupation.

— Chère tante, dit Félicie, vous ne m'écoutez pas ; vos yeux ont une expression inquiète. Dites-moi ce qui occupe votre pensée.

— Je ne puis écarter de mon souvenir les rêves désolants qui ont tourmenté mon sommeil.

— Qu'avez vous donc vu, ma tante? Peut-être en me racontant ces rêves, l'impression pénible qu'ils vous ont causée se dissiperait. »

Mme Berton se recueillit un moment, et cédant à l'étrange attrait que nous éprouvons pour les choses qui nous inspirent de la terreur, elle s'exprima ainsi :

« Ma dernière pensée, en m'endormant, hier au soir, fut celle de mon fils. Elle accompagna mon sommeil, je rêvais que j'avais suivi ton oncle à Linguana ; j'attendais sur le rivage le vaisseau qui devait ramener Gustave. Après quelques moments d'attente, je vis paraître à l'horizon un bâtiment sur lequel je supposais devoir se trouver mon fils. A mesure que ce vaisseau approchait, il perdait de sa dimension, et se trouva enfin réduit à n'être qu'un petit bateau où ne se voyaient ni passagers, ni pilote. Il vint échouer sur le rivage. Aidé de deux marins, M. Berton le remit en mer, y entra, et m'appela auprès de lui.

— Où allons-nous, lui demandai-je?

— Au devant de Gustave, me répondit-il.

— La chose me parut facile et simple, et le bateau sans voile ni rame, vogua entraîné par les flots. Mais à peine avions-nous quitté le rivage que je vis mon fils accourir à la place où nous étions avant de nous embarquer. Il nous tendait les bras et criait : ma mère! ma mère!

— Je conjurai mon mari de diriger le bateau vers la rive, mais il se tenait assis à la poupe, immobile et silencieux, regardant tristement Gustave.

—En voyant le bateau continuer sa marche, mon fils se jeta à la nage. Il fit longtemps des efforts inouïs pour nous atteindre, et moi le regard attaché sur lui, l'angoisse au cœur, je l'encourageai du geste et de la voix.

— La distance n'était plus aussi grande entre Gustave et nous; il l'emportait sur l'entraînement du bateau. Mais je voyais aussi la pâleur de la mort se répandre sur ses traits, ses forces s'épuiser. Je l'appelai avec tendresse et désespoir. Il se ranima un moment, redoubla l'énergie de ses efforts, et parvint à la barque; ses mains s'y attachèrent.

— Aidez-moi, ma mère, me dit-il d'une voix éteinte.

— Je m'efforçai vainement de le soulever pour l'attirer dans le bateau, son poids m'entraînait. Spectateur muet de cette scène, mon mari conservait sa tristesse et son immobilité.

— Tout à coup ma vue se voila, mes mains se crispèrent, je jetai un grand cri, mon fils venait de tomber au fond de l'abîme! »

Félicie tressaillit.

Mme Berton dont ce récit renouvelait l'émotion de la nuit, s'arrêta pour reprendre haleine.

« Et puis ma tante? dit Félicie, avec une ardente curiosité.

— Gustave reparut sur les flots, reprit Mme Breton d'une voix oppressée, ses efforts et les miens recommencèrent et toujours sans succès. Trois fois se répétèrent sa chute et mon agonie. La dernière fois je m'éveillai soudainement. Mon visage était baigné de larmes, une sueur froide ruisselait sur mon corps.

— Quel rêve affreux! dit Félicie frissonnante de crainte.

— Ce n'est pas tout encore.

— Oh! mon Dieu! voyons le reste, pauvre tante.

— Appréhendant de retrouver ces lugubres images, je voulais me tenir éveillée; mais l'accablement qui succéda à ces douloureuses agitations me conduisit à un nouveau sommeil. Je revis mon fils. Il marchait lentement sur le rivage, et ne cherchait plus sa mère. Je courus à lui, transportée de joie de le revoir vivant; car, dans ce second rêve, je me souvenais

du premier. Gustave demeurait sombre et glacé. Alors je voulus l'attirer dans mes bras, le presser sur mon cœur; mais je ne saisis qu'une vague d'écume blanche et froide qui glissa dans mes mains et alla se perdre dans l'Océan.

— Hélas! dit Félicie, que peuvent signifier ces étranges visions?

— Rien autre chose, mon enfant, que la susceptibilité de mon organisation, et un prochain changement dans l'atmosphère. »

Félicie regarda encore le ciel et la mer. Une lumière pure rayonnait en haut, et descendait en gerbes éblouissantes sur les vagues dorées.

« Jamais le temps n'a été si magnifique! Il semble fait pour le retour de Gustave. »

Mme Berton secoua la tête, et dit:

« Attendons. »

Le système nerveux, qui prédominait chez Mme Berton, la soumettait à des phénomènes qui causaient parfois de l'inquiétude à sa famille. La lumière, les ténèbres, la musique, les parfums, avaient une action immédiate sur l'état de santé de cette dame et sur les dispositions de son esprit. Inutilement, sa volonté droite et courageuse avait voulu maîtriser des accidents physiques qui entravaient la régularité sereine de sa vie. La nature, plus forte, imposait sa loi. Il en résultait pour Mme Berton une mobilité de sensations qui la jetait tour à tour en des joies sans motif, et dans de profondes tristesses. Quand nous disons que ces différentes manières d'être étaient sans motif, nous n'entendons parler que des causes apparentes; car il n'est pas douteux que ces diverses manifestations ne tinssent à certaines révolutions intérieures qui ébranlaient les nerfs de Mme Berton, et produisaient un choc douloureux dans ce qu'il y a de plus intime dans l'être.

Il y avait des temps où elle tombait dans un état d'assoupissement qui durait plusieurs jours, et ressemblait à une léthargie.

D'autres fois, entraînée par les courants magnétiques de l'air, elle quittait soudainement ses occupations pour aller respirer plus librement sur le bord de l'Océan.

Mais ce qui frappait plus vivement les personnes qui l'en-

touraient, c'était la prévision instinctive qui lui faisait annoncer les changements atmosphériques avant aucun signe précurseur.

On avait atteint la moitié du jour, et les tendres efforts de Félicie étaient parvenus à opérer une diversion dans les pensées de sa tante.

Toutes deux, assises dans le salon, s'entretenaient des nouvelles habitudes que le retour de Gustave allait apporter dans leur intérieur.

Fido, le chien de la maison, était couché aux pieds de ses maîtresses, et son regard expressif semblait dire qu'il prenait part à ces projets de la tendresse. Il se leva subitement, et se mit à parcourir la chambre d'un air inquiet, levant la tête et flairant dans l'espace. En de certains moments, il s'arrêtait et paraissait écouter, puis il recommençait ses mouvements inégaux.

Cette agitation fit penser à Félicie, qu'il demandait sa liberté. Elle ouvrit la porte du salon, et d'un signe, elle invita Fido à sortir. Mais lui, la tête baissée, la queue entre les pattes, retourna prendre sa place auprès de Mme Berton, la regardant avec des yeux pleins de tendresse et de crainte.

L'attention de Félicie un moment détournée par la conduite extraordinaire du chien, se reporta tout entière sur Mme Berton, qui respirait avec difficulté, et dont les paupières alourdies se fermaient par intervalles.

« Vous sentez-vous indisposée de nouveau? lui demanda Félicie.

—J'éprouve un inexprimable malaise, répondit Mme Berton.» Elle ajouta : « Ote ces fleurs de dessus la cheminée, leur parfum m'oppresse; j'ai besoin d'air ! »

Félicie emporta les fleurs, et revint promptement. Elle ouvrit une fenêtre et y attira sa tante.

Nul souffle n'agitait l'air. Le soleil commençait à pâlir, et, à l'horizon, s'amoncelaient des nuages ardents et sombres qui répandaient sur la mer des teintes lugubres et changeantes. Les mouettes et les goëlands parcouraient l'espace d'un vol effrayé, et venaient s'abattre sur le rivage.

« Je l'avais pressenti, dit Mme Berton; une affreuse tempête se prépare; et mon époux et mon fils sont en route ! »

Félicie regardait d'un air consterné, les sinistres aspects que donnait à l'île le jour blafard qui l'éclairait.

Un sourd gémissement de Fido lui fit tourner la tête. Le chien, arrêté à la porte du salon, paraissait hésiter entre l'envie de quitter la maison et le désir de rester avec ses maîtresses. Il se fit tout à coup une révolution dans l'atmosphère. Les vents déchaînés éclatèrent en longs sifflements.

Félicie, frappée de l'altération qui se manifestait sur les traits de sa tante, allait l'interroger à ce sujet, quand un homme à cheval, accourant des campagnes du sud, l'œil effaré, le teint livide, passa comme une flèche en criant avec épouvante:

« Un tremblement de terre ! »

Et presque aussitôt un mugissement effroyable sortit des montagnes; des nuées d'oiseaux s'entrechoquaient dans les airs, et tombaient par milliers sur les côtes et dans les rues. Tout vacilla dans l'île. Muettes de saisissement et d'effroi, Félicie et sa tante semblaient clouées à leur place.

Fido faisait entendre d'incessants hurlements. Les domestiques de l'habitation vinrent, en poussant des cris de terreur, se réfugier auprès de Mme Berton.

A la vue de ces figures désolées, et devant l'imminence du danger, Mme Berton retrouva son courage.

« Sortons! sortons, dit-elle, la maison s'ébranle, nous allons périr ! »

Tous se précipitèrent dans la rue, qu'ils trouvèrent obstruée par des maisons déjà renversées. Les habitants, ainsi chassés de leurs demeures, parcouraient les chemins, les bras levés vers le ciel, implorant la miséricorde divine !

Plus loin, les nègres, abandonnant les plantations, couraient éperdus sur des vagues de sable qui dispersaient les uns, renversaient les autres. En un moment, tout dans Port-Royal fut désordre, gémissements, détresse.

La vieille Nelly, moins agile que les autres, allait passer le seuil de la porte, quand la terre trembla et s'ouvrit sous les fondements de la maison, qui s'enfonça verticalement !

« A moi ! » cria Nelly.

Sa voix s'éteignit dans la terre refermée sur elle, et sa main, restée en dehors dans une crevasse, exprima la dernière angoisse de l'agonie ! Mme Berton s'était retournée au cri de la

pauvre Nelly. En la voyant disparaître de cette manière affreuse, elle fit une exclamation de douleur, et tomba en défaillance au milieu de la route.

Cette désolante scène avait échappé à Félicie, appelée par une vingtaine de personnes réunies sur un étroit terrain préservé du bouleversement général.

Elle s'aperçut que sa tante n'était plus à côté d'elle, et la vit à genoux sur le sol, s'appuyant sur ses deux mains pour se soutenir à demi.

Félicie courut à elle, l'aida à se relever, et lui montra du doigt l'endroit où plusieurs personnes trouvaient leur salut.

« Ne nous quittons pas, ma tante, et appuyez-vous sur mon bras, dit Félicie entraînant Mme Berton. Mais celle-ci manquait de forces pour résister à l'impétueux aquilon qui soulevait des tourbillons de poussière, dont les deux malheureuses femmes étaient aveuglées. Dans sa chute, Mme Berton s'était blessée au genou. Le sang coulait sur ses pieds déchirés. Après avoir fait quelques pas, elle tomba une seconde fois, et arrêtant sur Félicie un œil éteint :

« Je ne puis aller plus loin, dit-elle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Félicie éperdue ! »

Elle essaya de soulever Mme Berton. Ne pouvant y réussir, elle s'assit en pleurant auprès d'elle.

« Laisse-moi, Félicie, sauve-toi vers cette éminence où l'on nous appelle.

— Non, non, je reste avec vous, répond la pâle jeune fille, entourant de son bras la taille de sa tante. »

Elles se tenaient ainsi palpitantes, embrassées. Deux de leurs nègres qui avaient gagné l'éminence, voyant les deux dames restées épuisées au milieu du chemin, se dirigeaient vers elles pour leur porter secours, quand un nouveau tremblement vint soudainement creuser un abîme sous l'éminence. Les infortunés, qui s'y étaient réfugiés, tombèrent dans cet abîme, en jetant un long cri d'horreur.

Les deux nègres furent entraînés avec eux.

Des eaux sortirent en bouillonnant de cette même place. Elles s'étendirent de tous côtés, et menaçaient d'atteindre Félicie et sa tante. Celle-ci, par un suprême effort, se releva, et, soutenue par sa nièce, elle se traîna avec elle vers une

maison renversée dont les débris s'élevaient de quelques pieds au-dessus du sol.

Elles s'attachèrent à ces ruines, et Félicie appelait à leur secours d'un accent désolé!

Mais tout le monde avait fui vers le nord de l'île, où les secousses se faisaient sentir d'une manière moins désastreuse.

Cependant les eaux continuaient leur mouvement progressif; et les deux malheureuses femmes regardaient avec des yeux mornes et glacés, les vagues envahissantes qui s'approchaient toujours! toujours! Déjà elles ne pouvaient plus garantir leurs pieds; les eaux montaient lentement, il est vrai, mais elles montaient toujours!

« Nous allons mourir! » dit Félicie avec désespoir.

Mme Berton la regarda avec une inexprimable angoisse et prononça d'une voix étouffée.

« Recommandons notre âme à Dieu! »

Des gémissements plaintifs vinrent un moment arracher ces infortunées à la pensée du sort qui les attendait. C'était Fido qui venait d'arriver sur une hauteur dominant les eaux. Il reconnaissait ses maîtresses dont il s'était trouvé séparé par les événements que nous venons de retracer.

Après avoir hésité quelques instants, il entra dans l'eau, les yeux attachés sur les objets de son inquiétude. Mais il avait à lutter contre un courant rapide, plus fort que lui, et qui, malgré l'ardeur persévérante du pauvre animal, le força de retourner à terre. Alors s'asseyant sur la hauteur d'où il avait aperçu ses maîtresses, il remplit l'air de ses hurlements.

Les vagues de la mer s'épandant hors du rivage, étaient venues se joindre aux eaux souterraines et en augmenter le volume.

Les deux femmes ne pleuraient plus, elles ne disaient plus un mot! leurs mains crispées tenaient embrassée une poutre de la maison en ruines. Les vagues les couvraient à demi. Elles avaient fermé les yeux, et murmuraient une dernière prière en face de l'éternité!...

II.

Ce jour là, après le repas du matin, MM. Berton accompagnés de M. Owen, leur ami, chez lequel ils avaient passé la nuit, s'étaient mis en route pour Port-Royal.

Ils marchaient depuis deux heures, lorsqu'ils virent l'horizon se charger de nuages qui, se détachant successivement, parcouraient le ciel avec la vitesse des oiseaux. Une lumière rougeâtre enveloppa dans sa teinte morne, la terre, la mer et les cieux.

« Il se prépare une horrible tempête, dit M. Owen, nous ferions bien, je pense, de retourner à Linguana. »

Gustave, impatient de revoir sa mère et Félicie, répondit, qu'ayant à faire du chemin des deux côtés, il préférait continuer celui qui le conduisait vers sa mère.

Comme il disait ces mots, une bande de nègres parut au bas de la route. Ils accouraient vers les voyageurs en faisant des gestes d'effroi !

« Qu'arrive-t-il? leur demanda Gustave, pourquoi fuyez-vous ?

— La mer a franchi le rivage, elle inonde les quartiers bas. »

Une violente secousse de la terre, fit cabrer les chevaux, et déjà on apercevait les vagues gagner l'extrémité inclinée du chemin.

Nos voyageurs furent obligés de retourner à Linguana. Ils y trouvèrent toutes les maisons abattues.

Les huttes des nègres étaient le seul abri qui restât.

Oubliant leurs propres dangers, MM. Berton ne songeaient qu'à celui que pouvaient courir à Port-Royal, Mme Berton et Félicie.

L'inquiétude de Gustave, empreinte de l'impétuosité de son âge, se manifestait par des mouvements sans but, en face de l'infranchissable barrière qu'élevaient devant lui les vagues mugissantes. Il s'obstinait à chercher au milieu du bouleversement, un nouveau chemin qui lui permît de se diriger vers Port-Royal.

Un bruit semblable aux éclats du tonnerre, et qui venait de la montagne, située à l'est de Linguana, suspend soudainement les recherches de Gustave.

La montagne, fendue par le choc intérieur qui venait de déchirer ses flancs, tombait dans la plaine, ensevelissant sous son poids les huttes et les hommes qui se trouvaient près de là !

Plus loin, entre l'est et le sud, la plantation d'un habitant[1] se détacha subitement du sol auquel elle adhérait, et fut tout entière transportée à un demi-mille de sa situation première[2].

Les cris de la terreur, les gémissements des blessés, les voix déchirantes de ceux qui se cherchaient et s'appelaient, montaient et se croisaient dans les airs. La mère voulait rassembler ses enfants, le mari demandait sa femme, le fils courait protéger sa mère. Puis quelques-uns des malheureux écrasés par la montagne, poussaient des hurlements lamentables, ou faisaient entendre le râle des agonisants!

Au milieu de l'effrayant désordre qui résulta de ce nouveau malheur, Gustave était parvenu à rejoindre son père dans la hutte où il l'avait laissé avec la famille de M. Owen. Tous deux éprouvèrent un moment de satisfaction en se revoyant.

« Ne me quitte plus, mon fils, dit M. Berton, j'ai assez de mes angoisses pour ta mère et Félicie. »

Gustave ne répondit pas, et resta triste et silencieux auprès de son père accablé.

Cependant, vers le soir, les tremblements devinrent plus rares et moins désastreux; et le lendemain, au point du jour, MM. Berton purent se mettre en route. M. Owen ne les suivit point, et en leur disant adieu, il les recommanda au ciel.

Le père et le fils marchaient rapidement, sans oser se communiquer les réflexions poignantes que suscitaient dans leur esprit, les objets qui se pressaient sous leurs yeux. D'un côté, la montagne Bleue dépouillée de sa couronne de chêne et de la riche végétation qui s'appuyait sur son flanc. De l'autre, les rivières charriant des débris amoncelés qui semblaient des îles flottantes. Et sur le rivage, d'immenses arbres abattus, séparés de leurs branches. Quelques-uns entièrement aplatis par des fragments du roc. Tel était le spectacle qui s'offrait aux regards de nos voyageurs.

Arrivés à Port-Royal, ils y trouvent, comme à Linguana, le désordre, la confusion. Les aspects sont changés, les chemins comblés, les rues désertes semées de ruines. Ils cherchent dans ce cahos les lieux qui leur sont si connus, et ne peuvent les reconnaître.

[1] M. Hopskins.

[2] Voir les Révolutions du globe.

Cependant après un long examen, fait avec angoisse, Gustave aperçoit un bouquet de platanes, sous lequel il s'était souvent abrité, et que n'a pas emporté le torrent dévastateur. Ces arbres se trouvaient, avant la révolution qui vient de s'opérer, à une courte distance de la maison de M. Berton.

« Nous devons être près de notre demeure, dit Gustave. » Et il marcha rapidement vers ces arbres indicateurs. Il n'en est plus séparé que de quelques toises, et nul vestige de maison !

Ses yeux troublés tombent sur une immense mare qui lui barre le passage, et qu'il n'avait jamais vue.

Un doute affreux vient glacer son cœur. Son regard désespéré s'arrête sur cette eau qui occupe la place de la maison disparue, et se frappant le front, il s'écrie :

« C'était là ! Ma mère ! Félicie ! qu'êtes-vous devenues? »

M. Berton avait suivi de loin son fils; il le rejoignit, et le trouva livré au plus violent chagrin. Lui-même en approchant de ce triste lieu acquit la funeste connaissance des ravages qui s'y étaient opérés.

« C'est bien ici ! n'est-ce pas? dit Gustave à son père, en désignant la mare. »

M. Berton secoua douloureusement la tête en signe d'affirmation. Puis sortant de sa muette angoisse, il dit :

« Ne perdons pas courage. Je viens d'apprendre par un homme qui courait au port, qu'un grand nombre d'habitants ont trouvé un refuge sur les vaisseaux. Peut-être ma femme et Félicie sont parmi eux. »

Ranimés par l'espoir, MM. Berton se rendirent en hâte du côté du port.

Ils virent en effet, les vaisseaux remplis de gens désolés, qui étaient venus y chercher un asile.

Gustave et son père s'informaient auprès des personnes qu'ils reconnaissaient si elles n'avaient point vu Mme Berton et Félicie.

Mais l'amer chagrin de tous ces gens, pleurant les uns, leur fortune détruite, les autres la mort de leurs proches, les rendaient insensibles à l'anxiété de MM. Berton, qui ne purent en obtenir aucun éclaircissement.

Trois navires séparés des autres, s'étaient mis à l'abri sous

une falaise avancée qui les protégeait contre les coups de vent furieux qui, par intervalles, poussaient les vaisseaux les uns contre les autres, et les faisaient s'entrechoquer.

MM. Berton descendirent dans un canot, et se dirigèrent vers la falaise.

En approchant de ces navires, ils cherchaient d'un œil avide, dans la foule tremblante et consternée qui encombrait le pont, les deux femmes, objets de leurs alarmes, quand un cri sortit de cette foule; une jeune fille pâle et tout en larmes, s'avança vivement sur le bord de l'un des navires en s'écriant :

« Mon oncle ! Gustave ! »

C'était Félicie.

« Où est ma femme? Où est ma mère? dirent en même temps le père et le fils.

— Là, dans la chambre du capitaine, répondit Félicie. » Ils purent alors respirer.

Du canot ils passèrent sur le navire, et Félicie les conduisit auprès de sa tante, couchée sur un matelas, et dans un état de grande faiblesse.

« Ma pauvre mère ! dit Gustave en se précipitant à genoux près du lit, et couvrant de baisers les mains de sa mère.

— Mon fils ! dit-elle d'une voix brisée. »

Et son regard passa de Gustave sur M. Berton.

« Ils sont sauvés tous deux, reprit-elle, en joignant les mains. Mon Dieu, soyez béni ! »

Et elle s'évanouit.

Les soins empressés de sa famille la rappelèrent à elle. Mais le médecin du navire qui s'occupait de Mme Berton depuis qu'elle y avait été apportée, demanda pour elle la cessation de toute émotion. Félicie se retira à l'écart avec son oncle et Gustave, et après avoir reçu leurs embrassements, elle satisfit l'ardente impatience qu'ils éprouvaient de connaître ce qui avait précédé l'arrivée des deux dames sur le navire.

Nous avons laissé Félicie et sa tante attachées au mur abattu d'une maison écroulée, se cramponnant après ce mur pour résister aux vagues qui les couvraient à demi, et attendant les yeux fermés, la mort qui s'avançait lente et terrible !

Le bon Fido, resté sur le monticule d'où il apercevait ses maîtresses, et continuant ses hurlements plaintifs, avait été

entendu de quelques hommes occupés à sortir d'une maison peu distante du monticule, des marchandises qu'ils espéraient sauver, en les déposant dans un autre lieu. Deux de ces hommes, attirés par les cris de Fido, voulurent en connaître la cause. En les voyant venir, le chien alla au-devant d'eux, se traîna à leurs pieds, et retourna à sa place.

Quand ils furent sur le monticule, ces hommes aperçurent deux femmes immobiles, sur les ruines qu'entouraient les eaux. « Elles sont mortes, dit l'un d'eux. »

Les malheureuses femmes ouvrirent les yeux; elles virent ces hommes leur faisant des signes accompagnés de paroles non entendues, mais dont le sens se devinait :

« Venez à notre secours, leur cria Félicie. »

En voyant se mouvoir les deux infortunées, ces hommes coururent au port, s'emparèrent d'un bateau, et se dirigèrent vers l'espèce de baie formée par l'irruption des eaux, et où se trouvaient Mme Berton et Félicie.

Celle-ci avait compris qu'on s'occupait des moyens de les délivrer, l'espérance lui rendait des forces. Mais Mme Berton semblait insensible à l'idée de leur salut. Tout son corps était agité d'un tremblement nerveux; une teinte violette se répandait sur ses joues, et son regard éteint semblait dire adieu à Félicie. « Ma tante, prenez courage, on va venir à nous, » lui disait la pauvre jeune fille avec anxiété.

Mme Berton fit un mouvement de lassitude et de douleur. Ses doigts gonflés n'avaient plus la force de tenir la poutre qui lui servait de point d'appui. Cette remarque fit frémir Félicie.

« Attachez-vous à mon bras, dit-elle à Mme Berton. »

La malheureuse dame était parvenue à un degré de souffrance qui l'absorbait tout entière. Elle fit machinalement ce que lui conseillait sa nièce ; et se sentant moins appuyée sur la poutre à laquelle elle venait d'imprimer un mouvement d'oscillation, elle enfonça ses ongles dans le bras de Félicie, et ne vit pas le sang qui rougissait la mousseline qui couvrait ce bras.

La pieuse enfant ne proféra pas une plainte. Seulement ses yeux cherchaient le bateau sauveur ; et elle disait dans le fond de son âme : « Mon Dieu ! mon Dieu ! faites que je puisse supporter cette douleur jusqu'au bout ! »

Le bateau parut, il avança à force de rames.

Il fallut de grandes précautions pour approcher de ces ruines sans les ébranler. Enfin, on parvint à enlever les deux femmes, et elles furent transportées sur le vaisseau où nous venons de les retrouver. Le capitaine leur fit donner tous les soins qu'exigeait leur position et que permettait le trouble du moment.

N'ayant plus à craindre pour ceux qu'il aimait, Gustave songea de nouveau au toit de son enfance, à ces lieux peuplés de bien chers souvenirs, et qui n'offraient plus que l'image de la destruction. Il voulut les revoir encore une fois.

Il y trouva Fido; maigre, le poil souillé de poussière, le pauvre chien, chassé du vaisseau, était venu se fixer près de la mare. A la vue de Gustave, il fit entendre un sourd grognement. Mais quand Gustave eut prononcé : « Fido ! »

Le chien, reconnaissant cette voix, accourut au-devant du jeune homme se précipita sur ses pieds, et donna les signes de la plus grande joie.

Après lui avoir rendu ses caresses, Gustave l'emmena, et obtint son entrée sur le vaisseau.

M. Berton et sa famille, avec un grand nombre d'habitants, demeurèrent sur les navires l'espace de deux mois, durant lesquels on éprouva de violentes secousses.

Lorsque ces crises de la nature eurent enfin cessé, M. Berton reconnut qu'il avait perdu les trois quarts de sa fortune. Mais sa famille entière était auprès de lui, il ne se plaignit pas.

« Je croyais, en vous unissant, dit-il à Gustave et à Félicie, pouvoir vous faire jouir du fruit de mes labeurs ; le ciel en a ordonné autrement : vous entrerez avec moi dans la carrière du travail, où je vous accompagnerai tant que j'aurai des forces. »

Par un de ces effets qui ne s'expliquent pas, la terrible épreuve qu'avait eu à subir Mme Berton, la délivra de cette influence nerveuse dont nous avons parlé. Et quatre ans après l'époque qui vient d'être retracée, la famille Berton florissait dans la santé, l'affection et le bonheur.

Nelly ne fut point oubliée dans les regrets et les prières de la famille.

Le Savetier de ma grand'mère.



Louis Lassalle del et lith. Imp. Lith. de Cattier.

Allons, aristocrate, mène nous au gîte pour dépister les lièvres en avant, marche....

Paris, Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

LE SAVETIER DE MA GRAND' MÈRE.

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION

(Historique.)

I.

Un baptême en 1789.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
LAFONTAINE, *Fable.*

Madame Pommadin, perruquière, ouvrant les volets de sa boutique.
La mère Radis, fruitière, arrangeant son étalage.
Matevon, savetier, balayant le devant d'une maison où se trouve adossée son échoppe.

LA MÈRE RADIS. « Dites-donc, Mme Pommadin, qu'eux féte que c'est aujourd'hui, on sonne depuis ce matin à Notre-Dame-de-Lorette?

Mme POMMADIN. Ma foi, c'est ce que je cherchais tout à l'heure, mais je n'ai point vu sur mon calendrier de saint qui qui en valût la peine; c'est peut-être quelque cérémonie de messieurs les bourgeois de la confrérie, ou bien un mort.

— Eh! non, c'est en fête qu'on sonne; c'est plutôt un mariage, ou bien un baptême. Mais, tiens, à qui en a donc le père Matevon? y tricote, y tricote avec ses jambes en septante-sept..... [1].

— C'est vrai, il balaie la place, on dirait qu'une procession va passer. Eh! père Matevon! vous êtes bien propre aujourd'hui; et la place de la Croix-Pâquet semblera tout à l'heure un véritable salon. Est-ce que vous attendez le roi, par hasard? Mère Radis, vous allez rire...

MATEVON, *avec humeur.* J'aime pas les rois!...

Mme POMMADIN *riant.* Ça m'amuse de lui faire dire ses bêtises... Vieux sorcier! que vous ont-ils fait?

— Je les aime pas! que je vous dis; c'est tous des tyrans!

— Savez-vous seulement ce que c'est qu'un tyran? Avez-vous jamais vu un roi?

[1] Expression lyonnaise usitée parmi le peuple. On dit septante pour soixante-dix.

— J'ai pas besoin d'en avoir vu pour savoir qu'y ne vivent qu'aux dépens du pauvre peuple, qu'y protégent les abus... Quoi! c'est des vampires qui se gorgent de sang!

— Comment! père Matevon, vous qui êtes un brave homme, incapable de faire du mal à personne, pouvez-vous répéter des sottises pareilles! Ah! je sais bien où vous avez appris ces belles maximes; c'est, en entendant tous les jours dans ma boutique, ces messieurs écrivains; pendant qu'on les rase, en disent-ils! en disent ils!... et contre la reine, et contre le roi, et contre le gouvernement, si on les croyait, il faudrait tout changer!

— Je ne dis pas que ça n'arrivera pas, Mme Pommadin...

— Oui, nous serions frais si on les écoutait, et si nous n'avions pas de roi pour nous gouverner : chacun voudrait être le maître, ce serait bien pour le coup la cour du roi Pétaud. Allez, père Matevon, dans mon petit bon sens je dis qu'il vaut encore mieux un roi à peu près bon, que tant de maîtres parfaits, dont l'un tirerait à hu! l'autre à dia!... Tous ces beaux parleurs me font rire,... surtout qu'ils ne sont pas seulement d'accord entre eux. Notre roi est un bon père, entendez-vous. Je me suis laissé dire, voisine, que pendant l'hiver dernier qui a été si dur! il faisait distribuer du bois et du pain aux pauvres de Paris, qu'il portait des souliers percés et qu'il ne jouait plus qu'un écu au tric-trac [1].

— Un écu! c'est encore de trop, avec ça je vivrais une semaine...

La mère Radis. Ne faut t'y pas qu'un roi joue un liard comme le père Matevon?...

— Quand ça serait! je m'estime autant que lui, entendez-vous?...

— Vous voulez peut-être aussi qu'y balaye la place comme vous, qu'y raccommode comme vous ses savates... A propos, vous lui avez peut-être demandé sa pratique pour boucher les trous de ses souliers, et y vous l'aura refusée.

— J'ai jamais rien demandé au roi! je méprise un roi, je je suis républicain!

— Qu'eux bête est-ce ça, père Matevon?

[1] Historique.

— C'est des Grecs et des Romains qu'étaient tous égaux; pas de pauvres, pas de riches, beau gouvernement, ma foi! mais ça serait trop long à vous expliquer, et puis des femmes ça ne peut pas comprendre la politique.

— Ah! ouiche... nous n'y entendrions pas aussi bien que vous... Est-y drôle avec son air capable! Mais pour qui donc que vous balayez si bien la place?

— C'est pour le baptême de la petite-fille de madame M***.

— Tiens, elle est grand-mère!

— Des grand'mères comme ça, ça vaut des mères; est-elle belle femme! et cependant pas coquette.

Mme Pommadin. Ah! bath, tout comme une autre; toutes les femmes le sont...

— Pas celle-là, Mme Pommadin; n'y a pas dans tout le quartier, je dirai même, dans toute la ville de Lyon, une plus honnête femme, foi de Matevon! ça aime son mari, ses enfants, ça fait du bien aux pauvres, c'est pas fier...

La mère Radis. Faut qu'elle vous ait ensorcelé, vous qui pensez du mal de tout le monde; cependant vous dites qu'elle n'est pas coquette, et moi je sais qu'elle se fait faire une robe de princesse.

— Pardine! elle est marraine.

— Nous la verrons passer, voisine, et vous, père Matevon, est-ce que vous n'irez pas lui tenir la queue à votre reine? on dit, voisine, que sa robe en a une de deux aunes! Je vois d'ici la figure qu'y ferait ce beau page avec ses genoux qui battent le briquet... (elle rit) ah! ah!

— J'aime pas mieux les reines que les rois! entendez-vous, langue de vipère!

Mme Pommadin. Il est en colère, le père Matevon..... Mais la mère Radis n'a pas tort de vous appeler le page de Mme M*** puisque vous balayez par ses ordres.

— Par ses ordres! moi, Matevon, suivre des ordres! moi, républicain, avoir un maître! vous vous moquez, Mme Pommadin, je balaie parce que c'est mon plaisir, entendez-vous.

— Il est joli votre plaisir! enfin, comme on dit, des goûts et des couleurs on ne peut disputer. Mais contez-nous au moins ce que vous a fait Mme M*** pour que vous l'aimiez tant.

— J'ai pas besoin de vous le dire, peut-être... je la vénère, suffit.

— Mère Radis, regardez vite, voilà qu'on ouvre la porte, le baptême va passer. C'est bien cela ; voilà toute la famille ; la marraine est parée comme une châsse : un déshabillé de pékin lilas sur une jupe de satin jonquille, le tout garni de soucis de hânetons.

MATEVON. Vous voyez, commères, celle-là au moins fait aller la soie. Elle n'est pas comme l'Autrichienne [1] qui ne porte que de la mousseline et veut ruiner la fabrique dans l'intérêt des marchandises anglaises [2], aussi elle est cause que les ouvriers en soie peuvent se promener du matin au soir la navette au chapeau et qu'ils manquent de pain.

— Ah ! bath, ils sont entêtés et ne veulent pas baisser leur prix d'un denier.

— Y faut vivre, Mme Pommadin, vous en parlez bien à votre aise, vous qui avez de petites rentes. Mais que les riches y prennent garde ! viendra le moment où faudra qu'ils regorgent...

LA MÈRE RADIS. Allons, il est cause avec ses sentences que je n'ai pas vu comment la marraine était coiffée.

Mme POMMADIN. Ses cheveux sont arrangés en jardin à l'anglaise...

MATEVON. Encore une mode de votre damnée d'Autrichienne, elle veut tout mettre à l'anglaise...

— Eh ! non, c'est une invention du fameux Léonard, académicien [3].

— Un perruquier, s'appeler académicien, ça fait pitié !...

— Pourquoi, s'il vous plaît ? vous ne seriez pas fâché de vous appeler cordonnier plutôt que savetier... mais vous me mettriez en colère avec vos airs méprisants...

LA MÈRE RADIS. Laissez-le, c'est un vieux jaloux. Vous dites

[1] Nom que les malveillants donnaient à la reine Marie-Antoinette.

[2] Parce qu'elle avait introduit la mode des étoffes légères en fil et en coton, on l'accusait de vouloir ruiner les fabriques de soieries.

[3] Léonard, coiffeur de la reine, avait fondé une académie de coiffure et de mode. Il était l'auteur de ces coiffures gigantesques, que la cour et la ville avaient adoptées avec fureur et qui durèrent jusqu'au moment où Marie-Antoinette perdit ses cheveux après une couche.

donc qu'elle avait les cheveux arrangés en jardin à l'anglaise, et dessus?

Mme Pommadin. Un pouff à la reine, surmonté de trois plumes blanches; mais le crépé a tout au plus un demi-pied, le chignon flottant tombe seulement au bas du cou, et les repentirs ne descendent guère que sur le sein, petite coiffure que cela!... Je voudrais que vous eussiez vu hier madame la présidente allant au bal; mon mari l'avait coiffée en hérisson, le crépé avait deux pieds de haut, ma chère! et le chignon tombait jusqu'au milieu du dos; avec cela des plumes, des fleurs, des diamants, c'était superbe!

La mère Radis. Avez-vous remarqué, Mme Pommadin, ce que la marraine avait qui brillait tant?

Mme Pommadin. Des nœuds d'amour en pierreries qui rattachaient sa bouffante. Il faut en convenir, Mme M*** est une belle femme, on la prendrait plutôt pour une mariée que pour une grand'mère.

Matevon. C'est heureux que vous en conveniez! c'est pas tous les jours que les femmes en trouvent une autre jolie; mais adieu, commères, je cours à Lorette voir la cérémonie.

La mère Radis. Et moi aussi; Mme Pommadin, ayez s'il vous plait l'œil à mon échoppe, vous qui ne pouvez quitter votre boutique.

Mme Pommadin. Allez, soyez tranquille; et puis vous me direz comment cela se sera passé. »

II.

1793. Une arrestation.

Quatre années s'étaient écoulées depuis le baptême célébré à Notre-Dame-de Lorette, et pendant ces quatre années une horrible révolution s'était accomplie. Un roi précipité du trône avait payé de sa tête le tort involontaire d'avoir, par droit de naissance, porté une couronne; sa femme, sa sœur, douces victimes, avaient également péri sur l'échafaud. Le peuple s'était emparé du pouvoir, et, sous le prétexte de faire disparaître les abus que le temps avait amenés dans une vieille monarchie, il se livrait à tous les excès, à toutes les cruautés!... Heureux enfants! vous aussi avez vu une révolution, et malgré les mal

heurs qu'elle a causés, cependant elle ne vous donnera jamais une idée de celle qui assombrit la jeunesse de vos pères!

Alors rien n'était sacré; sous le nom d'aristocrates [1] on poursuivait tous ceux dont on convoitait les richesses, ou ceux dont on enviait les succès et les talents. La France entière était un vaste cimetière ; les prisons regorgeaient de malheureux qu'on menait tous les jours à la guillotine; c'était une faveur d'être fusillé... Le domestique dénonçait son maître, le voisin son voisin, un parent jaloux traînait son parent devant le tribunal révolutionnaire, et là, jugé par des hommes dont la plupart ne savaient même pas lire, on était condamné sans appel et l'instant d'après exécuté. Les cris déchirants des femmes, des mères éplorées, des enfants qui allaient être orphelins, n'arrêtaient pas ces hommes enivrés de sang à qui il en fallait chaque jour davantage, car le sang appelle le sang ; et la cruauté a son délire comme le vin. Mais je m'arrête ; je ne veux pas fixer plus longtemps vos regards sur ces affreux tableaux. Heureusement qu'au milieu des crimes atroces qui ont désolé votre patrie, d'héroïques vertus l'ont consolée et voilà ce qu'il faut enregistrer fidèlement ; voilà ce que vos jeunes et sensibles cœurs aimeront à connaître. Imitons Sem, le fils de Noé : comme lui, jetons le manteau de la charité sur les erreurs de nos pères. Que le passé seulement nous serve de leçon pour l'avenir ; craignons tout ce qui peut animer la haine des partis, car on commence par la dispute; elle excite l'insubordination, l'émeute suit, et l'on finit par verser ou faire verser le sang.

Quand la tourmente révolutionnaire, ou ce qu'on appelait la terreur, avait fait de la ville de Lyon un séjour de crimes et de deuil, Mme M*** avait quitté sa maison de la place de la Croix-Pâquet et s'était refugiée dans un bien de campagne qu'elle possédait à une dizaine de lieues de Lyon, un peu au-dessus de la ville de Condrieux.

Situé sur la crête d'une des montagnes de la chaîne de Pila, le château du R** mirait au soleil levant sa ronde tourelle, dans une belle pièce d'eau bordée d'une double ceinture de peupliers et de saules. Sa tour carrée et les corps de logis environnants ouvraient leurs fenêtres au couchant et au midi. De belles prai-

[1] Nom qu'on donnait à ceux qui étaient restés fidèles au roi Louis XVI.

ries étendaient tout à l'entour leurs frais tapis, dont la riche verdure était entretenue par des eaux vives et abondantes. Sur les côteaux exposés au midi mûrissait le raisin qui donne un vin blanc renommé à juste titre; et des bois touffus et verdoyants couvraient çà et là les flancs escarpés de la montagne, tandis que le torrent mugissant au fond du ravin roulait ses eaux écumeuses parmi les rochers crevassés par le temps.

Dans cet asile champêtre et solitaire, Mme M*** avait transporté les vertus de la femme estimable, et l'esprit et la grâce de la femme du monde. L'abondance régnait autour d'elle et par elle, et sa générosité savait l'étendre à tout ce qui l'entourait. Cherchant au loin le malade et le malheureux, elle soignait l'un avec une intelligence que la médecine eût avouée, et secourait l'autre avec une ardente et douce charité. Pieuse sans fanatisme, sage sans ostentation, bonne par essence et spirituelle autant qu'elle était bonne, elle animait la société par ses saillies originales et piquantes; et, à cet âge où la femme voit diminuer le nombre de ses admirateurs, elle voyait accroître les siens, car, jeunes et vieux voulaient jouir de sa présence; elle avait pour tous le mot qui plaît, ou la qualité qui attache.

Mme M*** n'entendait plus dans le paisible lieu où elle s'était retirée les plaintes des victimes, ni les violences de leurs bourreaux. Les bruits mêmes de la politique infernale qui trouvait de l'écho par toute la France, venaient mourir au pied de ces rochers; et Mme M***, entourée de bons et vrais amis, de domestiques dévoués, oubliait presque les malheurs qui l'avaient conduite dans cette solitude.

Un dimanche matin, tous les habitants du château se trouvaient rassemblés dans une chambre de la grande tour carrée. Là, près d'un simple autel improvisé et décoré des signes du culte catholique, un vénérable prêtre célébrait le divin sacrifice. Tous, avec ferveur, imploraient la clémence de Dieu pour la France, et tous le remerciaient de la tranquillité dont ils jouissaient.

« Ah! mon Dieu! madame, dit en entrant, hors d'haleine, un vieux et fidèle domestique, le berger vient de voir une troupe de soldats et de gendarmes qui montent la montagne! à ces mots on se trouble, le prêtre pâlit et s'empresse, aidé des

assistants, de soustraire aux regards les mystérieux et précieux gages que le Sauveur a laissés aux hommes; les vases sacrés, l'autel et ceux qui l'entouraient disparaissent en quelques minutes.

Mme M*** venait de refermer sur eux la trape d'une cachette habilement construite sous les combles de la tour carrée; redescendue dans une salle basse, assise auprès d'une fenêtre, elle priait dans son cœur, attendant avec une émotion que rien ne décélait au dehors la désagréable visite qu'on venait de lui annoncer.

Le cliquetis des armes, le bruit des pas des chevaux résonnent sur le pavé des cours, et bientôt une horde d'hommes ivres, pour la plupart, se précipite dans la salle où se trouve Mme M*** ; elle se lève à leur approche, avec dignité s'avance à leur rencontre, leur demandant ce qu'ils veulent.

— Au nom de la loi ! dit le chef de la troupe, livre-nous les aristocrates que tu as cachés !

— Je ne sais, citoyen, ce que vous voulez dire, répond-elle avec calme.

— Ah ! tu ne sais... voilà un témoin qui te rendra la mémoire, et se retirant il laisse voir un ouvrier menuisier, celui même qui avait construit la cachette où s'étaient réfugiés les proscrits. A cette apparition, Mme M*** se trouble, elle comprend toute la gravité de sa situation; et, perdant sa tranquillité factice, elle se jette à genoux devant ces barbares, les suppliant de ne pas se souiller d'un crime, leur demandant en pleurant la grâce de ses amis. C'est en vain qu'elle se traîne à leurs genoux, ils rient de sa touchante prière, et la prenant brutalement par le bras ; — allons, aristocrate, mène-nous au gîte pour dépister les lièvres, en avant, marche !... et à coups de crosse de fusil ils la poussent devant eux.

Avec l'énergie du désespoir, Mme M*** se jette devant la porte qui conduit à l'escalier de la tour, puis, par une idée subite, elle tourne deux fois la clef, l'arrache et la lance par le soupirail d'une cave. Son action fait rire ces animaux féroces ; la porte est enfoncée et mise en pièces, et le délateur leur montrant la route, les conduit droit à la place qu'il connaissait trop bien. Là, moitié riant, moitié jurant et blasphémant, ils tirent un à un de ce réduit les malheureux que la peur paralyse.

Les ornements d'autel trouvés dans un coin excitent leurs risées, les objets sacrés du culte sont profanés par des fous en délire, qui bientôt, et comme effrayés d'eux-mêmes, cherchent de nouveau dans le vin l'oubli de tous remords, et le calice leur sert de coupe !...

Dans une charrette, attelée par des bœufs et entourée de soldats et de gendarmes, se trouvaient entassés le prêtre, parent de madame M***, elle-même et quatre de ses amis, dont la tête proscrite allait une seconde fois retomber au pouvoir des bourreaux. Un profond abattement s'était emparé d'eux tous; Mme M*** seule, d'une voix énergique, relevait leur courage et leur montrait le ciel où dans quelques heures ils seraient tous réunis. Elle ne pouvait se faire d'illusion; le procès-verbal, rédigé au château du R**, renfermait trois fois plus qu'il n'en fallait alors pour aller à l'échafaud. Mme M*** était accusée d'avoir donné asile à des aristocrates déjà frappés par la loi, de partager leurs opinions ; d'avoir recueilli un prêtre refractaire, d'avoir prêté sa maison à la célébration des mystères d'une religion abolie, enfin, pour preuves à l'appui, on avait saisi chez elle les objets du culte et les portraits de la famille royale... Mme M***, avec cette grandeur d'âme qui la caractérisait, s'était résignée à son sort et pas une plainte ne sortait de sa bouche.

Arrivé au bas de la montagne, le convoi s'arrêta à Condrieux pour changer de voiture, et de là être dirigé sur Lyon. En attendant que les dispositions fussent prises, Mme M*** s'était retirée à l'écart, et, calme, mais cependant triste et pensive, elle songeait à ses enfants et à leur désespoir. Un des gendarmes qui, pendant la route l'avait plus rudoyée que les autres, s'approche d'elle d'un air indifférent et lui dit à voix basse :

« Citoyenne, as-tu des amis à Lyon de qui tu puisses te réclamer? Mme M***, surprise, répond avec émotion. — Oui, citoyen, que veux-tu dire ?...

— Tiens, voilà une plume, de l'encre, du papier, écris vite, donne-moi ta lettre, pas un mot de plus!... » Mme M***, comprenant qu'un geste peut compromettre cet homme généreux, contient l'élan de ses sentiments ; elle écrit à la hâte à un de ses gendres qui habitait Lyon; puis, saisissant un moment

propice, elle remet sa lettre au gendarme, en le remerciant du service qu'il veut bien lui rendre.

« Citoyenne, répond celui-ci, c'est une dette que j'acquitte ; tu as fait du bien à ma femme, mon enfant allait mourir, tes soins l'ont rendu à la vie ; Dieu veuille que je réussisse à te sauver à mon tour ! J'ai peu de pouvoir, mais voici : j'ai l'ordre de te faire arriver à Lyon pour l'heure où le comité révolutionnaire s'assemble et juge les causes du jour : condamnée, l'exécution suit de près... je vais sous un prétexte retarder le départ. Demain, c'est jour de décade, la guillotine se repose, tu auras donc un jour entier pour laisser agir tes amis, Dieu fasse le reste ! moi je ne puis rien de plus ; » et l'honnête gendarme, se dérobant à la reconnaissance de Mme M***, s'arrangea de telle sorte que le convoi alla seulement coucher à Vienne et ne parvint à Lyon que le lendemain matin. Pendant cet intervalle, ce gendarme traita les prisonniers avec une telle rigueur qu'il en arriva à ses fins sans éveiller de soupçons.

Qu'on se représente l'effroi et le chagrin du gendre de Mme M***, lorsque le gendarme lui présenta la lettre de celle-ci ; il connaissait trop la politique sanguinaire et inexorable du comité révolutionnaire pour conserver beaucoup d'espoir, d'ailleurs, dans les circonstances présentes et avec les charges qui pesaient sur elle, un miracle seul pouvait sauver sa belle-mère. Cependant il ne laissa pas de faire des démarches instantes auprès de chaque membre, même les moins influents, et il obtint, chose fort difficile, la permission de voir Mme M*** avant le jugement. Il la supplia de modérer ses réponses, et de taire s'il le fallait son opinion.

« Monsieur, lui dit-elle avec sévérité, je crois avoir fait mon devoir de chrétienne et de bonne royaliste, rien au monde, même le soin de ma vie, ne me fera trahir la vérité ! »

Le tribunal révolutionnaire était assemblé, Mme M*** et ses amis sont amenés à la barre. Après la lecture du procès-verbal, rédigé contre eux et qui servait d'acte d'accusation, un murmure général décèle la mauvaise disposition des juges. Le gendre de Mme M*** n'avait pas voulu laisser à d'autre avocat le soin de défendre une cause si chère. Il se présente ému, tremblant, mais fort de son attachement vraiment filial ; et avec une éloquence entraînante, il fait passer une partie de ses im-

pressions dans le cœur de ceux à qui la passion n'avait pas ôté tout sentiment humain; mais la majeure partie de l'assemblée voyant l'effet qu'il produisait, lui impose silence, et faisant parler les faits eux-mêmes, un des membres interroge Mme M*** ; ses réponses n'étaient pas de nature à disposer à l'indulgence. Digne et fière, lorsqu'on lui demanda pourquoi elle avait recueilli des aristocrates, elle répondit : « Parce qu'ils étaient proscrits et fidèles à une sainte cause. Pourquoi elle avait conservé les cérémonies d'un culte aboli,—parce que, dit-elle, je suis non-seulement chrétienne, mais catholique, apostolique et romaine.

— Te repens-tu de ce que tu as fait?

—Je m'en honore, car j'ai agi selon les lois de Dieu et celles de l'humanité !

—Sais-tu que par tes aveux tu signes ta condamnation ?...

— Au-dessus de ce tribunal il en est un qui m'absoudra et vous condamnera un jour !

— Prends garde à tes réponses, citoyenne, tu te perds...

— J'aime mieux me perdre avec les honnêtes gens que de me sauver avec les traîtres !... » Ces mots excitent une sourde rumeur dans la salle du comité, et l'on peut lire sur toutes ces sinistres figures un arrêt de mort lorsque le président se lève. C'était un petit homme d'un extérieur commun, d'une figure ignoble, dont le plat langage et l'accent traînard appartenaient au bas-peuple de la ville. Dans ce moment, ses petits yeux louches sont animés d'une expression particulière et décèlent une émotion dont il a peine à se rendre maître.

« Citoyens, dit-il, n'écoutez pas cette femme, elle est égarée ; mais c'est tout de même une bonne patriote, elle mérite la mort, je n'en disconviens pas ; mais si elle a sauvé des aristocrates, elle a fait aussi du bien aux *sans-culottes* [1]. J'étais pauvre, savetier de mon état, moi et mon échoppe tout le monde nous repoussait ; elle, pas fière, me permit de placer ma boutique à la porte de sa maison. Un jour son mari, orgueilleux aristocrate, fit sauter en l'air formes, savates, enfin tout mon petit négoce ; elle me prit sous sa protection, me défendit contre sa vanité et je conservai ma place. Ma femme était en couches et manquait de

[1] Nom qu'on donnait alors aux forcenés républicains de la populace.

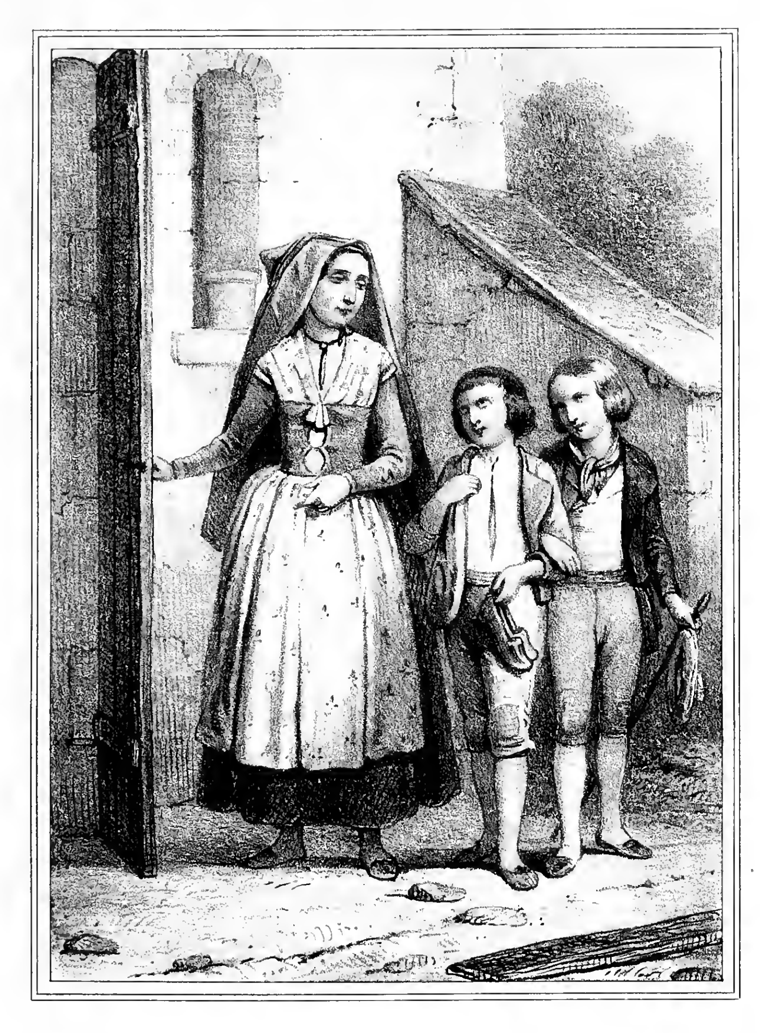
tout, elle allait la voir, lui portait elle-même du bouillon, des vêtements chauds, enfin elle la soignait de ses mains. Et puis, chaque fois qu'elle passait à côté de mon échoppe, elle me disait d'un air bon et gracieux : Eh bien ! père Matevon, comment vont le courage et le travail? et quand je me plaignais, ou lorsqu'elle voyait que l'ouvrage manquait: Allons, me disait-elle, ayez confiance, Dieu n'abandonne pas les honnêtes gens ; et, en rentrant dans mon taudis, j'y trouvais de la nourriture, du bois, enfin tout ce qui me manquait ; en vain, je voulais la remercier, elle n'entendait jamais de cette oreille ; mais tout ça, voyez-vous, est resté dans le cœur du patriote, et si vous la condamnez, condamnez donc aussi votre président !... » Ces mots, prononcés avec chaleur et conviction, font vibrer une corde sensible chez tous ces hommes sanguinaires ; émus malgré eux ils votent à l'unanimité pour l'acquittement ! et, comme ils étaient en train de clémence, ils renvoient absous tous les prévenus.

Vous dirai-je la reconnaissance de Mme M***, et de ses amis pour celui qui, par son noble aveu, et bravant la fureur de son parti, venait de les arracher à l'échafaud? Vous dirai-je leur bonheur à tous de se retrouver hors de danger après avoir vu la mort de si près ? non, je craindrais d'affaiblir ce tableau ; il est plus facile de peindre la douleur que la joie.

Mais celui à qui ils devaient de respirer encore l'air de la liberté, pensa payer cher la faveur dont la révolution l'avait un instant honoré. La chance tourna ; ceux qui, au nom de la loi avaient abusé du pouvoir, essayèrent à leur tour cette guillotine où ils avaient envoyé tant d'honnêtes gens. Matevon, le savetier président, avait trop marqué dans son parti pour pouvoir se soustraire à la réaction ; il allait en devenir la victime, lorsque le souvenir de la bonne action que je viens de vous conter, invoqué par Mme M***, appela sur lui l'indulgence des nouveaux juges, et Matevon fut sauvé à son tour par celle dont il avait été le libérateur.

Que de fois, à la veillée d'automne, autour de la vaste cheminée du château du R**, n'ai-je pas entendu ces récits, et combien j'étais émue en les écoutant ! Ma bonne grand' mère prenait plaisir à retracer le généreux dévouement de Matevon, et celui de l'honnête gendarme, première cause de son salut. L'as-

Les souliers de première Communion.



Louis Lassalle, del et lith

Imp Lith de Cattier

Pierre le faisant passer pour son jeune frère malade, obtint pour lui l'hospitalité dans une grange.

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants

marquis levait les mains vers le ciel, il s'affligeait pour les amis qu'il avait laissés à la cour, mais la pensée ne lui vint même pas, qu'il dût craindre pour lui-même. « Je n'ai jamais fait de mal à personne, disait-il, personne ne peut m'en vouloir, » et, plein de sécurité, il partageait son temps entre les pauvres du pays et les soins qu'il donnait à Roger, à peine relevé d'une longue et cruelle maladie.

Mais la révolution approchait; le département des Basses-Alpes fut bouleversé comme les autres. Un matin avant le jour, des troupes républicaines entrèrent dans le petit hameau d'Anval, dont les habitants pleins de terreur n'osèrent sortir de chez eux. Les républicains se dirigèrent vers le château. A cette nouvelle, Pierre y courut et arriva à la chambre de Roger. « Qu'y-a-t-il, s'écria le jeune homme se réveillant en sursaut et effrayé des cris qu'il entendait? — Silence, lui dit Pierre, fiez-vous à moi, M. Roger. — Mais mon grand-père où est-il?— Au nom du ciel, taisez-vous, poursuivit le paysan, vous nous perdriez tous deux. Ne craignez rien, j'aviserai ensuite au moyen de sauver M. le marquis, » et en disant ces mots, il enveloppait le jeune malade dans ses couvertures, et l'enlevant dans ses bras il s'enfuit avec son précieux fardeau, par une porte dérobée, au moment où les soldats entraient dans la chambre. « Le tourtereau est déniché, dit l'un d'eux. — Il ne saurait être bien loin, reprit un autre, car je sais qu'il est malade, et qu'il ne peut marcher; nous le retrouverons sans peine; en attendant, veillons sur le vieux, et, faisant quelques ignobles plaisanteries, ils sortirent de l'appartement.

Le marquis d'Anval, les voyant revenir sans son petit-fils, se sentit soulagé d'un grand poids; il eut un vague espoir qu'il s'était sauvé, et cet espoir lui fut confirmé par un regard rapide que lui jeta Pierre Duru, qui, après avoir confié Roger aux soins de sa mère, était venu avec quelques curieux voir ce qui se passait. Mais ce fut tout! et Pierre le désespoir dans l'âme de voir ainsi maltraiter le bon vieillard qu'il vénérait à l'égal de Dieu, ne chercha même pas à s'approcher de lui, et feignit la plus complète indifférence pour la scène qui avait lieu sous ses yeux. Témoigner la moindre compassion au père, pouvait perdre le fils, et Pierre voulait sauver Roger avant tout.

Le marquis le comprit sans doute; il s'approcha d'une table,

et traça rapidement quelques lignes qu'il cacha dans sa poitrine, mais un des soldats s'en aperçut : « Qu'est-ce que tu écris là, vieil aristocrate, lui dit-il? laisse-là ton grimoire du diable, il ne te servira de rien ; d'ailleurs c'est défendu. — Voyons ce qu'il chante, dit un autre; mais je n'y connais rien, et toi?—Ni moi non plus..., et le papier passant de main en main, arriva jusqu'à leur chef. Celui-ci le prit, le retourna en tout sens, et commença..., p...r, re, diable, dit-il, en se grattant l'oreille, c'est un peu fin... Y a-t-il quelqu'un de vous qui sache lire, dit-il, élevant la voix et regardant le groupe des paysans. — Pierre Duru, il n'y a guère que Pierre Duru qui le sache, dirent-ils tous !... — Eh bien! où est-il ? — Me voici, dit Pierre, qu'est-ce que vous me voulez? — Tiens, mon garçon, explique nous ça. — Volontiers... et Pierre lut : « *Prenez grand soin du château, pendant mon absence qui ne peut pas être longue, bientôt je reviendrai...* Le marquis lui jeta un regard de reconnaissance, Pierre les trompait.. « C'est ça, dit le chef en éclatant de rire, tu as de l'ordre et de la prudence; mais ton absence pourra bien être plus longue que tu ne crois. Le vieux chien n'a seulement pas songé à son petit-fils ! moi, qui espérais savoir quelque chose! Quant à ton château, sois tranquille, nous nous en chargeons. Allons, marche, dit-il, en le poussant vers une voiture qui s'avançait, et en route pour Digne.

Pierre regarda d'un œil sec s'éloigner la voiture ; cependant son cœur était brisé! quand il ne la vit plus, il recommanda à Dieu le pauvre vieillard, et relut le petit papier qu'il tenait encore, il contenait ces mots : *Pierre, sauve Roger, tâche de le faire passer en Italie et à Turin auprès du comte de P... mon cousin. Il y a de l'or dans le bahut de la bibliothèque.* Pierre baisa avec respect l'écriture de son maître, et bénit Dieu dans son cœur; jamais il ne s'était senti si heureux du peu qu'il savait; il admira la Providence qui lui faisait employer au salut de Roger des connaissances acquises, en quelque sorte, par lui. Que fait mon grand-père? s'écria Roger en le voyant entrer dans la chambre où il était couché. — Parti, répondit tristement le paysan... — Sauvé?... s'écria le jeune homme avec joie. — Pierre allait par un mensonge prolonger l'erreur du jeune marquis, lorsque la lueur de l'incendie du château vint éclairer la chaumière. Roger poussa un cri et se leva précipitamment. — Oh ! mon grand-

père, s'écria-t-il, je veux, je dois aller près de lui... ils le tueront, répétait-il avec désespoir!... Pierre lui fit comprendre qu'il ne pourrait lui être d'aucun secours, qu'il se perdrait sans le sauver; puis il lui fit connaître la volonté du marquis; Roger ne consentit à s'y soumettre que lorsque Duru lui eut promis de veiller autant qu'il dépendait de lui, sur le pauvre prisonnier. Le départ fut fixé au soir même, car, malgré la faiblesse du jeune homme, le plus tôt était le meilleur. Pierre lui prêta ses habits du dimanche..., mais Roger à son tour n'avait pas de souliers... Que faire! prendre des sabots? mais, en passant auprès des soldats qui gardaient le château, le bruit les trahirait; et puis, c'était au mois de décembre, la terre était couverte d'un verglas brillant comme un miroir, il eût été imprudent de se hasarder ainsi dans les montagnes, et au bord des précipices, au fond desquels le moindre faux pas vous eût précipité. Le jeune paysan se promettait bien d'y aller avec ses chaussons, mais Roger, c'était impossible! souffrant comme il l'était, marcher deux jours ainsi, il y avait de quoi mourir!... Pierre se désolait; tout à coup il poussa un cri de joie: — Mais, dit-il, j'ai là les souliers que vous m'avez donnés pour ma première communion, — et plein de joie, il courut les chercher. Roger était peu grandi, il put les mettre encore; un cordon manquait, la veuve mit à la place le ruban bleu de son bonnet. — Ce que c'est, disait-elle en baisant les mains de son jeune seigneur; si vous n'aviez pas eu pitié de mon pauvre enfant autrefois, il ne pourrait pas vous sauver aujourd'hui! oh! le bon Dieu est bien bon, il fait bien ce qu'il fait!

Vers le soir les voyageurs partirent: Pierre ses sabots à la main, et une besace sur l'épaule, soutenait Roger dont la faiblesse était extrême, et qui se sentit bientôt sans force pour continuer sa route; Pierre le faisant passer pour son jeune frère malade, obtint pour lui l'hospitalité dans une grange; il le couvrit de ses habits, et veilla près de lui pendant qu'il dormait. Quelques heures de sommeil lui ayant rendu des forces, ils se remirent en marche. Le chemin était long, car ils étaient obligés d'éviter les endroits habités de peur d'exciter des soupçons. Enfin ils arrivèrent sur la frontière de France; là, ils devaient se séparer, il fallait que Duru retournât pour rassurer sa mère, d'ailleurs Roger n'avait plus besoin de lui; Pierre lui remit le

peu qu'il possédait et qui était à peu près suffisant pour arriver jusqu'à Turin. Et tes souliers, mon bon Pierre, lui dit le jeune marquis? —Gardez-les-moi, Monsieur Roger, reprit le paysan; et puis, ajouta-t-il, si vous êtes trop malheureux là-bas, si vous avez besoin de moi, de quelqu'un qui vous aime, qui vous soigne, envoyez-les-moi, je saurai ce que cela voudra dire. — Adieu, M. Roger, et que Dieu vous conduise! en disant ces mots, il s'inclina pour baiser la main de son jeune maître, celui-ci le serra avec tendresse dans ses bras, lui recommanda encore son grand-père, et s'éloigna en jetant un triste regard sur la France.

Peu de temps après, le jeune marquis Roger d'Anval était inscrit sur la liste des émigrés et son grand-père montait sur l'échafaud !...

III.

Bien des années se passèrent. Un jour dans un des plus brillants salons du Faubourg-Saint-Germain, où se trouvait réunie une société nombreuse et choisie, on annonça M. le colonel de Ville-Adam ; à ce nom tous les yeux se tournèrent vers la porte d'entrée ; le colonel avait une haute taille, une figure franche, ouverte ; sa parole était brève, un peu brusque, peut-être, mais son abord toujours bienveillant. Tous les hommes allèrent vers lui, tandis que les femmes accueillaient de leurs plus gracieux sourires la jeune femme qui l'accompagnait. Quel était donc cet homme reçu avec tant d'empressement? Cet homme était Pierre Duru, qui avait pendant l'empire acquis un nom honorable, gagné une belle fortune et les épaulettes de colonel, tout cela à la pointe de son épée, par son courage et sa bonne conduite. Sa femme, beaucoup plus jeune que lui, était la fille d'un émigré, du pauvre Roger d'Anval, mort sur la terre étrangère. En mourant, Roger remit à Valentine, pour tout héritage, les souliers de première communion de Pierre, lui recommandant de les porter, en son nom, au bon paysan dont il ignorait la nouvelle fortune, lui assurant que, sans nul doute, Pierre Duru lui viendrait en aide en sa détresse. Valentine arriva à Paris, sans appui, sans autre secours que son travail; quant à retrouver Pierre Duru, la pauvre enfant y renonça ; elle se retira dans une petite mansarde au cinquième étage, et là, vécut, de l'ouvrage de ses mains, triste et solitaire, se confiant en la Providence,

Kur-Rieux et Gour-Rmands.



Louis Lassalle, del et lith. Imp lith de Gatter

« Relève toi, mon fils, lui dit le pré-fed'heu-po l'lus, d'une voix amicale, et continue ton sacrifice. »

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

et la Providence ne l'abandonna pas : elle conduisit vers elle le colonel de Ville-Adam, qui, sans la connaître, se trouva ému de son air digne et noble, de sa douce piété, de sa conduite exemplaire, et il résolut de lui faire, à la dérobée, le plus de bien possible.

Un jour que, chez elle, il ouvrait doucement un tiroir pour y glisser, sans doute, une petite somme d'argent, ses yeux s'arrêtèrent sur un paquet soigneusement attaché, et sur lequel étaient écrits ces mots : à Pierre Duru, fermier d'Anval ; il le saisit précipitamment et sans répondre à la jeune fille qui s'était aperçue de son mouvement et l'interrogeait avec anxiété, il en brisa l'enveloppe, et ne put retenir ses larmes, à la vue de ses souliers de première communion, ce cher et précieux souvenir de la bienfaisance de Roger, la source de sa fortune à lui ! Il reconnut alors, dans l'orpheline, la fille du malheureux marquis d'Anval, et peu de temps après Valentine devenait M[me] de Ville-Adam. C'est ainsi que Dieu récompensait dans la fille, la bonne action qu'avait faite le père encore enfant.

KUR-RIEUX ET GOUR-RMANDS.

ANECDOTE CHINOISE.

PAR M. EMILE BOUCHERY.

I.

Quelques vues particulières sur la manière d'écrire l'histoire

On m'a accusé d'aimer les Chinois. Je ne m'en défends pas ; ce peuple singulier m'intéresse. Ses pagodes et leurs lanternes ; ses maisons biscornues et leurs clochettes ; sa tour de porcelaine et ses dorures ; sa grande muraille, avec les matériaux de laquelle on reconstruirait Londres et Paris ; son empereur jaune, ses mandarins rouges, ses lettrés verts, ses bonzes de toutes les couleurs ; tout cela rayonne, vacille et miroite dans un éloignement de dix-sept cent quatre-vingt-dix-huit lieues, qui ne laisse pas d'ajouter au tableau une teinte assez fantastique.

En général, on croit avoir fait l'histoire complète d'un pays, quand on a compté ses villes et leurs faubourgs, ses villages et leurs plaines ; quand on a commenté les lois du peuple qui les habite, raconté ses guerres et ses révolutions, donné une idée de son gouvernement, dénombré ses forces militaires, apprécié ses ressources financières, industrielles et agricoles, analysé sa politique, discuté ses alliances, expliqué sa religion, évalué ses monnaies, décrit ses mœurs, dépeint sa physionomie et dessiné son costume; on s'imagine n'avoir plus rien à dire de ce peuple, quand on a fait son recensement, quand on a comparé entre elles ses différentes classes, énuméré leurs priviléges, dévoilé leurs intrigues et constaté leurs dissensions; et l'on se demande si, après avoir parlé au long des productions du pays et de ses naturels, de leur manière de vivre et de leur tempérament, de leurs chapeaux et de leurs chaussures, de leurs pipes et de leurs armures, de leur barbe et de leur chevelure, de leur musique et de leur peinture, de leur cuisine et de leurs poids et mesures, de leur danse et de leur architecture, de leurs calembourgs et de leurs caricatures, il serait possible qu'on eût oublié quelque chose.

Eh bien, oui ! cela est possible.

Et, non-seulement cela est possible, mais cela est certain : on a oublié de parler des enfants du dit peuple.

Ou, si l'on en a parlé, on l'a fait avec si peu de cérémonie, qu'on les a traités comme s'ils n'existaient pas, et que c'est à peine si l'on a consacré trois mots à nous les faire connaître. Dix volumes n'auraient pas suffi.

Ainsi, des enfants des peuples anciens, qu'en savons-nous, je vous le demande ?

Qu'à Sparte, pour les façonner à la douleur, on les fustigeait sur l'autel de Diane, et qu'on couronnait, vert comme pré, celui des petits malheureux qui criait le moins fort et avait le cuir le plus dur ? — Qu'en Perse, on leur faisait faire la cabriole à cheval, pour les rompre de bonne heure aux exercices équestres ? — Qu'à Rome, dès qu'ils atteignaient leur sixième année, et sous prétexte de natation, on les jetait dans le Tibre, d'où l'on repêchait ceux qui revenaient sur l'eau ?

Mais, de bonne foi, voilà-t-il pas de quoi contenter un lecteur tant soit peu désireux de posséder quelques notions à

l'endroit de ces intéressants petits hommes? Pas une ligne sur leurs goûts! Pas un détail sur leurs joujoux! Ni s'ils avaient des toupies, ni de quel bois elles étaient faites! Ni s'ils connaissaient les confitures, ni s'ils les préféraient aux tartelettes! Ni s'ils croquaient des pralines, ni en quels cornets ils les puisaient! Des oublies, des biscottes, du nanan antique, en un mot, rien, pas la moindre révélation, pas le plus léger iota! Et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire! Et c'est ainsi qu'on prétend éclairer la postérité! Allons donc!

Quant à nous, qui ne voulons pas encourir un tel blâme de la part de nos arrière-petits-neveux, auxquels la collection du *Dimanche des Enfants* doit servir un jour d'encyclopédie universelle, nous nous proposons de remplir ici une lacune importante dans les fastes enfantins, en vous racontant l'histoire de deux jeunes Chinois, de notre époque, Kur-Rieux et Gour-Rmands, fort dignes, en leur particulier, de toute notre sympathie.

Cette histoire, qui, réduite à sa matière sommaire, et dépourvue de tout ornement accessoire, serait déjà d'un prodigieux intérêt, emprunte d'ailleurs un attrait de plus à l'excentricité du lieu de la scène et à l'étrangeté des personnages : tel un beau tableau reçoit un nouveau lustre de la dorure de son cadre, telle une tabatière diplomatique s'enrichit des feux de son strass.

A propos de tabatière..... mais cela nous mènerait trop loin, et nous réfléchissons qu'il ne faut jamais, même à propos de tabatière, donner prise, contre soi, au reproche de divagation. Retournons en Chine, et tâchons d'y rester.

II.

M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair.

Dans un jardin quelconque [1] de ce pays, deux enfants jouaient

[1] Ce qu'on trouvera d'un peu vague dans certains passages de notre récit, tient à la promesse formelle qui nous lie envers M. K... C..., proche parent des jeunes Kur-Rieux et Gour-Rmands, lequel réside aujourd'hui à Paris. C'est de lui que nous tenons la substance de la présente histoire; et nous nous sommes engagé à ne la transmettre au public, que sous la condition expresse d'en modifier plusieurs détails. E. B.

sur l'herbe en cueillant des fleurs; c'étaient Kur-Rieux et Gour-Rmands, qui se ressemblaient si fort de taille et de figure, que leur père lui-même, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, les prenait volontiers l'un pour l'autre. Ces méprises charmantes, terminées le plus souvent par des explosions de caresses, où ce bon père confondant ses enfants en un même embrassement confondait aussi leurs deux noms, resserraient l'amitié fraternelle de Kur-Rieux et de Gour-Rmands, ravis d'être l'objet unique d'une tendresse sans partage.

M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair était libraire, de plus il était veuf. D'un caractère doux et paisible, d'une humeur joviale et complaisante, d'une probité rare, d'une grande habileté dans son art, Ma-Tyeu-Lan-Sbair n'avait pas un voisin qui ne fût son ami, du moins en apparence. On le consultait sur les affaires difficiles, et on s'en trouvait bien. Ma-Tyeu-Lan-Sbair était un homme de bon conseil et passait sa vie à publier des almanachs. C'était sa spécialité.

Et n'allez pas croire qu'en Chine un almanach soit, comme chez nous, un petit livre bleu farci de sottises et fait en dépit du bon sens et des notions astronomiques. Premièrement, en Chine, un almanach est un petit livre jaune; secondement c'est un trésor de sagesse. Vous allez en juger.

J'ouvre, à la première page, l'almanach chinois pour l'année *** où commence cette histoire, et je lis : *Voici l'almanach dressé d'après les tables impériales, et approuvé par le conseil des astronomes : quiconque le falsifiera sera décapité, et quiconque dénoncera le contrefacteur recevra cinquante onces d'argent en récompense.*

Certes, on comprend la nécessité d'une telle menace, quand on jette les yeux sur les passages suivants du céleste grimoire, dont un seul mot défiguré bouleverserait de fond en comble l'existence publique et la nature, en Chine :

« Aujourd'hui (4me jour du 1er mois), vous pouvez sacrifier,
« faire des prières, publier un ouvrage, rendre visite aux ma-
« gistrats, étudier, conclure un mariage, aller voir vos parents
« et vos amis, sortir, changer de demeure, vous laver et vous
« baigner, vour raser la tête, tailler, raccommoder et faire vos
« vétements, cultiver la terre, placer les piliers et la principale

« solive d'une maison, ouvrir un marché ou une boutique, ou-
« vrir un canal ou un aqueduc, creuser un puits, placer une
« meule de moulin, semer et planter, nourrir du bétail. »

Mais si vous faites autre chose, la patrie est en danger et vous avez mérité la bastonnade.

Et plus loin, toujours dans l'almanach :

« Au deuxième mois, les pêchers fleurissent, le loriot chante,
« les vautours se changent en tourterelles, les tourterelles
« battent de l'aile en roucoulant, l'oiseau fai-ching se perche
« sur le mûrier, les hirondelles reviennent, la lentille d'eau
« pousse, et l'on revoit l'arc-en-ciel. — Au troisième mois, les
« rats des champs se changent en cailles. — Au septième, le
« vent frais cesse, le givre tombe, la sauterelle chante, le vau-
« tour sacrifie des oiseaux, le ciel et la terre commencent à
» être fortement séparés, et les insectes qui vivent dans la terre
« tournent leur tête en bas. — Au neuvième mois, les moineaux
« gagnent les grands lacs et deviennent grenouilles. — Au
« dixième mois, les faisans vont dans les grandes eaux se chan-
« ger en grandes huîtres. »

Que dites-vous de ces huîtres là, et ne pensez vous pas qu'elles doivent être excellentes à la broche?

Quant à ce qui se rattache aux almanachs publiés par la maison Ma-Tyèu-Lan-Sbair, je dois vous déclarer qu'ils étaient tout spécialement sauvegardés de la falsification, et cela se conçoit: M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair était libraire impérial; et, en cette qualité, il avait droit à être décapité sur son propre comptoir, à la première réquisition d'un des treize mille neuf cent seize inspecteurs au département des almanachs. Aussi voyait-on un fantassin armé de toutes pièces (tigre de guerre) monter constamment la garde à la porte du libraire.

Mais je me rappelle que nous avons laissé Kur-Rieux et Gour-Rmands s'ébattant innocemment dans le jardin de leur père, où, en nous attendant, ces chers petits ont eu le loisir de faire une infinité de bouquets. Rejoignons-les donc, s'il vous plaît, et cueillons quelques fleurs en leur compagnie.

III.

Mak-Ar-Hons et Mar-Yo-Nett.

Au milieu de leurs jeux, les deux enfants furent interrompus par une voix qui criait : — « Voici les excellents mak-ar-hons, les délicieux mak-ar-hons, les mak-ar-hons sans pareils! Goutez mes mak-ar-hons; je ne les vends pas, je les donne! »

Le marchand qui s'exprimait ainsi s'était arrêté devant la porte du jardin où se trouvaient Kur-Rieux et Gour-Rmands. Cette porte était entr'ouverte.

Ce pâtissier ambulant portait sa marchandise sur une brouette à une roue, surmontée d'une tige garnie d'une infinité de clochettes. La clochette se retrouve partout en Chine. Ses mak-ar-hons étaient contenus dans deux corbeilles de jonc tressé. C'est la friandise favorite des enfants du pays, et ils ont la langue fine! Une pâte composée d'œufs de perroquets, de graine de pavot, de k'aï-fong (mouches conservées dans du vinaigre), de ho-nan (poudre de vanille mêlée aux pistils des fleurs de chanvre), d'anis japonais, de sucre candi et de jeunes feuilles de thé, en forme la délectable substance [1]; et la renommée des dits mak-ar-hons est telle, que l'empereur Chao-Kao, sous le règne duquel on en mangea pour la première fois, accorda à l'inventeur une pension de deux cents taëls, continuée de nos jours aux descendants de cet industriel.

A la voix du pâtissier, Kur-Rieux et Gour-Rmands étaient accourus, vous le pensez bien. Petits imprudents! ils oubliaient la défense paternelle. M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair leur avait enjoint de ne point quitter le jardin. Mais que peut un tel ordre sur de jeunes garçons qui entendent crier des mak-ar-hons. D'ailleurs leur père était dans sa boutique et ne les voyait point. Mais, à leur grand désappointement, le marchand au

[1] Cette incomparable pâtisserie a été célébrée par divers poëtes chinois et notamment par le fameux Hoa-Ts'ien qui l'a chantée dans l'ode si connue des synologues :

O mak-ar-hons de mon pays,
L'homme qui vous mange
Est le rival des dieux, etc.

Dict. poét. Peï-wen-yun-fou. 107e vol, Canton, éd. in-8e.

lieu de les attendre, se remit à pousser sa brouette : toutefois il avait cessé de crier; les enfants le suivirent.

Mais, quoiqu'ils ne le perdissent pas de vue, ils ne purent d'abord le rejoindre. Ils parcoururent ainsi un grand nombre de rues, et arrivèrent sur un quai où se tenait une espèce de foire.

Par malheur, la curiosité de Kur-Rieux égalait la gourmandise de Gour-Rmands. Des mar-yo-nett étaient là. Kur-Rieux y courut, laissant son frère auprès du pâtissier qui s'était enfin arrêté.

Les mar-yo-nett sont un divertissement chinois ayant beaucoup de rapport avec ce que nous nommons des marionnettes. Les mar-yo-nett chinoises ne diffèrent guère des nôtres que par les vêtements. L'appareil théâtral est une sorte de plate-forme placée au-dessus de la tête du directeur de la troupe. Pour faire agir ses personnages, il s'enveloppe jusqu'à la cheville dans une toile bleue. Son pouce et son index forment, selon les principes, les bras des acteurs. Quant aux pièces représentées sur ces théâtres, elles sont généralement plus développées que celles du répertoire de notre Brioché; et, selon la richesse d'imagination du directeur-auteur (car souvent il les improvise), elles ont un, deux, trois ou quatre actes : on en a vu dont la durée excédait une heure.

Celle qu'on représentait lorsqu'arriva Kur-Rieux, *le Cercle de craie*, rappelle de point en point le jugement de Salomon. C'est l'histoire de deux femmes, Mmes Ma et Haï-Tang, se disputant par devant le mandarin Pao-Tching la possession d'un enfant que Pao-Tching adjuge à la vraie mère. Quoique jouée sur un théâtre de marionnettes, cette pièce eut tant de succès, qu'on lui accorda les honneurs de l'impression; nous vous en donnerons le dénouement.

Orné du collier de son ordre, le mandarin Pao-Tching est sur son siége de justice ; à sa gauche est placée Haï-Tang, à sa droite Mme Ma, accompagnée de ses voisines, témoins appelés par elle.

PAO-TCHING (*à Mme Ma*). « Vous persistez à soutenir que vous êtes la mère de l'enfant?

Mme MA (*désignant Haï-Tang qui baisse les yeux*). — Puisse cette femme, qui me dispute ce doux titre, être livrée aux plus

cruels supplices. Mais, seigneur, n'avez-vous pas entendu mes voisines?

Les voisines (*ensemble*). — Nous jurons que Mme Ma est la mère de l'enfant.

Pao-Tching. — C'est bien. (*Il se lève et appelle un officier qui paraît, accompagné de l'enfant.*) Officier, prenez un morceau de craie, et tracez, au bas du tribunal, un cercle au milieu duquel vous placerez le jeune enfant. Alors, que ces deux femmes tirent ensemble l'enfant, chacune par un bras. Dès que sa véritable mère l'aura saisi, il lui sera facile de le faire sortir du cercle, mais la fausse mère ne pourra y parvenir. Telle est la vertu du cercle de craie.

L'officier. — Vous êtes obéi. (*Il trace un cercle avec de la craie, et met le jeune enfant au milieu. Mme Ma tire l'enfant hors du cercle.*)

Pao-Tching (*à Haï-Tang*). — Il est certain que vous n'êtes point la mère de l'enfant : (*à l'officier*), officier, frappez cette femme de verges.

Haï-Tang (*aux pieds de Pao-Tching*). — Je vous en supplie, seigneur, apaisez cette colère qui m'effraie comme le bruit du tonnerre ; adoucissez cet aspect menaçant, aussi terrible que celui du loup ou du tigre. Cet enfant est le mien. Je l'ai nourri de mon propre lait ; et, jusqu'au jour où il me fut ravi, je lui prodiguai tous les soins qu'inspire l'amour maternel. Lorsqu'il avait froid, je réchauffais doucement ses membres délicats. Hélas ! combien il m'a fallu de peines pour l'élever jusqu'à l'âge de cinq ans. Pourrait-on, sans le blesser grièvement, le tirer avec effort des deux côtés à la fois, comme l'a ordonné votre seigneurie? si je ne devais, seigneur, obtenir mon fils qu'en déchirant ses bras, j'aimerais mieux moi-même périr sous les coups.

Pao-Tching (*se levant*).— Eh bien ! prenez-le donc, mais sans violence, car il est à vous, et personne n'a le droit de vous le disputer. Voyez la puissance redoutable que renfermait ce cercle de craie. Il a mis à nu l'artifice et déjoué le mensonge. La véritable mère est enfin reconnue. Elle seule a pu craindre de blesser ce tendre enfant, dont les bras sont fragiles comme la paille du chanvre dépouillé de son écorce. Officier, emparez-vous de Mme Ma, et conduisez-la au lieu du supplice. Quant à ses voisines, qu'elles soient battues de verges. »

Certes, c'est là un drame au moins aussi intéressant que celui du commissaire et de polichinelle. Aussi la sentence du mandarin Pao-Tching fut-elle accueillie par les plus vifs applaudissements. Kur-Rieux lui accorda bien volontiers les siens; mais, quand il jeta les yeux du côté où il avait laissé son frère, il ne vit plus ni Gour-Rmands ni le marchand de mak-ar-hons, l'un et l'autre avaient disparu. Voilà Kur-Rieux qui se met à pleurer.

Il pleura si haut et si fort, que le maître des mar-yo-nett, entendant ce bruit, passa sa tête entre celles de ses personnages, et, voyant Kur-Rieux resté seul devant le théâtre et en proie à ce violent chagrin, s'imagina que les émouvantes péripéties de son spectacle avaient déterminé cet accès de sensibilité.

Il s'adressa au pauvre garçon :

« Consolez-vous, mon fils, lui dit-il, on a rendu l'enfant à sa mère.

— Gour-Rmands est parti! répondit Kur-Rieux en pleurant, hi, hi, hi, hi!

— Ce n'est point Gour-Rmands qu'il se nomme, reprit l'homme aux mar-yo-nett, mais Tchao, ce qui est un bien plus beau nom. Il n'est pas parti. Tenez, le voici. »

Et il montra à Kur-Rieux un morceau de drap rouge, empaqueté dans une brassière de soie jaune: c'était Tchao, le tendre Tchao, l'objet de la rivalité des deux mères.

Mais cette vue ne calma en rien la douleur de Kur-Rieux.

« Cet enfant a pris la chose à cœur, se dit l'homme aux mar-yo-nett, il faut pourtant que je lui fasse comprendre que tout cela n'est qu'un jeu. »

Et il mit successivement sous les yeux de Kur-Rieux tous les acteurs du drame, Haï-Tang, Mme Ma, ses voisines, le juge et l'officier : autant de morceaux d'étoupe recouverts de chiffons taillés en robes, en sayons, en tuniques, qu'il défit pièce à pièce; mais Kur-Rieux était inconsolable.

Alors, l'homme aux mar-yo-nett se décida à sortir de sa baraque, qu'il planta sur un pieu fiché pour la recevoir. Et, après bien des réponses où il ne saisit que le nom de Gour-Rmands indéfiniment augmenté dans sa dernière syllabe, il comprit que Kur-Rieux avait perdu son frère.

« Que ne vous expliquiez-vous tout de suite, mon petit ami?

lui dit-il, je vous aurais reconduit à votre papa, près duquel sans doute est déjà retourné votre frère. Où demeure votre papa?

— Chez lui.

— Fort bien! et comment se nomme-t-il?

— Papa.

— Parfaitement! ces renseignements me suffisent. Seulement, au lieu de nous mettre en campagne, nous attendrons ici qu'on vienne nous chercher. C'est, je crois, ce qu'il y a de plus sage à faire.»

Et les sanglots de Kur-Rieux recommencèrent; mais ils se changèrent bientôt en cris de joie; car tout à coup il aperçut son père, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, escorté de domestiques qui parcouraient le quartier à la recherche des enfants.

IV.

Le Pré-Féd'heu-Po-l'his.

Ce fut en vain que, les jours suivants, on chercha Gour-Rmands par toute la ville. On se perdait en conjectures sur cette étrange disparition. Enfin, comme il arrive en pareil cas, après s'être beaucoup occupé de ce vol audacieux, on n'en parla plus; un nouveau sujet vint distraire la curiosité publique: des jongleurs tatars eurent le privilége de faire oublier une si cruelle aventure.

Néanmoins le père était inconsolable.

L'enfant qui lui restait avait absorbé toute sa tendresse. Mais, — bonheur douloureux! — ce pauvre père ne pouvait presser Kur-Rieux dans ses bras sans se rappeler Gour-Rmands, et ses larmes coulaient de nouveau. En proie à ce violent chagrin, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair quitta son commerce d'almanchs et se retira avec Kur-Rieux dans une maison de campagne qu'il possédait à peu de distance de la ville. Il fit construire dans cette résidence une pagode rustique, où, chaque jour, il allait prier Bouddha pour le retour de Gour-Rmands, car l'espérance habitait encore ce cœur paternel.

Ce temple champêtre était digne de celui qui l'avait fait ériger et de la divinité à laquelle il était offert. C'était une pagode de forme octogone, figure assez généralement adoptée pour les

monuments religieux en Chine. Le corps du bâtiment était construit en pierres de taille; vers la partie supérieure, et au-dessous du toit, on avait pratiqué, sur chaque face, une niche ouverte en fenêtres, et contenant l'image dorée de Bouddha. Le toit à huit pans se terminait en pointe pyramidale que surmontait un ornement façonné en colonne; enfin la couverture était en tuiles rangées en écailles, peintes en bleu, en rouge, en vert, et enduites d'un vernis qui leur donnait sous les rayons du soleil, les reflets les plus éblouissants. Autant qu'on en peut juger par cette imparfaite description, c'était une petite merveille.

Or, un jour que M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair était à faire ses dévotions à sa pagode et y avait porté de nouvelles offrandes, consistant en riz cuit, en boissons, en plats de viande et de poisson, au moment où il allumait l'encens et commençait sa prière, il aperçut un étranger qui l'observait attentivement, et paraissait attendre la fin de l'oblation pour expliquer le motif de sa visite.

Cet étranger était coiffé d'un bonnet à rebords noirs, à calotte rouge, que surmontait un petit globe transparent et que décorait une plume de paon attachée par derrière. Sa longue robe verte, qui enveloppant le corps tout entier tombait jusqu'aux chevilles, et se terminait aux poignets en manches étroites et arrondies en forme de fer à cheval, était bordée dans sa partie inférieure d'une large bande jaune bariolée transversalement de lignes rouges et vertes. Par-dessus flottait une tunique de soie violette, doublée de blanc, qui s'arrêtait sur ses genoux, et dont les manches arrivaient à peine aux coudes. Vers le milieu de ce vêtement de dessus, à la hauteur de la poitrine, se distinguait une pièce de soie rouge brodée de vert, encadrée de jaune et au centre de laquelle était peint un oiseau blanc. Des bottes de satin piqué, à semelles rouges et blanches et dont le coup-de-pied était décoré de deux points rouges, complétaient ce riche costume qui révéla tout d'abord à Ma-Tyeu-Lan-Sbair, le pré-féd'heu-po-l'his du département. Ce personnage éminent portait en outre un collier d'opales, et fumait certain opium de contrebande, dont la veille il avait saisi plusieurs caisses chez un dilettante condamné pour ce fait à une amende énorme.

En présence du redoutable fonctionnaire, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair se prosterna la face contre terre.

« Relève-toi, mon fils, lui dit le pré-féd'heu-po-l'his, d'une voix amicale, et continue ton sacrifice. Les dieux se réjouissent d'être servis par des hommes comme toi. J'ai appris le malheur qui t'a frappé, et je viens t'apporter une consolation. »

A ce mot, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair crut que Gour-Rmands était retrouvé, et que le pré-féd'heu-po-l'his venait lui apprendre cette heureuse nouvelle.

« O Monseigneur ! s'écria-t-il en joignant les mains, puisse Bouddha accorder à votre excellence tous les bonheurs qu'elle attend de notre souverain maître. Ce jour est le plus doux de ma vie; mais ne faites pas languir un malheureux père, et permettez lui d'aller embrasser l'enfant que vous lui ramenez. Je l'ai tant pleuré, ô monseigneur, je l'ai cru mort.

— Modère ton affliction et tempère ta joie, ô mon fils! répondit le pré-féd'heu-po-l'his, Gour-Rmands n'est pas mort, mais c'est la seule assurance que je puisse te donner. Elle m'a été transmise par un de mes plus habiles renards jaunes[1].

— Hélas ! dit le père retombé du faite de l'espérance dans l'abîme du désespoir ; — hélas ! ne le reverrai-je donc plus ? et vous est-il bien prouvé, ô monseigneur ! que votre renard jaune n'ait rien négligé pour découvrir?...

— Ta douleur t'égare, interrompit sévèrement le pré-féd'heu-po-l'his; prends garde, homme incrédule et impatient, d'irriter contre toi les dieux et la police; la police surtout! et ne doute plus à l'avenir de mes renards jaunes, ou... par l'oiseau blanc que je porte!... mais, je le vois, tu regrettes tes imprudentes paroles, et je te les pardonne. Maintenant, écoute ce que j'ai à te dire. Le jour où, déguisé en baladin, je montrais les mar-yo-nett...

— Eh! quoi? excellence, c'est vous?...

— Ne m'interromps pas : oui, c'est moi ; je prends ainsi divers déguisements pour exercer plus efficacement les devoirs de ma charge, et alors qu'on me croit bien loin... Mais, ce jour là, te dis-je...

— En effet, dit M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, il me semble à présent reconnaître... Mais qui aurait jamais pensé...

[1] Agents secrets de la police chinoise.

—Je t'ai déjà prié de ne pas m'interrompre ! Ce jour-là, dis-je, après t'avoir rendu Kur-Rieux dont les pleurs avaient attiré mon attention et interrompu mon spectacle... Mais, à propos, je ne vois pas cet intéressant petit bonhomme? qu'en fais-tu? que devient-il? aime-t-il toujours les mar-yo-nett? je puis dire qu'il s'est furieusement diverti aux miennes. L'enfant n'est pas dégoûté ! autant que je puis me le rappeler, je donnais, ce jour-là, le *Cercle de craie*, la perle de mon répertoire! Connais-tu le *Cercle de craie*?

— Je prendrai la liberté de faire observer à votre excellence.....

— Il suffit ! ne m'interromps pas. Ce jour-là, dis-je, j'acquis la certitude que Gour-Rmands avait été volé. Mais par qui?

— Oui ! par qui ? répéta Ma-Tyeu-Lan-Sbair.

— Si tu m'interromps encore, je te fais donner les étrivières. Par qui, dis-tu ? eh bien ! voilà ce que je suis parvenu à savoir, toujours au moyen de mes renards jaunes, et pas plus tard qu'hier. Le prétendu marchand de mak-ar-hons, suivi par Gour-Rmands, n'était pas plus un pâtissier que tu n'es un mandarin et que je ne suis... »

Ici le pré-féd'heu-po-l'his s'arrêta, sourit d'une manière étrange, et reprit en caressant complaisamment sa moustache :

« Et que je ne suis un montreur de mar-yo-nett.

— De grâce, le nom du ravisseur ! s'écria M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, hors de lui et la fureur peinte sur tous ses traits, je veux mettre en pièces ce monstre ! c'est mon droit ! c'est la loi !

— Et c'est le vœu de l'empereur, dont voici l'ordre, dit le pré-féd'heu-po-l'his, en tirant de son sein une lettre qu'il porta à ses lèvres et qu'il remit cérémonieusement à M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, adore la main qui t'écrit ! »

V.

A Pékin.

Cette communication céleste était peinte en caractères rouges et bleus sur un morceau de soie jaune scellé du dragon vert impérial. M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair était appelé à Pékin, où on l'attendait pour prononcer sur le sort du ravisseur de Gour-

Rmands. Par la même lettre, et par une faveur inexplicable, l'empereur nommait l'ancien libraire président honoraire de l'Académie des nou-nou-sing[1], et admettait le petit Kur-Rieux au nombre des Ti-pa-Sien. Ce sont douze jeunes Chinois chargés d'entretenir et de renouveler perpétuellement les parfums des cassolettes du palais.

Le pré-féd'heu-po-l'his s'était retiré avant que M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair eût songé à exprimer sa reconnaissance. M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair se demandait si tout cela n'était point un rêve. Il oubliait même que c'était à la perte de son enfant qu'il devait un tel honneur. Il quitta sa pagode sans achever son sacrifice. L'esprit des cours s'emparait de lui. Il s'exerçait déjà à saluer comme il se fait en présence de l'empereur; et, en rentrant chez lui, s'étant trouvé face à face avec un ami qu'il avait con vié à un repas de nids d'hirondelles, il l'aborda en le traitant de « cousin du soleil, oncle des étoiles, frère de la lune, » et autres noms donnés à l'empereur dans les réceptions publiques; si bien que l'ami, se croyant l'objet de quelque mauvaise plaisanterie, prit un bâton et battit son hôte. Il n'en fallait pas moins pour rappeler celui-ci à la raison.

Le lendemain, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, accompagné de Kur-Rieux, partit pour Pékin dans un palankin d'occasion que lui vendit un ministre disgracié. Ce fonctionnaire retournait dans ses terres. Il donna quelques conseils à M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair sur la manière dont il fallait aborder l'empereur. Heureusement, l'ancien libraire ne suivit en rien ces beaux avis. Sans quoi, il eût été perdu. Jaloux comme un mandarin déchu, le vendeur du palankin avait, avec une perversité sans pareille, recommandé à M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair tant de pratiques irrévérencieuses, qu'une seule d'entre elles devait nécessairement envoyer le pauvre homme dans le plus sombre des cachots de l'État. Mais M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair n'avait pas en vain édité des almanachs. Il se prédit à lui-même ce qui devait lui arriver s'il débutait mal à la cour, et se promit d'être en garde contre tous les donneurs d'avis.

Après neuf jours d'un heureux voyage, il arriva à Pékin. Il se rendit immédiatement au palais où résident l'empereur et sa cour.

[1] Bouquinistes.

Ce palais est situé à l'extérieur de la ville. On s'y rend par une chaussée dallée, de belle construction, et bordée de chaque côté d'orangers en caisse. Elle se rattache à l'édifice par un perron de dix-sept marches, conduisant à un parvis orné de balustrades. Sur ce parvis, isolé de toutes parts, s'élève le monument, environné d'une galerie soutenue par des colonnes. Ces colonnes en porcelaine sont au nombre de cent; entre chacune d'elles, s'ouvre une porte en bois précieux incrusté d'arabesques d'or et de nacre, et que recouvre une portière de satin damassé, ornée de lambrequins à franges. Chacune de ces portes conduit dans une salle différente du palais, dont l'ameublement est aussi riche que varié. De magnifiques panneaux de laque lambrissent les murs. Ils représentent toutes les divinités du ciel chinois qui n'en compte pas moins de seize mille cent sept, et qui défie, par la fantaisie de leurs costumes, tout ce que la plus féconde imagination peut inventer de plus bizarre. Les divans sont à profusion et règnent autour de toutes les pièces; au milieu de chacune d'elles est un jet d'eau qui retombe dans un bassin pavé de pierres de couleur, et où se jouent des poissons dont chaque mouvement semble faire jaillir un millier d'étincelles de la surface de l'onde. Des lampes énormes, en or constellé de rubis et de turquoises, descendent de tous les plafonds. Des vases de la forme la plus élégante, à la gorge puissante et au col effilé, contiennent les fleurs les plus rares. On marche sur des planchers de bois de senteur tendus de tapis de cachemire. Des volières en filigrane laissent apercevoir le plumage diapré et chatoyant de mille gais oiseaux dont les charmantes chansons s'échappent en mélodieuses fusées; mais, à côté de toutes ces merveilles, de terribles surveillants, le cimeterre en main, se promènent incessamment, prêts à punir le téméraire qui se hasarderait à toucher du bout du doigt le nez du moindre magot.

Quand M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair et son fils Kur-Rieux pénétrèrent dans cette somptueuse demeure, c'était jour de grande réception, et ils assistèrent au plus imposant spectacle qui se puisse voir. A peine le rideau qui cachait l'empereur aux yeux des assistants eut-il été tiré, que toutes les têtes frappèrent par trois fois la terre. Après quoi, chacun se releva; et l'on en-

tonna un cantique en l'honneur de l'empereur, qui chantait lui-même le refrain avec toute sa cour.

Craignant que son silence ne lui fût imputé à crime, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair voulut unir sa voix à celle des autres concertants, mais il fit une fausse note qui jeta la consternation dans l'assemblée. Il reçut un coup de bambou sur les épaules et se tut. C'était le bâton du chef d'orchestre : une canne semblable à celle d'un tambour-major. M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair se tint pour averti.

Alors, tous les courtisans défilèrent en ordre devant l'empereur, et chacun lui remettait un placet et une fleur. Si l'empereur agréait le placet, il conservait la fleur ; sinon, il la rejetait : ainsi tout se passait sans paroles. Quand ce fut à son tour, M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, présenta la lettre que lui avait donnée le Pré-Féd'heu-Po-l'His, mais il la présenta seule, car il n'avait pas de fleur. Alors l'empereur s'apercevant de l'embarras de M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, et prenant dans ses bras Kur-Rieux qui accompagnait son père.

« Rassure-toi, dit-il à l'ancien libraire, cet enfant n'est-il pas une fleur, et la plus charmante de toutes ? »

Mais Kur-Rieux tendait ses petites mains vers son père, et se disposait à pleurer, lorsque M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair, tombant à genoux : « O puissant Bouddha!......, s'écria-t-il. »

Il n'en put dire davantage : il venait de reconnaître, dans la personne sacrée de l'empereur, le Pré-Féd'heu-Po-l'His, le montreur de Mar-Yo-Nett. Kur-Rieux lui-même avait reconnu son ancien ami, et le caressait joyeusement, au grand étonnement de tous.

« Eh! bien, Ma-Tyeu-Lan-Sbair, dit l'empereur avec bonté, n'as-tu rien à me dire. »

Mais Ma-Tyeu-Lan-Sbair demeurait muet.

« Parle. Tu viens me remercier de mes bontés et me demander justice ? Je t'écoute. Pourquoi ce silence ? J'ai appris d'un certain Pré-Féd'heu-Po-l'His que, dans l'occasion, ta langue se délie assez facilement. N'as-tu point une histoire intéressante à nous dire : La disparition d'un enfant enlevé par un prétendu marchand de mak-ar-hons ?...... Mais, à ton défaut, c'est moi qui la raconterai cette histoire. Il y avait une fois... »

Mais, en ce moment, un cri bien connu retentit à la porte

du palais, le cri d'un marchand de mak-ar-hons ; on entendait distinctement les clochettes de sa brouette et sa voix glapissante qui répétait :

« Voici les mak-ar-hons, les excellents mak-ar-hons ! les délicieux mak-ar-hons ! Accourez tous ! mangez mes mak-ar-hons ! Je ne les vends pas, je les donne ! »

M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair se précipita vers la porte, suivi de l'assistance tout entière, et chacun jeta un cri de surprise et battit des mains.

Le marchand de mak-ar-hons n'était autre que le frère de l'empereur, galamment déguisé en pâtissier ambulant ; il donnait la main à Gour-Rmands, revêtu du costume des jeunes Ti-pa-Sien, c'est-à-dire d'une tunique de brocart d'or sans manches, de bracelets de perles et de pantalons de mousseline lamée d'argent.

Gour-Rmands se jeta dans les bras de son père, où déjà Kur-Rieux était revenu.

« Tu m'avais donné une fleur, dit l'empereur à Ma-Tyeu-Lan-Sbair, je t'en rends deux. Quel châtiment réserves-tu au ravisseur de Gour-Rmands ?

M. Ma-Tyeu-Lan-Sbair baisa le bas de la robe de son souverain.

« Et maintenant, ajouta celui-ci, maintenant que tu as recouvré la joie de ton cœur, ne t'expose plus à la perdre : l'empereur et son frère ne se déguisent pas tous les jours, et toutes les aventures de ce genre ne se dénouent pas au palais de Pékin. Confucius a dit : « Ouvre ton cœur, ton œil et ta main, mais « clos ta maison, ton étable et ton jardin. »

Et ce fut ainsi que finit l'histoire de Kur-Rieux et de Gour-Rmands.

LES FIANCÉS DE STRÉNITZ.

PAR M. GUSTAVE DES ESSARDS.

I.

Maître Frantz.

La veille de Noël 168* un événement extraordinaire agitait tous les habitants du petit village de Strénitz, situé à quelque distance de Vienne, en Autriche. Les chaumières étaient abandonnées et les sentiers conduisant à l'avenue du château seigneurial se trouvaient encombrés d'une foule nombreuse.

Depuis les enfants en âge de marcher, jusqu'aux vieillards auxquels il restait encore quelque force, tout le monde s'était mis en route. Un air de bonheur animait toutes les physionomies. Les paysans en se rencontrant sur le chemin se parlaient avec cordialité, ceux-là même qui, depuis longtemps étaient séparés par des discussions d'intérêt ou des querelles de famille, oubliaient leurs griefs pour ne penser qu'à l'événement de la journée. Les jeunes filles, parées de leurs plus beaux vêtements, marchaient en chantant de joyeux refrains. Les jeunes garçons s'élançaient de chaque côté du chemin et disparaissaient un instant pour revenir chargés de mille fleurs dont ils formaient des bouquets ou tressaient des couronnes qu'ils offraient aux compagnes de leurs jeux.

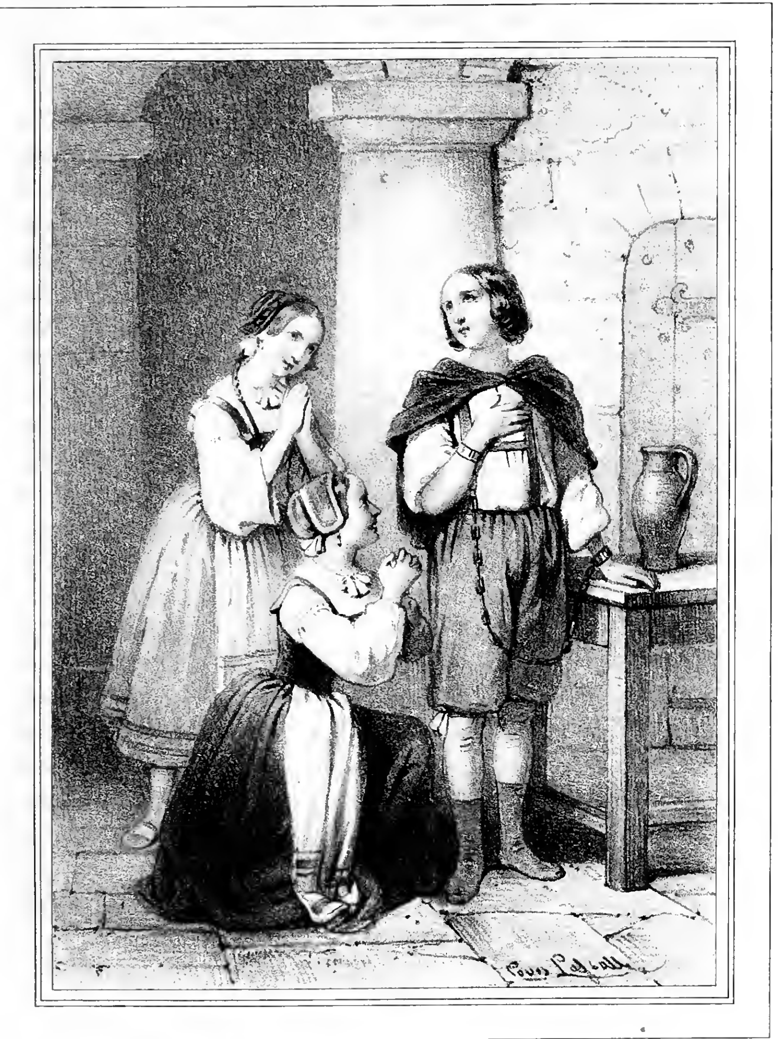
En arrivant près du château, la foule devenait peu à peu silencieuse, non pas de ce silence qui naît de la crainte, mais de cette émotion que cause l'approche d'un bonheur que l'on sent vivement.

Vers le milieu de la journée, l'avenue était bordée d'une foule nombreuse accourue de dix lieues à la ronde.

Un petit homme chauve, au regard faux, à la mine renfrognée, se promenait fièrement devant le château. Ses yeux inquiets erraient de côté et d'autre sans jamais se fixer ; on eût dit qu'il craignait de rencontrer un regard qui pénétrât sa pensée. Son front ridé, ses sourcils froncés, annonçaient une vive contrariété, et le sourire qui plissait ses lèvres, donnait quelque chose de méchant à sa vilaine figure.

Un mouvement s'opéra dans la foule, et maître Frantz, le

Les fiancés de Strénitz.



Louis Lassalle del et lith. Imp. Lith de Cattier.

..Elles le suppliaient de dire la vérité, et toujours Varner répétait: Je suis innocent.

Paris. Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

petit homme à la mine rébarbative, fut arraché à sa préoccupation par le murmure qui se fit autour de lui.

« Voilà la perle de Strénitz! voilà la belle Marie! » disait-on de toutes parts. La figure de maître Frantz se dérida, il essaya de prendre un air gracieux, et s'avança vers les nouveaux venus, en se tenant raide comme un pieu, afin de ne rien perdre de sa petite taille.

« Enfin vous voilà, ma bonne madame Kurtz, dit-il avec une grimace qu'il espérait faire passer pour un sourire.

— Oui, monsieur le régisseur, et ce n'est pas sans peine, car les chemins sont bien mauvais.

— Et mademoiselle Marie, la perle de Strénitz, est toujours bien portante, on n'a pas besoin de le lui demander, il suffit de la regarder. »

Marie baissa les yeux et se rapprocha d'un jeune paysan qui se tenait à quelques pas de là.

« Ah! c'est vous, Varner, dit maître Frantz en fronçant les sourcils; et que venez-vous faire ici?

— Est-ce sérieusement que vous me demandez cela, maître Frantz?

— Je ne plaisante jamais avec des gens comme vous, paysan.

— Eh bien alors! je vous dirai sérieusement que je suis venu ici pour souhaiter la bienvenue à monseigneur le comte de Strénitz, notre bon maître.

— C'est un grand honneur que vous lui faites là vraiment!

— Ce n'est pas un honneur pour lui, mais c'est un plaisir pour moi... pour nous tous..., parce qu'il est bon, généreux, équitable, et qu'il ne ressemble pas, lui, à tant de gens que je connais, qui reçoivent durement les pauvres serfs et les accablent de mauvais traitements.

— Que voulez-vous dire? insolent!

— Je veux dire, monsieur Frantz, qu'il est heureux que M. le comte arrive enfin, car il est notre seigneur et maître, et qu'il entendra nos plaintes.

— Des plaintes!... et contre qui? vaurien!

— Contre vous, maître Frantz.

— Allons, Varner, allons, mon ami, soyez calme, dit madame Kurtz.

— Mais aussi, pourquoi cet homme est-il sans cesse à me poursuivre de ses méchantes paroles?

— Varner, dit Marie d'une voix douce.

— Tu me paieras cher ton insolence, murmura le régisseur, en lançant au jeune homme des regards furieux; puis changeant de physionomie, il s'approcha de madame Kurtz.

— Eh bien! ma bonne dame, lui dit-il d'une voix mielleuse, êtes-vous contente de votre ferme?

— Pas trop, monsieur Frantz, la saison n'a pas été bonne, et nous aurons bien de la peine à payer nos fermages.

— Oh! ne soyez pas en peine, j'attendrai que vous puissiez le faire sans vous gêner.

— Vous êtes bien bon, monsieur Frantz.

— Et, si vous le voulez, comme votre bail expire à la fin de l'année, je vous le renouvellerai avec une diminution.

— Que le ciel vous bénisse de cette bienveillance!

— Ainsi, c'est un grand service que je vous rendrai?

— Oui, monsieur Frantz, et vous avez droit à toute ma reconnaissance.

— Eh bien! service pour service.

— Que puis-je faire pour vous?

— Madame Kurtz, depuis longtemps je suis régisseur des biens de M. le comte, et, comme j'ai toujours vécu sagement, j'ai fait des économies; je suis riche, madame Kurtz... très-riche, et je puis faire le bonheur de quelqu'un que j'aimerai... Eh bien! j'aime votre fille, et je vous la demande en mariage.

— Cette proposition m'honore infiniment, mais je ne puis y répondre comme vous le désirez.

— Et pourquoi donc! madame Kurtz?

— Quand, il y a trois ans, mon mari est mort, je suis restée seule au monde avec ma fille: toutes deux pauvres, sans force, sans soutien, nous allions être chassées de la ferme, par vous, monsieur Frantz, et nous serions mortes de faim, quand le ciel envoya vers nous un brave et digne jeune homme qui eut pitié de notre misère et se dévoua pour nous sauver. Depuis lors, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'aie imploré Dieu pour lui. Depuis lors, je n'ai eu d'autre pensée que de m'acquitter envers Varner; il aime ma fille, et j'ai juré qu'elle n'aurait pas d'autre époux. »

Maître Frantz était pâle de colère; ses petites jambes grêles tremblaient sous lui, ses yeux, sortis de leur orbite, lançaient des flammes.

« Mais y pensez-vous, bonne femme, dit-il, quand il put parler, Varner n'a rien.

— Il est jeune, il a du courage, c'est un honnête homme; que voulez-vous de plus?

— Tout cela ne donne pas de la fortune.

— Mais la fortune donne-t-elle le bonheur?

— Elle y contribue, au moins.

— Eh bien! mes enfants sont jeunes, avec de l'ordre et de l'économie, ils arriveront à être riches un jour.

— Un jour... mais dans dix ans, dans vingt ans peut-être, tandis que moi, je vous offre la fortune pour le présent.

— Je suis désolée, maître Frantz, mais ma parole est donnée et je n'y manquerai pas.

— C'est ce que nous verrons..., grommela le petit homme; ah! vous me refusez... eh bien! malheur, malheur à vous! »

A cet instant les cris de: Vive monseigneur! retentirent dans l'air, et l'on vit au loin une calèche de voyage qui s'avançait rapidement au train de quatre vigoureux chevaux..

II.

Le comte de Strénitz.

Le comte de Strénitz était l'un des plus riches seigneurs de l'Autriche. Il possédait plusieurs propriétés d'une grande valeur, mais quoique son château de Strénitz ne fût ni le plus beau, ni le plus considérable, il le préférait à tous les autres.

Il y avait reçu le jour, son enfance s'y était écoulée; tous ces souvenirs du passé embellissaient Strénitz, et lui donnaient à ses yeux un charme inexprimable.

Lancé dans le tourbillon de la vie politique, préoccupé des intérêts de l'Autriche, le comte était presque constamment retenu à Vienne, mais quand il pouvait prendre quelques jours de repos, sa première pensée était pour Strénitz. Il y revenait, et oubliant les intrigues de la cour et les soucis des affaires, il retrouvait un passé plein de bonheur et de joie.

Maître Frantz, à force de ruse et d'habileté, était parvenu

à capter la confiance du comte et à se montrer à lui sous des dehors qui ne ressemblaient en rien à sa nature basse et vile.

Plus maître de Strénitz que le comte lui-même, il s'était érigé en tyran; sa volonté, son caprice faisaient loi, et malheur à qui osait se plaindre, car, abusant de son pouvoir, maître Frantz brisait tout ce qui le gênait.

Chaque fois que le comte était venu à Strénitz, le régisseur avait eu l'adresse de placer sur son passage des gens qui lui étaient dévoués et qui chantaient ses louanges, exaltaient ses vertus et proclamaient sa justice d'une façon si vive et si naturelle, que le seigneur du château se confirmait de plus en plus dans l'idée que Frantz était un trésor et qu'il faisait le bonheur de ses vassaux.

Le peu de temps pendant lequel il restait à Strénitz l'empêchait de savoir la vérité, et le pouvoir du régisseur augmentait après chaque visite de son maître.

« Eh bien! Frantz, dit le comte en descendant de voiture, me voilà donc encore une fois au milieu de mes vassaux de Strénitz.

— Oui, monseigneur, et vous voyez s'ils vous aiment.

— Oh! toutes les jouissances du monde, les honneurs, les richesses, le pouvoir, rien ne peut faire éprouver un bonheur pareil... Et c'est à toi, Frantz, c'est à toi que je dois cela, car tu me fais aimer et chérir de ces braves gens.

— J'exécute vos ordres, monseigneur.

— Eh bien! je veux les voir tous réunis autour de moi; je veux qu'ils sachent combien leur accueil me rend heureux. Frantz, donne des ordres pour qu'on leur serve un repas devant le château. Fais venir des musiciens et organise une fête complète.

— Monseigneur ne craint-il pas de se fatiguer, après un aussi long voyage?

— Rien ne saurait mieux me délasser que la joie de ces braves gens. Va, mon vieil ami, c'est un triomphe que tu partageras avec moi. »

Le comte entra dans le château, et maître Frantz se disposa, bien à contre-cœur, à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il craignait que quelque mécontent ne portât ses plaintes

jusqu'au noble comte, et qu'enhardie par l'exemple, la foule des plaignants ne parvînt à lui.

Deux heures après, des tables étaient dressées dans la grande avenue du château, et les paysans, entraînés par les accents enivrants d'un orchestre nombreux, se livraient à des danses joyeuses.

Le comte parut à une fenêtre du château; aussitôt un immense cri de *vive monseigneur!* s'éleva vers le ciel; et la foule entière se tourna vers le maître. De grosses larmes coulaient de ses yeux.

« Mes amis, dit-il d'une voix émue, je vous remercie, je suis fier de l'accueil que vous me faites, et pour consacrer le souvenir de cette journée, j'ai conçu une pensée que vous approuverez.

« Chaque année, à pareil jour, dix des plus vieux d'entre vous se réuniront ici. Tous les jeunes gens auxquels leurs parents auront accordé la permission de se marier, se présenteront devant eux, et le tribunal examinera leur conduite jusqu'à cette époque.

« Après un examen consciencieux, il proclamera le nom des deux fiancés qui lui semblent mériter une récompense.

« Pendant huit jours, il recevra toutes les réclamations qui seront faites, il les pèsera dans la balance de la justice, et le huitième jour, il rendra son arrêt.

« Les deux élus seront mariés à la chapelle du château, et je m'engage à leur donner une dot de cinq cents florins. »

Cette nouvelle preuve de la bonté du comte, fut accueillie par des cris de joie.

« Et maintenant, continua-t-il, vous allez mettre dès aujourd'hui cette idée à exécution. »

Quelques instants après, un grand silence se fit sur la pelouse. Les dix vassaux les plus âgés de la seigneurie s'assirent en cercle et formèrent un imposant tribunal. Par les ordres du comte, Frantz apporta un registre et prit le nom de tous les fiancés. Quand il eut à écrire celui de Marie Kurtz et de Varner, sa main tremblait tellement qu'il ne pouvait tracer que des lignes informes.

La foule se retira et laissa les juges examiner le mérite des vingt-deux couples qui s'étaient présentés.

Au bout de deux heures, les vieillards firent prévenir le comte qu'ils étaient prêts à rendre leur jugement.

M. de Strénitz, suivi du chapelain, du bailli et de toutes les autorités du pays, descendit sur la pelouse.

Le plus ancien des vieillards se leva, et mettant une main sur son cœur et de l'autre montrant le ciel, il dit d'une voix grave et solennelle :

« Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, au nom du tribunal, je déclare Marie Kurtz et Varner les plus dignes de la récompense promise par le noble seigneur. »

« Vive la perle de Strénitz! Bravo, Varner! cria la foule qui ratifia ainsi le choix du tribunal.

— Frantz, fais avancer ces jeunes gens, » dit le comte.

Le régisseur était livide, ses traits horriblement contractés ressemblaient à ces démons hideux qui se tordent sous le portail de notre Dame-de-Paris.

« Je ne sais pas... je ne puis... murmurait-il, sans penser à ce qu'il disait.

— Les voici! les voici! cria la foule, et les deux fiancés furent amenés près du comte.

— Jeunes gens, leur dit-il, vous avez entendu l'arrêt du tribunal; si dans huit jours aucune réclamation n'est faite, vous aurez la récompense promise. En attendant, voici l'anneau des fiançailles. »

Et le comte leur donna à chacun une riche bague en or.

« J'ai huit jours devant moi, dit Frantz en souriant d'une façon diabolique. »

La journée s'écoula dans la joie, et le soir, chacun revint au logis, pensant à la cérémonie qui devait avoir lieu huit jours après.

III.

Le régisseur et le prisonnier.

Le soir même, après avoir quitté le comte, Frantz se rendit dans la chambre qu'il habitait ordinairement. Son front était soucieux, une pensée pénible l'agitait. Il resta une heure la tête appuyée dans ses mains, puis enfin il se leva et marcha à grands pas.

« Oui, c'est cela, disait-il, c'est le meilleur moyen... Mais si Joseph parle... Il ne parlera pas... Je saurai bien l'en empêcher... Allons, sans plus tarder. »

Maître Frantz alluma une lanterne sourde, prit des armes, un trousseau de clefs, et descendit avec précaution dans la cour du château.

Il se dirigea vers une vieille tour qui dessinait sa masse noire dans le ciel. Après avoir monté un escalier sombre et tortueux, il arriva près d'une porte basse, couverte de lames de fer.

« C'est ici que doit être Joseph, dit Frantz, et tirant trois énormes verroux, il ouvrit avec peine la porte qui grinça sur ses gonds rouillés.

— Qui va là ! dit une voix rauque, et un bruit de chaînes se fit entendre.

— C'est moi, Joseph.

— Qui ça ? vous.

— Moi, Frantz ; ne me reconnais-tu pas? dit le vieillard en tournant vers le prisonnier la lumière de sa lanterne.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? N'est-ce donc pas assez de me priver de ma liberté, et faut-il encore que vous m'ôtiez le sommeil ?

— Ta liberté ! Je viens te l'offrir.

— Oh ! vous raillez... Je suis enchaîné, je ne puis vous écraser... Alors, vous vous moquez de moi.

— Non, je te parle sérieusement, veux-tu être libre ?

— Oui, quelles que soient vos conditions, j'accepte.

— Depuis trois mois tu es en prison ; tu dois y rester deux ans encore.

— C'est vrai.

— Eh bien ! demain, cette nuit même ta liberté et deux mille sequins.

— Que faut-il faire ?

— Il y a un homme que je veux perdre... je ne tiens pas à sa vie, mais à son honneur. Il faut qu'il soit déshonoré, accusé d'un crime dont il ne puisse se justifier. Demain soir, le comte laissera dans mon cabinet deux sacs de mille florins chaque. D'ici-là, tu pénétreras dans la chaumière de Varner, sous un prétexte quelconque, tu prendras son couteau de chasse ou tout

autre objet qui lui appartienne. Lorsque la nuit sera venue, tu te glisseras dans mon cabinet; personne ne te verra tu prendras les deux sacs et tu auras soin d'oublier le couteau de chasse sur la table. Tu sortiras, et jamais tu ne remettras les pieds sur les terres de monseigneur.

— C'est bien; mais qui me dit que vous ne me ferez pas arrêter.

— Ma parole.

— Votre parole... elle vaut la mienne. J'ai intérêt à agir, car je puis gagner deux mille florins. Vous avez intérêt à me faire prendre, car je pourrais vous perdre.

— Eh bien! ce permis de passer sur les terres de la seigneurie.

— Ça suffit.

— Ainsi, tout est bien convenu.

— Parfaitement.

— Tu es libre. »

Frantz détacha le prisonnier; celui-ci jeta sur le régisseur un regard terrible et dit entre ses dents :

« Si je l'étranglais!... mais non, les deux mille florins d'abord, nous verrons ensuite. »

Frantz se tenait sur ses gardes, ses armes étaient prêtes. Le prisonnier descendit rapidement l'escalier de la tour, franchit le mur d'enceinte et disparut. Le régisseur regagna sa chambre.

IV.

Crime et vertu.

Le jour commence à paraître, tous les paysans quittent leur chaumière pour se livrer à leurs travaux accoutumés. Varner, l'un des premiers à l'ouvrage, sortait de chez lui, quand des gémissements plaintifs attirèrent son attention. Il s'avança du côté où ils se faisaient entendre : un homme étendu sur la terre respirait à peine; sa figure était pâle, sa barbe longue, hérissée, ses joues creuses laissaient voir les os de sa mâchoire. Varner s'approche de lui, et le prenant dans ses bras, le porte jusque dans sa chaumière. Il jette un fagot dans la cheminée et place le pauvre homme devant la flamme bienfaisante.

L'inconnu paraît se ranimer un peu à cette douce chaleur : il ouvre les yeux.

« Où suis-je? Oh ! merci, car sans vous j'allais mourir, dit-il d'une voix faible.

— Remettez-vous, mon ami. Vous êtes étranger à ce pays?

— Oui, monsieur; je viens de faire un long voyage, je me suis égaré, et lorsque vous m'avez trouvé, je venais de tomber épuisé de fatigue et mourant de faim.

— Eh bien ! restez ici jusqu'à ce que vous soyez mieux, voilà du pain, des fruits, de la viande; prenez ce qui vous sera nécessaire. La maison de Varner est ouverte à tous les malheureux.

— Varner ! dit l'inconnu en tressaillant.

— Adieu, je vais à mon ouvrage.

— Merci, mon brave monsieur. »

A peine Varner fut-il sorti, que Joseph, car c'était lui, se leva et frappant dans ses mains, s'écria :

« Bravo! bien joué! et maintenant les deux mille florins sont à moi. Mais d'abord, déjeunons. »

Joseph avait joué son rôle avec d'autant plus de naturel, qu'épuisé par le régime de la prison, il était pâle, et que la privation complète d'exercice avait affaibli ses forces.

« Eh bien! dit-il en se mettant à table, c'est dommage de faire du mal à ce garçon, il est charitable; il m'a recueilli sur la route... il m'a donné asile... je mange son pain... c'est dommage... mais deux mille florins... Au diable tout le reste, ne pensons qu'à cela. »

Et pour chasser ces bonnes pensées, Joseph chercha à s'étourdir en buvant outre mesure. Il arriva bientôt à perdre à peu près la raison. Alors, les mauvais sentiments reprirent le dessus, et il s'éloigna en emportant avec lui le couteau de chasse de Varner.

Quand vers le milieu de la journée celui-ci revint du travail, il fut étonné de ne pas trouver l'inconnu, mais pensant que sans doute il s'était trouvé en état de reprendre sa route, il ne s'en occupa plus. D'autres pensées remplissaient son cœur, Marie, sa fiancée, la perle de Strénitz, était seule présente à son esprit.

Le lendemain matin, les habitants du château furent ré-

veillés en sursaut par les cris lamentables de maître Frantz, qui courait de tous côtés en appelant du secours.

Le comte fut un des premiers à se rendre auprès de lui.

« Eh bien! Frantz, qu'y a-t-il?

— Oh! monseigneur, c'est horrible! épouvantable!

— Mais qu'est-ce donc?

— Un scélérat, un voleur s'est introduit ici cette nuit... dans mon cabinet, et il y a pris les deux sacs de florins que vous m'avez remis hier soir.

— N'est-ce que cela?

— Comment! monseigneur trouve que ce n'est rien.

— Je ne dis pas cela. Tu n'es pas blessé, c'est le principal. Maintenant il faut envoyer chercher le bailli et faire toutes les démarches nécessaires pour découvrir le voleur.

— Oh! c'est indigne... pendant que monseigneur est ici... oser ainsi...

— N'as-tu aucun soupçon?

— Non, monseigneur.

— Le voleur n'a-t-il rien laissé qui pût le trahir?

— Monseigneur, je ne sais, j'étais si troublé.

— Voyons dans ce cabinet. »

Le comte, suivi de quelques-uns de ses gens, entra dans le cabinet, et bientôt on trouva un couteau de chasse jeté dans un coin.

« A qui appartient cette arme? demanda le comte. »

Personne ne répondit.

« Est-ce à toi? Frantz.

— Non... non monseigneur, dit le régisseur en examinant attentivement le couteau, mais je crois.. oui, c'est cela même, je l'ai vu entre les mains de Varner.

— C'est le couteau de Varner! dirent les gens du château.

— Varner! mais n'est-ce pas le nom de ce jeune homme qui a été proclamé par les vieillards?

— Oui, monseigneur.

— Alors, il n'est pas probable...

— Voilà M. le bailli.

— Monsieur le bailli, dit le comte, un vol a été commis cette nuit au château. Deux sacs, contenant chacun mille florins, ont été enlevés de ce cabinet. Nous n'avons trouvé d'autre

indice du coupable que ce couteau de chasse; il paraît qu'il appartient à un brave et digne garçon qu'on ne peut soupçonner légèrement. Prenez toutes les précautions nécessaires, informez promptement de cette affaire, et rendez-m'en compte.»

Le bailli se concerta avec Frantz, qui parvint à lui inspirer des soupçons contre Varner. Il fut décidé que le magistrat se transporterait à la demeure de celui-ci, pour y procéder à une perquisition.

Frantz resta quelques minutes seul après la sortie du bailli, puis il le rejoignit au moment où il entrait dans la maison de Varner. Le régisseur se glissa dans une chambre à côté de celle qu'on visitait, et se mêla ensuite aux gens de justice sans qu'on se fût aperçu de son absence.

Le bailli continuait ses recherches. En remuant une caisse, on entendit un bruit argentin, et derrière, on découvrit deux sacs que Frantz déclara être ceux qu'on lui avait volés.

Dès lors, aucun doute n'existait plus sur la culpabilité de Varner. Son couteau de chasse trouvé sur le lieu du crime, les deux sacs, ceux mêmes qui avaient été pris, tout l'accusait.

A ce moment, Varner rentrait chez lui.

« Au nom de la loi, je vous arrête, dit le bailli, et il fit signe à ses gens de s'en emparer.

— Vous m'arrêtez!... et pourquoi? demanda le pauvre jeune homme.

— Il a l'audace de le demander, dit Frantz.

— Mais au nom du ciel! répondez-moi.

— Suivez-nous en prison, dit le bailli.

— En prison... moi! comme un voleur, murmura Varner.

— Oui, comme un voleur que vous êtes, dit Frantz. »

Et la foule répéta ce mot terrible, — voleur!

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans le pays, et arriva jusqu'à madame Kurtz. Au moment où le bailli, suivi d'une foule immense, conduisait Varner à la prison, deux femmes pénétrèrent jusqu'à lui.

« Ma mère!... ma fiancée!... dit Varner en baissant la tête.

— Mon fils!

— Varner!

— Tu n'es pas coupable, n'est-ce pas?

— Oh! dites-moi que vous êtes innocent.

— Oui, s'écria Varner, en levant au ciel ses mains enchaînées, oui, par mon amour pour vous, Marie, je suis innocent, je le jure !

— Eh bien ! voyez à quel homme vous alliez donner votre fille, dit Frantz à madame Kurtz. Voulez-vous de moi pour gendre ?

— Oh ! jamais... jamais !... murmura la pauvre femme en sanglotant.

— Espérez ! dit une voix bien douce. »

Le prisonnier fit un signe d'adieu et disparut dans les cours du château.

V.

Conclusion.

Les jours se succédaient et Varner était toujours en prison. Aux preuves accumulées contre lui, il n'opposait qu'un démenti formel. Plusieurs fois le comte l'avait interrogé lui-même, et toujours il avait nié le crime dont il était accusé.

Marie et sa mère avaient pénétré jusque dans sa prison, et là, à genoux, les mains jointes, les larmes aux yeux, elles le suppliaient de dire la vérité; et toujours Varner répétait : Je suis innocent.

Le jour fixé pour le mariage est arrivé; tous les vassaux du noble comte se rassemblent au château; un air de tristesse assombrit leur figure; plus de cris joyeux, plus de chants de fête, on se parle à voix basse, on s'entretient du pauvre Varner; tout le monde le plaint, car jusqu'alors il a vécu probe et honnête.

Mais l'heure a sonné. Les vieillards sont réunis sur la pelouse devant le château. Le comte paraît, accompagné du bailli, de Frantz et des gens de justice. Sur un signe du noble seigneur, les portes de la prison s'ouvrent, et Varner sort entouré d'archers qui surveillaient ses moindres mouvements.

Sa figure est pâle, mais elle n'a rien perdu de son énergie; son front est soucieux, son regard est triste, mais il est plein d'assurance. Un silence profond se fait dans la foule. Tout à coup deux femmes se précipitent aux pieds du comte.

« Grâce ! grâce ! monseigneur, crient-elles d'une voix déchirante. »

Frantz les repousse durement.

« Laissez faire justice, dit-il avec son regard de démon.

— Varner, dit le comte avec bonté, j'ai examiné moi-même votre affaire avec attention, et je suis convaincu que vous êtes coupable; cependant, à cause de votre vie passée, je vous promets une grâce entière, si vous avouez votre crime.

— Monseigneur, répond Varner d'une voix ferme, je suis innocent.

— Maintenant, vous n'avez plus rien à espérer.

— Je suis prêt à mourir, monseigneur.

— Oh! pitié... pitié! criait Marie en se tordant de désespoir.

— Justice! dit tout à coup une voix forte. »

Et un homme, traversant les rangs épais des vassaux, se présente au milieu du cercle formé autour du comte.

« Que voulez-vous? demanda M. de Strénitz.

— Justice.

— Pour qui?

— Pour tous! grands et petits, puissants et faibles.

— Vous l'aurez.

— Monseigneur, cet homme est innocent.

— Je suis perdu, murmura Frantz.

— Prouvez-le.

— C'est moi qui ai commis le vol.

— Vous! et pourquoi?

— Pour obéir aux ordres de M. Frantz.

— De Frantz!

— C'est un imposteur, dit le régisseur devenu blême.

— Écoutez-moi, monseigneur, et vous comprendrez que je dis bien la vérité. »

Et Joseph, car c'était lui, raconta la visite de Frantz, sa ruse pour entrer chez Varner prendre le couteau de chasse, et enfin la manière dont il avait commis le crime.

Frantz anéanti restait immobile, pouvant à peine se soutenir.

« Mais, demanda le comte, les deux mille florins trouvés chez Varner.

— Les deux mille florins? dit Joseph étonné.

— Oui, fit Frantz en reprenant courage. Vous le voyez, c'est un imposteur.

— Ah! m'y voici, continua Joseph. La preuve que c'est

bien moi qui ai commis le vol, c'est que, dans un des sacs, j'ai trouvé une lettre à l'adresse de M. le comte. Cette lettre, la voici.

— C'est vrai, je me rappelle l'avoir placée dans un des sacs afin que Frantz la vît.

— Eh bien! suis-je donc un imposteur? Quant aux deux mille florins trouvés chez Varner, je soupçonne fort maître Frantz d'y être pour quelque chose.

—Frantz, dit le comte d'une voix sévère, qu'avez-vous à dire?

— Grâce! grâce, monseigneur, cria le misérable.

—Ainsi, c'est donc vrai! vous accusiez un homme que vous saviez être innocent... Mais pourquoi? dans quel but?

— Pour épouser ma fille à la place de Varner, dit madame Kurtz en essuyant ses larmes.

— Et vous, Joseph, comment avez-vous eu le courage de venir vous dénoncer vous-même?

— Je n'ai pu oublier la bonté que m'avait témoignée Varner; l'idée de lui causer de la peine me torturait, et je suis venu, monseigneur, rendre hommage à la vérité et dénoncer deux coupables pour sauver un innocent.

— Oh! merci... merci, Joseph, s'écria Marie avec joie.

—Monsieur le bailli, rendez la liberté à Varner et conduisez ce misérable en prison. Varner, je vous dois une réparation qu'exigez-vous de moi?

— La grâce de Joseph! monseigneur.

—Joseph, vous venez de vous conduire en honnête homme; promettez-vous d'agir toujours ainsi?

— Oui, monseigneur, je le jure!

— Vous êtes libre... et vous, mes amis, suivez-moi au château, que ce jour commencé si tristement, soit le plus beau de votre vie. »

Varner et Marie furent unis dans la chapelle du château Le comte de Strénitz les dota généreusement et choisit le nouvel époux pour régir ses biens à la place de Frantz, qui, déchiré par ses remords, mourut bientôt en prison.

LES MARCASSINS.

(Première Partie.)

PAR M. EUGÈNE NYON.

Chacun sera payé selon ses œuvres.
Les Saints Évangiles.



AVANT-PROPOS.

L'histoire que nous allons vous offrir aujourd'hui, chers lecteurs, se passe à une époque de guerres civiles ; époque d'égoïsme pendant laquelle toute espèce de lien social avait disparu, surtout parmi cette soldatesque effrénée qui ne connaissait de loi que son intérêt. Alors les mœurs étaient relâchées et l'ignorance grande, chez ces hommes sans conscience, cherchant à faire tourner à leur profit les troubles qui agitaient la France. Il faudra donc que vous nous pardonniez ce qu'il y aura de hideux dans le caractère de quelques-uns de nos marcassins. Vous serez révoltés, vous autres, jeunes et charmants enfants, polis et raffinés par l'éducation, de voir ces enfants grossiers et cruels tels que les avait faits l'ignorance et la position exceptionnelle de leur père. Vous serez révoltés, et nous nous écrierons : tant mieux ! car nous voulons vous faire bien sentir, par l'aspect de ces espèces de bêtes fauves, tous les bienfaits de la morale que l'on vous enseigne et qu'ils ignoraient, de l'éducation que l'on vous donne, et dont ils ne se doutaient pas. Nous espérons vous prouver aussi, que si le proverbe : *bon chien chasse de race* a quelque vérité, il n'est pas impossible de se soustraire à cette influence du sang. A côté de ces *marcassins,* de ces enfants viciés dès le berceau, nous vous montrerons un autre enfant, leur frère, combattant l'ignorance par le travail, et pratiquant la vertu dans le repaire même du vice. A lui toutes vos sympathies, dégoût et mépris pour les autres ! Mais attendez la fin, peut-être le châtiment se tient-il prêt et menaçant ; peut-être chacun sera-t-il payé selon ses œuvres.

I.

La bauge du sanglier.

C'était vers l'an 1580. On était au temps où notre pauvre France, hérissée de piques, de pertuisanes et de mousquets, se déchirait elle-même les entrailles à belles dents. A cette sanglante époque, plus de frères, plus d'amis; plus rien que des religionnaires, versant le sang au nom de Dieu. Partout sur notre sol, cliquetis d'épées, arquebusades, siéges de places, guerre acharnée de Français à Français, assassinat gigantesque décoré du titre de coup d'état [1], embuscades, milliers d'hommes tués pour un coup de pierre ou un psaume de David [2], et cela à toute heure, à tout instant, pour un seul mot: *catholique* ou *huguenot*. C'était enfin au temps des guerres de religion.

La préoccupation batailleuse du moment était donc propice à ces soldats d'aventure, espèce de soudards qui venaient de tous les pays vendre leur bras et leur épée au plus offrant, sans se soucier de tel ou tel principe, de tel ou tel parti. Leur intérêt était leur seule religion, et l'or le dieu qu'ils adoraient de préférence. C'étaient pour la plupart des étrangers; cependant, et il faut bien le dire quoique notre amour-propre national puisse en souffrir, il y avait parmi eux quelques Français, gens de débauche que les excès de tous genres avaient amenés à ce métier honteux. Les premiers temps des guerres religieuses, en occupant l'activité de ces bandes indisciplinées, leur avaient fourni aussi des occasions de rapines, et beaucoup s'étaient contentés de piller l'ennemi du moment, sans porter la main sur le passant inoffensif. Mais d'autres, profitant des troubles et des discordes, s'étaient retirés du conflit, et s'étaient mis à exploiter le grand chemin au détriment des malheureux voyageurs. Allant même plus loin, ceux-là se jetaient parfois sur les habitations, livraient des siéges, et mettaient tout à feu et à sang, travaillant ainsi pour leur propre compte, et sans autre but, politique ou religieux, que leur avidité et leur grand désir de rapines.

[1] La Saint-Barthélemy, 24 août 1572.

[2] Massacre de Vassy.

Le plus redoutable, sans contredit, parmi ces bandits, était une espèce de petit gentilhomme picard, dont les ravages fameux avaient tellement ensanglanté les environs de Nevers, lieu qu'il avait choisi pour le théâtre de ses hauts faits, qu'on l'avait surnommé le *Sanglier nivernois.* Ce terrible bandit commandait cinquante hommes environ, drôles sans principes et sans frein, mais tellement soumis aux volontés de leur chef, que, sur son ordre, ils se seraient tous entre-tués sans répliquer. Au reste, le Sanglier nivernois avait tout ce qu'il fallait pour imposer à de pareilles gens : force herculéenne, âme sans pitié, courage incontestable, et de plus une telle profusion de défauts, un tel luxe de vices, qu'il devait nécessairement devenir l'idole de ses subordonnés, tous perdus de mœurs et prédestinés à la potence.

Cet homme donc était la terreur des habitants du Nivernais, qui ne prononçaient son nom qu'en tremblant, tant ils redoutaient d'avoir affaire à lui. Dans toutes les oraisons à saint Julien, patron des voyageurs, on ajoutait cette phrase : « O grand saint Julien, défendez-nous du Sanglier et de sa bande. » Il fallait être bien hardi pour s'aventurer à voyager la nuit, et le jour même on ne se mettait en route qu'avec crainte, car on savait que le jour ou la nuit étaient indifférents au Sanglier, qui serait audacieusement entré à main armée dans Nevers même, s'il eût eu l'espérance d'y faire un butin considérable. On citait de lui des traits d'audace inouïe, et ses hauts faits de grand chemin étaient le sujet de toutes les conversations, lorsqu'après le couvre-feu, la famille se réunissait à l'entour du foyer. On se servait du nom de cet homme comme d'un épouvantail pour les enfants ; de même qu'on les menace encore aujourd'hui de *Croque-mitaine,* on les menaçait alors du Sanglier nivernois s'ils n'étaient pas sages, et ce nom produisait un effet magique : les pleurs cessaient aussitôt.

Le Sanglier ne se bornait pas à l'exploitation des grands chemins ; sans doute il détroussait les passants, quand le cas en valait la peine, mais aussi il descendait dans les plaines, faisant main-basse sur les troupeaux de bœufs ou de moutons qu'il employait à la nourriture de ses hommes. Cette espèce de *higlander* français, poussant plus loin l'audace, rançonnait tous les fermiers des environs, qui pour une certaine somme

annuelle se rachetaient des brigandages de sa troupe, laquelle faisait payer souvent jusqu'à trois fois ce terrible impôt. Si le fermier, invoquant le traité, refusait de payer une seconde fois, malheur à son troupeau! le Sanglier le faisait emmener dans les bois où était son quartier-général, et ne le rendait que lorsque le fermier s'était exécuté; encore s'arrangeait-il toujours de façon à ce qu'il manquât quelques têtes de bétail, qu'il gardait, disait-il, pour les intérêts.

C'était, comme vous voyez, mes enfants, un abominable homme, et vous vous étonnez sans doute que les habitants du Nivernais n'aient pas pris les armes et ne se soient pas réunis pour détruire ce fléau. Jugez-les mieux. Ils le tentèrent deux fois, mais deux fois ils furent battus, perdirent une grande partie de leurs amis et de leurs parents, et se virent rançonnés plus que jamais. En vain ils eurent recours aux magistrats, en vain ils implorèrent le secours des troupes du roi. Vraiment les magistrats et les troupes avaient bien une autre besogne que de donner la chasse à un bandit. Ne fallait-il pas rechercher les huguenots? Ne fallait-il pas les combattre?

Fier de cette impunité, le Sanglier nivernois avait osé prendre une habitation connue de tout le monde, où demeurait sa famille et où il venait lui-même passer quelques jours de temps à autre, lorsque, voulant se reposer, il quittait les bois. Oui, sa famille! les loups ont bien la leur, pourquoi pas les sangliers? Mais quelle famille, bon Dieu! Cinq enfants, cinq garçons privés de leur mère, malheureuse femme morte de honte et de douleur, en voyant le ciel féconder ainsi son union avec un pareil monstre. Cinq garçons abandonnés, sans secours, aux affreux exemples de leur père!

L'habitation du Sanglier nivernois était un vieux château à moitié démoli par le temps, et qui ne conservait plus guère de son ancienne splendeur qu'une tourelle encore habitable, et des remparts solides quoique dégradés. Cette ruine était abandonnée depuis longtemps quand le Sanglier vint s'y établir. Il s'en empara sans résistance, personne ne songea à s'y opposer, pas même le propriétaire, jeune seigneur de la cour, trop riche pour s'occuper d'une pareille ruine. L'endroit parut bon au bandit pour y placer ses enfants sous la surveillance de la vieille Dinah. C'était une Écossaise, venue en France à la

suite d'une troupe d'aventuriers de son pays ; le Sanglier l'avait faite prisonnière un jour, et depuis ce temps elle n'avait plus quitté sa demeure. Quelques fermiers, les plus proches, n'étaient pas enchantés du voisinage, mais ils n'osèrent rien dire, et c'est ainsi que le Sanglier devint châtelain. Son premier soin fut d'élever des palissades, pour se défendre au cas où l'on voudrait l'expulser, mais bientôt, voyant qu'on n'y pensait pas, il négligea même ces précautions, tant il était sûr de l'effet produit par son nom. Les habitants du pays n'approchaient jamais du vieux château : ils l'appelaient *la bauge du Sanglier*, de même qu'ils désignaient les enfants de ce dernier sous le nom de *marcassins*. Or, l'aîné des marcassins portait le nom de César; il avait seize ans environ; les autres se nommaient : Albert, Gaston, Charles et Germain. Chacun d'eux avait une année de moins que son aîné, ce qui donnait douze ans à Germain le dernier venu.

Ces choses une fois dites pour faire connaître nos personnages, nous allons, si vous le voulez bien, entrer en matière.

Le Sanglier nivernois était absent du château au moment où commence notre histoire, mais on y attendait sa venue le jour même, ce qui pouvait aisément se deviner à l'air de triomphe de César et de ses trois cadets, ainsi qu'aux airs contraints et embarrassés de la vieille Dinah et de Germain le plus jeune des marcassins. Nous ferons comme les victimes du Sanglier, et nous conserverons à ses enfants le surnom caractéristique qui leur avait été donné. Au reste, jamais surnom n'avait été mieux appliqué à l'égard des quatre aînés; c'étaient vraiment là des enfants de bêtes fauves, et chez lesquels se révélaient déjà beaucoup de ces défauts qui avaient fait de leur père la terreur de la province. Il n'en était pas de même du plus jeune, Germain, enfant dans le cœur duquel se développaient presque toutes les qualités contraires. Aussi c'était le benjamin de la vieille Dinah, qui l'adorait comme un fils et passait sa vie à le défendre des attaques constantes de ses frères, qui, sûrs de l'appui de leur père, se plaisaient à le tourmenter sans cesse, et se laissaient même aller jusqu'à le frapper. Le pauvre enfant se trouvait donc bien malheureux au milieu de ces horribles marcassins, et je ne sais jusqu'où l'eût porté son désespoir, s'il n'eût eu auprès de lui cette excellente vieille. C'était

à cause de Germain que Dinah avait consenti à rester au service du Sanglier après la mort de sa femme; à cause de lui aussi qu'elle avait de fréquentes querelles avec son terrible maître auquel elle trouvait le courage de tenir tête. Le Sanglier n'aimait pas Germain, c'était pour lui un reproche vivant, tandis que ses autres fils, qui avaient hérité chacun d'une part de ses vices, étaient ses idoles. Dinah et Germain n'ignoraient pas cela et voilà pourquoi chaque fois que le Sanglier annonçait son retour, elle avait, ainsi que l'enfant, un air d'embarras et de contrainte qui prouvait le peu de plaisir que lui faisait cette nouvelle. C'était le contraire pour César et ses cadets; le retour de leur père était toujours une fête pour eux. Il allait leur conter ses exploits! Il leur apprendrait, comme il le faisait chaque fois, à se servir de l'arbalète. en visant sur les passants assez imprudents pour s'approcher du château à la portée du trait! et tant d'autres *plaisirs* desquels Germain était toujours exclu.

Donc les marcassins attendaient leur père le Sanglier qui devait arriver le matin même. Depuis le lever du jour ils étaient sur le rempart, plongeant leurs regards dans les profondeurs de la plaine que le château dominait; mais midi avait déjà sonné et le Sanglier n'avait pas paru.

« C'est extraordinaire, dit César, voilà déjà la journée à son milieu, et le père nous avait fait dire qu'il serait ici une heure avant le lever du soleil... Il aura eu une rencontre avec les gens du roi peut-être, et il nous en ramènera quelques-uns prisonniers ici pour nous exercer à tirer l'arbalète...

— Il aura eu quelque passant à dévaliser... un moine revenant de la quête ou un collecteur d'impôts... Que diable! il faut faire ses affaires, reprit Albert, le second des marcassins...

— Vous n'y êtes pas, fit à son tour Gaston, le troisième, je parie moi qu'il est en ce moment en train de faire bonne chère, de manger et de boire...

— Du tout, il se repose... et il a raison, ajouta Charles, qui bâillait étendu au soleil... C'est si bon de ne rien faire!

— Moi, reprit César, quand je serai grand tout à fait et que j'aiderai le père dans sa besogne, ce qui ne tardera pas, je l'espère. je serai fièrement heureux .. Mon cœur bat quand je tiens une arbalète... quand je vise mon homme, et je ne me

sens pas de joie quand j'ai touché juste et que je le vois tomber.

— C'est comme moi, ajouta Albert, quand je m'amuse à vous prendre tout ce que vous avez dans vos poches... si je réussis sans que vous vous en aperceviez... je suis content... Avons-nous ri l'autre mois, quand le père était ici... vous cherchiez tous ce que je vous avais pris, sans vous douter que c'était moi... Le père se tordait sur son siége, tant il riait... Ah! quand je serai grand, je veux avoir des tonneaux d'or... c'est si beau l'or !...

— Oui, c'est beau, dit Gaston, mais quand on l'emploie à faire de grands repas qui durent toute la nuit, comme lorsque le père est ici... on mange... on boit que ça n'en finit plus...

—Certainement c'est agréable, fit Charles, toujours étendu, mais il faut trop l'acheter, le père reste des mois dehors, et je lui entends dire quelquefois qu'il fait un métier fatigant... moi, quand je serai grand... j'irai m'étendre au bord du chemin comme ce mendiant que nous avons aperçu l'autre jour... j'aurai une arbalète auprès de moi, et si le passant ne me donne rien... je tirerai dessus... sans me déranger.

— Marcassins! marcassins! s'écria une voix de femme aigre et discordante à deux pas des enfants... »

C'était Dinah qui avait entendu leur horrible conversation.

« Oui, vous êtes bien les fils du Sanglier, leur cria-t-elle, en étendant vers eux son bras décharné, oui, vous avez tous l'instinct du crime que vous a transmis votre père...

— Voilà l'Écossaise dans un de ses moments de folie, fit César, riant en la montrant du doigt à ses frères. »

En effet, la vieille Dinah avait parfois des moments où elle se sentait prise d'une pitié profonde pour ces enfants abandonnés ainsi et voués au crime dès le berceau; mais cette pitié était moins forte encore que le dégoût qu'elle éprouvait. Aussi exprimait-elle d'abord ce dernier sentiment, et cherchait-elle ensuite à arracher ces jeunes âmes à la perdition.

« Oui, folle, s'écria-t-elle, folle de rester ainsi dans un repaire de monstres... mais si j'y reste, ce n'est pas pour vous... allez!... c'est pour Germain... qui ne vous ressemble pas... Dieu merci !... Germain, un ange au milieu des démons...

— Oh! Germain, dit César... un imbécille qui ne sait pas seulement tenir une arbalète!...

Albert. Qui n'est pas capable de prendre un ruban sans qu'on s'en aperçoive!...

Gaston. Un niais... qui ne mange plus lorsqu'il n'a plus faim.

Charles. Un sot!... qui a toujours le nez fourré dans les livres, et se casse la tête à apprendre des bêtises...

César. Tenez!... tenez!... regardez-le encore là-bas... assis sur le rempart... et tenant à la main cette Bible que le père a rapportée du pillage de l'abbaye... je ne sais pas trop pourquoi...

Tous. Ohé!... Germain!... oh! oh!... »

Et ils se moquèrent de lui, et déjà ils ramassaient des pierres pour les lui lancer, mais Dinah se précipitant au-devant d'eux:

« Malheureux! s'écria-t-elle, qu'allez-vous faire?... frapper votre frère!... écoutez... je suis d'Écosse, et dans mon pays, il y a aussi des bandits qui descendent des montagnes dans la plaine, et qui tuent et qui pillent, mais parmi eux il n'y en a pas un seul capable de ce que vous alliez faire là!... pas un que vous ne dépassiez dans le crime de cent coudées...

Tous riant et se moquant. Ah! ah! ah!

— Et si vous vouliez pourtant, tout ne serait pas désespéré... Ce sont les mauvais exemples qui vous perdent... Puis, comme se parlant à elle-même... Pauvres enfants! ajouta-t-elle, auxquels on a laissé ignorer jusqu'au nom de la vertu... Oui, il faut que je les arrache de l'abîme, et Dieu me pardonnera les quelques méfaits de ma jeunesse... Écoutez... voulez-vous me suivre?... je vous emmenerai loin... bien loin d'ici... et je vous confierai à quelque savant clerc qui, vous instruisant, vous apprendra à connaître Dieu et la vertu... venez... venez... »

Et l'Écossaise saisit la main de César qu'elle cherchait vainement à entraîner. Elle avait alors un air inspiré qui eût fait de l'effet sur tout autre que sur les marcassins, mais ceux-ci se prirent à rire de plus belle.

« Ah! ah! voyez-vous la vieille sorcière, fit César, elle veut nous emmener, mais heureusement le père va venir... et nous lui dirons ses projets...

— Il l'enverra à la geôle comme il l'a déjà fait, dit Albert, et s'approchant de Dinah, il lui montra le poing, en répétant : Vieille sorcière !...

— Si nous la mettions nous-mêmes en prison, reprit Gaston,... garrottons-la?...

— Non... non, continua Charles, en se détirant, attendons le père...

— Oui, c'est ça... attendons le père... il lui fera passer un vilain quart-d'heure, s'écrièrent-ils tous, en menaçant la vieille Dinah.

— Et qui vous dit qu'il viendra? reprit-elle, l'air toujours inspiré, qui vous dit que ce ne sera pas aujourd'hui son dernier jour?... qui vous dit que Dieu, lassé enfin de ses forfaits, n'a pas jugé à propos de le rappeler à lui...

— Ah ! ah !... c'est bon... tu verras tout à l'heure !... fit Albert...

— C'est moi qui le dis, cria César, les yeux enflammés de colère, c'est moi qui soutiens que tu es une menteuse, et que je suis aussi sûr qu'il reviendra que je suis sûr de percer du trait de mon arbalète le livre que Germain tient à la main... »

A peine eut-il fini de parler qu'il ajusta son arme : le trait partit, et vint se ficher dans le livre à deux doigts de la figure de Germain, qui se trouvait pourtant fort éloigné. Ce mouvement avait été si rapide que Dinah n'avait pu s'y opposer. Elle pâlit, chancela un instant, puis, se redressant dans l'attitude de la plus grande exaltation, elle étendit ses bras vers les jeunes gens qui battaient des mains en signe de triomphe.

« Bravo! bravo! crièrent les trois cadets en complimentant leur aîné.

— Eh bien! qu'en penses-tu, sorcière? demanda celui-ci d'un ton railleur... »

Dinah avait les traits égarés, l'œil flamboyant.

« Sorcière... sorcière, dis-tu?... Eh bien! oui... je le suis... je le suis assez pour prédire votre sort à tous... oui... je lis votre avenir dans le livre du destin... Toi, César, fils de bandit et bandit toi-même, tu pratiqueras le meurtre et Dieu te punira par le meurtre... toi, Albert... toi, le génie du vol... tu périras par la corde... toi, Gaston... la gourmandise, l'ivrognerie et tous les autres vices te tueront avant l'âge, et toi, toi enfin,

Charles, l'ennemi de toute peine et de tout travail, tu mourras de paresse comme un lâche et un fainéant... voilà !... voilà votre sort si vous ne sortez de l'abîme...

— Assez !... arrière, folle insensée !... fit Albert en levant sur l'Écossaise un bâton qu'il avait ramassé...

— Attends, dit tout à coup César, en retenant le bras de son frère... et Germain, dis-nous son sort... sorcière de malheur...

— Germain, continua Dinah, sans se troubler, Germain vous survivra à tous, et par sa probité et sa vertu, il effacera la tache de son nom, et l'on oubliera qu'il a été comme vous autres un marcassin !...

— Ainsi soit-il, ma bonne Dinah ! fit une voix douce, auprès de l'Écossaise.

— Ah ! Germain !... Germain !... s'écrièrent les autres...

— Oui, messieurs, reprit Germain, grave, malgré ses douze ans (c'est qu'on vit bien vite en pareille société), Germain, votre frère, qui vient vous rapporter ce trait que vous avez lancé sur lui.

Puis, se tournant vers Dinah :

— Leur as-tu fait compliment, ma bonne, un peu plus ils me tuaient.

Il rendit le trait froidement, et allait se retirer, quand César s'écria tout à coup :

— Par le ciel ! voilà un trait qui me revient à point, je n'en avais plus et j'aperçois là-bas un drôle qui me fait l'effet de venir vers nous à toutes jambes... je veux montrer ses dépouilles au père quand il rentrera céans...

— S'il rentre ! répéta l'Écossaise.

— Oiseau de malheur ! fit César avec rage... tes sinistres prédictions ne sauveront pas la vie de ce malencontreux voyageur. »

Et il ajusta l'homme qui s'avançait rapidement, couvert d'une robe monastique, et la tête cachée sous le capuchon.

« Arrêtez, malheureux ! s'écria Germain, lui saisissant le bras... que vous a fait cet homme ?... respectez ses jours... c'est un moine !...

—Moine ou diable!—cria César exaspéré, et repoussant rudement Germain, qui alla tomber sur le rempart,—il faut que

je le touche... je veux conter ce haut fait à mon père quand il reviendra...

— S'il revient! répéta encore l'Écossaise.

César fit un mouvement de colère et ajusta de nouveau. La corde se détendit, et le trait lancé avec violence alla frapper, droit au cœur, l'homme qui déjà se trouvait presque au pied des remparts. Il tomba et le capuchon, s'étant rabattu au moment de la chute, laissa voir la figure du Sanglier nivernois. L'Écossaise fut la première qui le reconnut.

— Parricide! parricide! s'écria-t-elle... Le marcassin a tué le sanglier... n'avais-je pas dit qu'il ne reviendrait pas vivant?... Dieu l'a puni par ses œuvres même! Il avait semé le crime dans vos jeunes cœurs, il en récolte le fruit aujourd'hui... Seigneur! Seigneur, vous êtes grand et juste! »

L'Écossaise avait alors quelque chose de sublime dans l'aspect. On eût dit l'ange exterminateur venant annoncer la vengeance de Dieu. Les marcassins se regardaient stupéfaits; tout à coup de faibles sons de cor se firent entendre. C'était le Sanglier qui appelait à l'aide; les marcassins descendirent du rempart, et Dinah, qui ne l'avait pas quitté, put apercevoir au loin des troupes dont les armes resplendissaient au soleil, et les habitants qui marchaient en toute hâte vers le château. Elle courut à Germain.

« Enfant, lui dit-elle vivement, il faut fuir... on va s'emparer de ce château... tout ce qui s'y trouve sera massacré... justes représailles!... mais les soldats ne sauraient pas distinguer le bon grain de l'ivraie... viens... suis-moi!...

— Non, bonne Dinah... non... je veux réaliser ta prédiction... je veux rester dans ce pays, et que ce nom de marcassin que l'on m'a donné comme aux autres soit réhabilité par moi... je resterai! » ajouta-t-il avec détermination...

L'Écossaise cherchait en vain à ébranler sa résolution, quand elle se sentit saisir par le milieu du corps et entraîner au bas des remparts. C'étaient César et Albert, auxquels le Sanglier mourant avait ordonné de lui amener la vieille femme. Mais il n'était plus temps; quand ils revinrent après avoir exécuté son ordre, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre. Le Sanglier nivernois avait à peine eu le temps de leur apprendre qu'une forte troupe ayant exterminé sa bande, lui-même

avait failli être pris et que, grâce à cette robe de moine dont il s'était couvert à la hâte, il s'était soustrait à la mort vingt fois au moins depuis le matin. Il avait remercié César de lui avoir épargné la potence, et après avoir conseillé la fuite à ses fils, apprenant les sinistres prédictions de l'Écossaise, il avait voulu qu'on la lui amenât et qu'on la fit mourir, mais lui-même avait rendu l'âme.

« Mort! s'écria César, en rentrant... mes amis, exécutons ses ordres... et que cette sorcière... »

Il ne put en dire davantage, une détonation suivie d'un bruit de pas d'hommes et de chevaux se fit entendre; des clameurs retentirent, et il ne fut plus possible de douter que l'on ne fit l'assaut du château. L'instinct de la conservation leur fit oublier la vieille Dinah, ils se rapprochèrent vivement tous quatre, même Charles malgré sa paresse.

« Fuyons! s'écria César, fuyons, mes frères... les soldats nous tueraient... Que chacun de nous suive sa route, c'est l'ordre du père... que chacun s'élance dans le monde à sa façon... mais pour ne pas nous perdre tout à fait de vue... que chacun de nous se retrouve dans cinq ans... à la date de ce jour, 15 mai 1580... sur la principale place de Nevers...

— C'est cela ! fit Albert vivement, dans cinq ans, et qu'il en soit de même de cinq ans en cinq ans.

— Oui !... oui! crièrent Gaston et Charles.

— En route!... et que personne ne manque au rendez-vous, reprit César se préparant à sortir...

— Il manquera quelqu'un... César !...

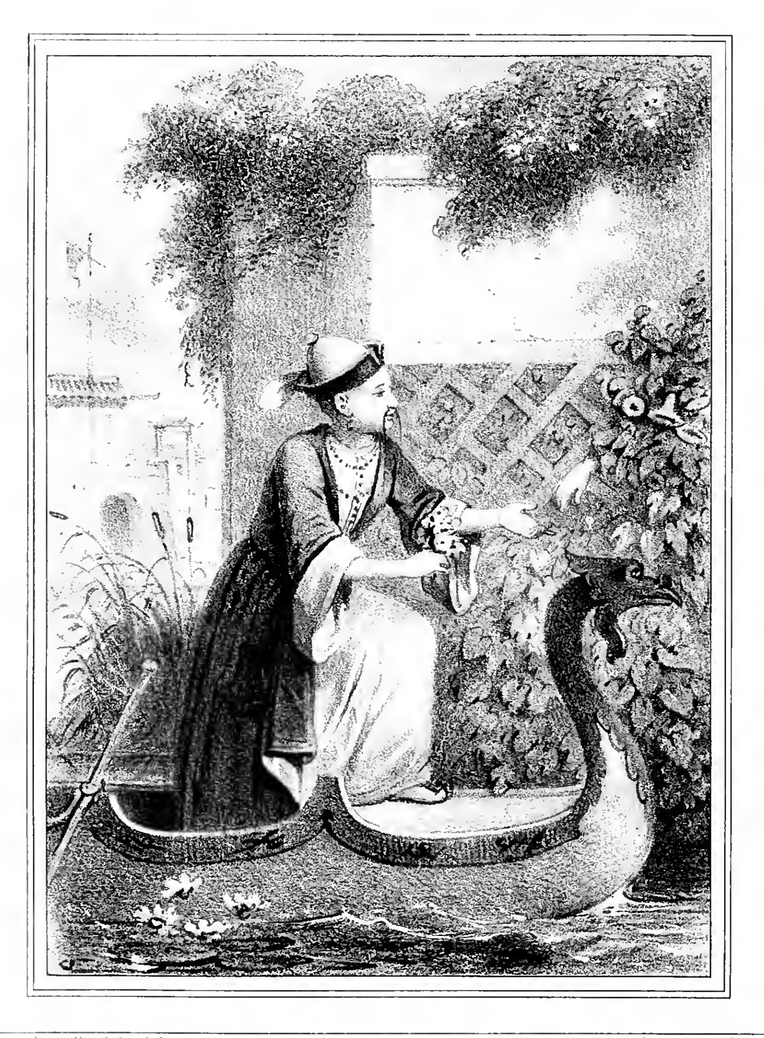
— Misérable Écossaise !... »

César se disposait à revenir... mais un nouveau bruit plus rapproché décida les marcassins à la fuite. Ils s'engouffrèrent dans un passage obscur et secret que leur père leur avait indiqué, et, malgré sa profondeur, ils entendirent encore la voix de Dinah, voix stridente, qui leur criait :

« Marcassins ! marcassins ! vous avez des vices qui ne pardonnent pas... n'oubliez point ma prédiction ! »

Cependant le château était envahi; l'Écossaise pensa à Germain; mais vainement elle le chercha partout, il lui fut impossible de le trouver. Inquiète et désolée, elle voulait mourir sous les ruines de ce château maudit, mais une pensée lui vint.

L'orgueil puni.



Louis Lassalle, del et lith

Imp. Lith. de Cattier

Voici la main que je rêvais, la plus belle, la plus adorable!

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants

« Je les suivrai comme le remords! » se dit-elle, et elle disparut comme eux par le passage étroit et secret.

Au bout d'une demi-heure, elle revit le jour et se trouva dans l'endroit le plus épais du bois. Là, elle s'assit et donna bien des larmes à son bien-aimé Germain, mort sans doute sur le rempart qu'il n'avait pas voulu quitter. Puis, reposée et remise de son émotion, elle allait reprendre sa route, quand elle entendit de l'autre côté des broussailles qui la cachaient à leurs yeux, les quatre fils du Sanglier qui se faisaient leurs adieux en se séparant.

« Marcassins ! n'oubliez pas la prédiction de la vieille Dinah, » leur cria-t-elle. Les quatre frères, ignorant d'où pouvait venir cette voix, se regardèrent un moment effrayés, puis ils se séparèrent en répétant chacun à son tour :

« Dans cinq ans !... la place de Nevers ! »

L'Écossaise se leva alors, cueillit une branche de bouleau pour lui servir d'appui, et se tournant vers le château pour lui dire un dernier adieu, elle vit que les flammes dévoraient la bauge du sanglier. . . . .

L'ORGUEIL PUNI.

CONTE CHINOIS.

PAR M. Th. MIDY.



Dans l'une des plus charmantes maisons de campagne, de celles qui se mirent aux eaux bleues du fleuve Hoang-Ho, lequel traverse la Chine depuis les montagnes de Si-Fan, jusqu'à la mer, vivaient les deux jeunes filles du mandarin Taï-Keusim.

Élevées dans la sage retenue des Chinoises, jamais les yeux arqués de la belle Kia, l'aînée des deux filles, n'avaient entrevu l'ombre d'un autre homme que leur père, et jamais la douce Lia-Sée n'avait souri à nul autre qu'au mandarin, ou bien à sa sœur Kia, ou bien encore à sa chère nourrice la

bonne Ho-lolo dont elle était la bien-aimée, et sous la surveillance de laquelle vivaient les deux jeunes filles.

Un jour qu'elles s'étaient assises dans le jardin, en la compagnie d'Ho-lolo, l'orgueilleuse Kia se mit à peigner ses beaux cheveux noirs, tout en se regardant dans un petit miroir d'acier poli qui ne la quittait jamais, tandis que la timide Lia-Sée chantait un hymne en s'accompagnant du en-tchun.

Autour d'elles le mo-li-hoa, ce jasmin de la Chine, répandait son parfum qui se mêlait dans l'air aux senteurs fines et suaves du thé en fleurs.

« Crois-tu que le beau prince Tm Quoyen-li-Hoang, ait vraiment demandé la main de l'une de nous, dit la fière Kia, et si cela est vrai, sais-tu laquelle doit être l'heureuse épouse de ce beau prince dont le nom est dans la bouche de tout Chinois, dans le cœur de toute Chinoise?

— Je sais que sa demande sera faite demain à votre père, le mandarin Taï-Keusim, dit la vieille Ho-Lolo, mais j'ignore le reste.

— Ah! fit la vaniteuse Kia, s'il m'entrevoyait seulement!

— Ou bien s'il me voyait, dit Lia-Sée en soupirant, cela le déciderait à demander ma sœur, car il penserait en me voyant que je ne suis pas cette merveille que toute la ville de Canton dit être dans la famille du mandarin Taï-Kensim! Il y avait tant de douleur et tant de résignation dans ce peu de mots, que la bonne Ho-lolo en fut attendrie; aussi baisa-t-elle la main de sa chère Lia-Sée, en y laissant tomber quelques larmes.

— Mais, continua Kia, il est impossible que la renommée qui nous a appris sa beauté ne lui ait rien dit de la mi.... de la nôtre, fit-elle en regardant Lia-Sée avec dédain.

— Ah! murmura tout bas Lia-Sée à l'oreille de sa nourrice, je ne suis pas jalouse de sa beauté; je ne le serai pas plus de son bonheur; mais si j'avais son amitié au moins! Hélas, ajouta-t-elle, le grand Fo m'a tout refusé! La beauté qui fait qu'on nous aime, ou l'amitié qui nous console de la beauté, je ne possède rien!

— Et la mienne? » fit Ho-lolo.

Le soir étant venu, les deux jeunes sœurs allèrent se livrer au repos, l'une se disant dans son âme que s'il pouvait voir un

instant, ne fût-ce que le bout de son pied, l'aimable prince, que vous savez, la prendrait certainement pour femme ; tandis que l'autre sœur, la pauvre Lia-Sée, pensait aussi à son pied ; elle se disait avec désespoir qu'il était plus grand de trois lignes au moins que celui de Kia ; car, pour être juste, il faut avouer que la belle Kia n'en avait presque pas. Elle songeait aussi à ses yeux qui ne remontaient que fort peu vers les tempes, tandis que ceux de sa sœur allaient toucher à la racine de ses cheveux. Que Lia-Sée fût bonne, douce, affectueuse, modeste, personne, la connaissant, n'aurait pu le nier, mais nous devons le dire, par respect pour la vérité, c'était une Chinoise d'une beauté fort médiocre, elle le savait, et c'est ce qui la fit s'endormir en se répétant cent fois sur le ton de la plainte et du découragement, le nom chéri de celui qu'elle aimait sans le connaître, le nom harmonieux de Tm-Quoyen-li-Hoang !

Le soleil éclairait à peine le kiosque où reposait Lia-Sée que déjà sa vieille nourrice était auprès d'elle.

« Aujourd'hui même, dit-elle à Lia-Sée, celui qui veut être le gendre du mandarin Taï-Keusim, viendra faire une promenade sur les eaux du fleuve Hoang-Ho qui sert de miroir à notre habitation, moi j'ai bâti mon plan en conséquence de sa curiosité ; donnez-moi donc bien vite une de vos mains mignonnes, puis l'autre, vous les regarderez après. » En disant cela la bonne Ho-lolo tira de sa poche une petite boîte en liége, un morceau de drap, un autre, de peau de chamois et un tout petit pot.

« Voyons, dit-elle, » et la voilà qui répand de la poudre rose sur les ongles de Lia-Sée, qui les lui frotte avec le liége, ensuite avec le drap enduit d'une parcelle de ce que contenait le petit pot, et pour en finir qui les essuie à l'aide de la peau de chamois. Maintenant regardez, dit-elle ; Lia-Sée jeta un cri de joie en voyant ses petites mains ; car chacun de ses ongles était devenu un miroir, uni, luisant, poli, rosé, charmant !

« Voilà qui viendra bien à point pour compléter la beauté de ma sœur, dit la généreuse Lia-Sée.

—Pas le moins du monde, fit la vieille nourrice, sa main est longue, élégante, effilée, mais, grâce au ciel et malgré tous ses soins, les ongles en sont ternes, sans brillant, sans fraicheur ;

qu'elle s'en arrange donc ainsi, et cela m'arrange d'autant plus, moi, que l'aimable Tm-Quoyen-li-Hoang ne trouve rien d'aussi charmant qu'une jolie main, ornée de jolis ongles, et c'est pour ma fille seule, pour ma Lia-Sée bien-aimée que j'ai passé la nuit à composer ce merveilleux topique, dans lequel les trois règnes de la nature ont apporté chacun leur tribut.

Lia-Sée était si bonne qu'elle insista en faveur de Kia, mais tout fut inutile, et Ho-lolo lui fit promettre de garder le silence, et de ne pas montrer ses mains à sa sœur.

« Savez-vous bien ce qui arrive, Kia, dit la nourrice quand les deux jeunes Chinoises eurent fini leur toilette?

Le prince Tm-Quoyen-li-Hoang, seul, dans une barque, doit venir se promener sur notre beau fleuve Hoang-Ho derrière la palissade qui nous en sépare, et nous dérobe aux regards indiscrets; ce qu'il vient faire là, je l'ignore, car de se voir à travers le treillage, c'est impossible; un moucheron, le plus petit de tous n'y saurait passer. A moins que ce ne soit dans l'espérance d'entendre vos voix, d'apprendre vos noms; toujours est-il que cela est ainsi. »

Du moment où Ho-Lolo eut fait sa révélation, l'active imagination de Kia lui fit entrevoir mille bonnes chances possibles, et elle pressa Lia-Sée et sa nourrice d'aller bien vite joindre la barque, car elle n'osait s'y rendre seule.

Elles étaient à peine arrivées proche de la palissade qui ne laissait guère qu'un pied d'intervalle entre ses bois inférieurs et l'eau du fleuve, qu'elles entendirent le bruit d'une rame qui agitait les ondes, les repoussant vers elles à travers les roseaux et les hautes herbes qui garnissaient ce lieu.

« Ah! dit d'une voix élevée et d'un ton de regret, la vieille Ho-Lolo, si nous pouvions avoir de ces belles fleurs roses qui croissent à l'autre bord, quelles ravissantes coiffures elles feraient à l'aimable Kia, à la charmante Lia-Sée. »

Le cœur du prince battait très fort : « Je vais vous en chercher, » dit-il, et s'éloignant de toute la vitesse de ses rames, il répétait : « La charmante Lia-Sée! L'aimable Kia. »

L'aînée des sœurs sourit, l'autre baissa les yeux; Ho-Lolo remercia tout bas le grand Fo qui paraissait vouloir mener à bien sa ruse.

Perdues dans leurs pensées, toutes trois attendaient sans dire mot. Le prince revint. « Trésor de beauté, dit-il, passez votre main entre la surface des eaux et la palissade, je vous donnerai ces fleurs, moins agréables à voir que vous ; moins parfumées que votre haleine ; ne pouvez-vous accorder cette faveur, ajouta-t-il, à celui qui sera bientôt l'époux de l'une de vous, le frère de l'autre?

Kia glissa sa main parmi les hautes herbes; un baiser retentit; Lia-Sée pâlit et chancela, puis, comme c'était son tour, elle fit ce qu'avait fait sa sœur, mais le prince, pendant ce temps avait demandé quel était le nom de celle qui venait de recevoir de lui un bouquet de fleurs aquatiques. « Kia, » répondit une voix triomphante. « Kia, répéta le prince en se baissant vers la main de la jeune sœur, et vous, dit-il, charmante Lia-Sée, (ce prince-là avait bonne mémoire) à votre tour. » Pour cette fois, ce ne fut pas le bruit d'un baiser qui se fit entendre, mais un cri joyeux, délirant, formidable, qui réveilla tous les échos du fleuve, avec une multitude de petits oiseaux que la chaleur avait endormis dans leurs nids.

« Ah! dit-il dès qu'il put parler, voici la main que je rêvais, la plus belle, la plus adorable! A vous mon cœur, à vous mon amour et ma vie, ajouta l'heureux Tm-Quoyen-Li-Hoang. Je cours vers votre père, sans différer d'un seul instant, afin de m'assurer la possession de cette main divine! » Alors on entendit la rame frapper l'eau, puis tout rentra dans le silence!

« Voyons la donc, cette main merveilleuse, fit la vindicative Kia. » En disant cela elle la prit, la regarda attentivement, et la rejeta ensuite avec violence. « Perfide! dit-elle.

— Ce n'est pas elle qu'il faut blâmer, répliqua la nourrice, c'est moi, pour avoir oublié de vous porter de mon topique, mais si vous en voulez, vous n'avez qu'à le dire, il y en a encore. »

Grâce à l'effet miraculeux qu'avait produit la malice de Ho-Lolo, Lia-Sée épousa le beau Tin-Quoyen-Li-Hoang, qui la rendit la plus heureuse entre toutes les heureuses femmes chinoises du dix-septième siècle, et ce fut ainsi que le ciel punit l'orgueil de l'une des deux jeunes Chinoises, et récompensa l'autre de sa modestie et de sa bonté.

LES MÈRES-INSECTES.

PAR Mme S. LENEVEUX.



J'ai vu dans le monde des enfants ingrats, et ils m'ont toujours fait horreur ou pitié; mais je n'ai jamais vu de mauvaises mères, si ce n'est et très-rarement, quelques exceptions tout à fait dégradées par une démoralisation des plus monstrueuses. C'est dans le cœur d'une mère que Dieu a renfermé tous ses trésors d'amour pur, d'abnégation de soi-même, de soins désintéressés, d'indulgence, de clémence et de pardon. Un enfant qui ne craint pas d'affliger ses parents, qui ne répond pas à leur affection avec toute la tendresse dont son cœur est susceptible, qui ne se sent pas capable de se dévouer pour eux, ne sera jamais qu'un mauvais sujet, mais celui qui n'aime pas sa mère est un monstre. Cependant l'étourderie du jeune âge peut quelquefois prendre l'apparence d'un vice odieux, je vais vous en citer un exemple.

J'avais été invitée à aller passer quelques jours de la belle saison au château de la cour Roland, charmante campagne située près de Versailles. Le propriétaire, un aimable vieillard, M. de Germonville, avait réuni là une société de bonne compagnie, c'est-à-dire de gens recommandables par leur éducation, leurs talents, ou par d'autres qualités morales qui constituent les honnêtes gens, et je ne sais rien autre chose qui fasse la bonne compagnie. Je remarquai là Mme Royer, femme douce, bonne, extrêmement aimable, n'ayant qu'un défaut, celui de gâter un peu trop son petit Jules, charmant enfant de neuf à dix ans, vif, étourdi, s'abandonnant sans frein et sans réflexion à toutes les joies de son âge, mais ayant un bon cœur et un fond de sensibilité. La pauvre Mme Royer avait été peu favorisée de la nature sous le rapport de la tournure et de la beauté, car elle boitait, et la petite vérole avait laissé sur sa figure des traces profondes et ineffaçables. Elle rachetait ce petit malheur par tant de qualités et de douces vertus, que, tout le monde cessait bientôt de s'en apercevoir. Tout le monde ai-je dit? Non, car sa laideur lui fut reprochée par

quelqu'un, et ce fut par son fils! « Jules, lui dit-elle viens m'embrasser. — Non, maman. — Pourquoi ne veux-tu pas? —Parce que Mme Dermon est bien plus jolie que toi; »et Jules courut pour embrasser cette dame.

La pauvre mère ne comprit pas que son enfant pût trouver une autre femme plus aimable qu'elle, et les larmes lui vinrent aux yeux. Mme Dermon repoussa l'enfant, et allait lui faire sentir ce que son procédé avait de cruel, lorsqu'un vieillard à cheveux blancs prit l'enfant par la main et l'emmena hors du salon : il conduisit Jules dans le parc et tous deux s'enfoncèrent dans le bois, de manière que nous les eûmes bientôt perdus de vue.

Leur promenade dura environ deux heures, après quoi nous les vîmes revenir. En nous abordant, le savant, car c'était M. B..., avait le sourire sur les lèvres ; mais l'enfant avait l'air triste, rêveur, et il semblait hésiter en entrant. Dès qu'il vit sa mère, il s'élança dans ses bras, se pressa sur son cœur, la couvrit de baisers et inondant son visage de larmes. « O mère! mère! lui dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots, pardonne-moi, car je ne savais ce que je disais, car je mentais à mon cœur, car tu es ma mère. »

Et la pauvre mère oublia pour toujours, non-seulement l'outrage que lui avait fait l'enfant, mais encore toutes les peines et toutes les douleurs qu'il avait pu lui causer depuis sa naissance. Nous étions tous aussi étonnés qu'attendris de cette scène tout à fait inattendue, et je demandai à M. B..., ce qu'il avait dit à l'enfant pour amener une conversion aussi subite et aussi sincère.

«Moi, répondit le naturaliste? Je ne lui ai rien dit de sa mère.

— Cependant...

— Nous n'avons pas dit un mot de ce qui venait de se passer, et le but de notre promenade était simplement de faire des observations sur une *punaise* et une *araignée*.

— Voilà qui est étonnant; racontez-nous cela.

— Jules va vous le dire. »

En effet, l'enfant, après s'être remis de son émotion, prit la parole et nous raconta ce qui suit, dans des termes peut-être trop naïfs, mais certainement plus gracieux que ceux dans lesquels je vais vous le raconter.

« Nous nous sommes enfoncés dans le bois jusque près de la mare où sont les grands arbres dont l'écorce blanche ressemble à du papier. M. B... m'a appris que ce sont des bouleaux, qu'ils prennent des dimensions énormes dans l'Amérique septentrionale et que c'est avec leur tronc que les sauvages font leurs canots. Nous nous approchâmes, et M. B... me montra dans l'enfourchure d'une branche, une grosse punaise, qu'il nomma PENTATOME GRISE ou *pentatoma grisea*. Jusqu'à ce jour, je n'avais rien trouvé de plus laid, qu'une punaise, et je ne manquais jamais d'en écraser autant que j'en rencontrais. J'allais en faire autant à celle-là, lorsque M. B... me retint par le bras, et me dit : « Jules il ne faut jamais juger par les apparences extérieures, car Dieu t'a donné l'intelligence afin que tu en fasses usage, et que, dans toutes les circonstances de ta vie, tu puisses éviter le mal et te déterminer au bien en connaissance de cause ; devant lui il n'y a ni beau ni laid ; les vices et les vertus pèseront seuls dans la balance de son éternelle justice. Voyons si cette punaise ne t'intéressera pas quand tu l'auras mieux observée.

« D'abord elle ne me paraît pas aussi laide que tu le dis, mais il est vrai qu'elle exhale une très-mauvaise odeur. Elle est d'un gris jaune terre, ponctué de noirâtre, avec une tâche obscure de chaque côté. Le dessous de son corps est jaunâtre, et les côtés de son ventre sont entrecoupés de cette couleur et de noir. Les petites cornes mobiles que tu lui vois près des yeux sont ses *antennes* et se composent de cinq petites pièces ou articles ; ses ailes ne sont pas en étuis cornés ou élytres comme ceux des hannetons, ni entièrement composées d'une membrane sèche et transparente comme celle d'une mouche : mais elles sont moitié l'un moitié l'autre, ainsi que dans toutes les punaises, et c'est pour cette raison que les naturalistes ont classé ces insectes parmi ceux qu'ils appellent *hémiptères,* ce qui en grec signifie *demi-aile.* Sa tête se termine en avant par un long bec fort dur, qu'elle enfonce dans la jeune écorce et dans les feuilles du bouleau pour en pomper la sève qui est son unique nourriture.

« Mais approche-toi et regarde. La voilà suivie d'une vingtaine de petites punaises à peine grosses comme une tête d'épingle ; ce sont ses enfants qu'elle conduit à la promenade pour

les faire jouir de ce rayon de soleil qui perce en ce moment à travers les nuages. Vois comme elle les soigne et les protége; elle va, elle vient avec empressement et d'un air affairé, elle les surveille, les guide, va chercher ceux qui s'écartent trop de son aile protectrice, fait avancer les retardataires, enfin tu vois dans tous ses mouvements empressés, percer son inquiétude et sa tendresse maternelle. La punaise du bouleau est très timide, et lorsqu'elle est seule, elle s'envole dès qu'on l'approche : voyons, s'il en sera de même de celle-ci.

M. B... avança la main vers la branche sur laquelle était la petite famille. Aussitôt la mère épouvantée se mit à battre des ailes avec rapidité, pour écarter l'ennemi dont elle croyait ses enfants menacés, mais elle ne s'envola pas, et, par un admirable dévouement, elle oublia sa timidité ordinaire en s'exposant à la mort. Quand elle crut le danger éloigné, elle réunit ses petits, et M. B... me fit remarquer avec quelle promptitude et quelle soumission chacun d'eux s'empressait d'obéir à ses ordres, quoique probablement leur jeune âge les eût empêchés de voir le danger qu'ils venaient de courir.

En ce moment le soleil se cacha derrière un nuage, et quelques gouttes de pluie agitèrent les feuilles de la forêt. La punaise surprise par l'approche de l'orage, n'eut pas le temps de chercher une retraite pour sa petite famille. Elle ouvrit les ailes et les tint écartées horizontalement, en forme de toit de chaque côté de son corps. Aussitôt ses enfants vinrent s'entasser sous cet abri protecteur, et les plus petits se fourrèrent jusque sous la poitrine entre ses pattes.

Partons, me dit M. B..., mais avant, comme notre observation est finie, écrasez cette vilaine punaise.

« Oh! non, non, je ne le ferai pas.

— Comment! Jules, vous n'êtes donc pas conséquent avec vous-même. Vous vous laissez attendrir à présent par l'amour maternel d'une punaise, et tout à l'heure la tendresse de votre mère paraissait ne pas vous toucher. » M. B... changea de conversation parce qu'il vit que les larmes me venaient aux yeux.

Il me conduisit vers la Garenne, dans cet endroit sablonneux, en pente douce regardant le midi. Là il chercha quelques instants sur la terre, et il m'appela pour me faire voir une araignée presqu'aussi grosse que mon petit doigt, longue de près

d'un pouce, et faisant horreur à voir. Pour le coup j'allais l'écraser sans pitié sous mon pied, lorsqu'il me retint encore. Mon ami, me dit-il, si, dans sa sainte sagesse, Dieu a autorisé les hommes à détruire les animaux qui lui sont nuisibles, et ceux qui sont indispensables à ses besoins, il ne leur a pas permis de les tuer sans nécessité et uniquement par plaisir, car ceci est de la cruauté, et la cruauté un vice ignoble et odieux.

Cette araignée est celle que les naturalistes nomment LYCOSE ALLODROME (*Lycosa allodroma* de la treille), elle ressemble beaucoup à l'araignée tarentule, dont la morsure, dit-on, donne la mort. Elle est d'un tiers plus petite, sa couleur est d'un rouge mélangé de gris et de noir, et ses pattes sont annelées de cette dernière couleur. Vous voyez cette boule blanche et soyeuse presque de la grosseur d'une cerise qu'elle traîne après elle ; c'est là que sont renfermées ses plus douces espérances, c'est le sac de soie dans lequel ses œufs sont déposés.

La lycose se choisit une jolie habitation, sèche, chaude, profonde; elle la tapisse de la plus fine soie et la creuse dans cette terre sablonneuse à trois ou quatre centimètres de profondeur. C'est là qu'elle se retire pendant l'ardeur du soleil, et qu'elle dépose le sac précieux renfermant le trésor maternel. Elle y veille sans cesse et ne le quitte jamais. Chaque soir et chaque matin, ou quelquefois pendant le jour, quand le ciel est ouvert comme aujourd'hui, elle sort de sa retraite pour aller chasser aux environs les petits insectes dont elle se nourrit ; mais elle n'abandonne pas ses œufs aux accidents qui pourraient arriver à son domicile pendant son absence ; elle attache son cocon à son corps avec quelques fils de soie, elle le soutient avec les pattes de derrière, marche doucement avec précaution pour ne pas le heurter, le défend avec intrépidité, avec fureur, et meurt plutôt que de l'abandonner.

M. B... saisit alors le cocon avec les doigts, puis, malgré les efforts furieux du pauvre petit animal, au moyen d'une pince il le lui arracha, et l'enleva. La *Lycose* se mit alors à le chercher de tous côtés ; elle allait, venait, regardait, furetait jusque sous la plus petite feuille, et ses mouvements convulsifs, peignaient énergiquement son désespoir. On lui présenta son cocon, et aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'en approcha vivement pour s'en saisir; mais M. B... eut la cruauté de le retirer à

mesure qu'elle avançait, de sorte qu'il la conduisit ainsi à plus de vingt pas de là. Enfin il cessa de le retirer; la Lycose se précipita dessus, le saisit avec ses mandibules et s'enfuit dans son trou avec une rapidité surprenante.

Quand les œufs sont éclos, me dit M. B..., la Lycose, avertie par l'admirable instinct maternel, déchire la soie du cocon, et en agrandit la capacité intérieure, afin que ses quinze ou vingt petits puissent y être à l'aise. Pendant leur première enfance ils ne quittent pas ce berceau, où la mère les veille constamment et leur prodigue les plus tendres soins; les petits, à cette première époque se nourrissent uniquement de la soie qui composait le cocon, et qu'eux ou leur mère ont la faculté de ramollir. Au bout de huit jours ils ont déjà atteint une certaine force, mais la sollicitude de leur mère ne leur permet pas encore de marcher seuls. Elle place sous son ventre les petits les plus faibles, et les y soutient avec une paire de ses pattes; les plus forts montent sur son dos, s'y accrochent comme ils peuvent en se soutenant mutuellement, et, chargée de ce précieux fardeau, elle se hasarde à sortir de sa retraite, mais seulement dans le silence de la nuit et en marchant avec beaucoup de précaution.

A mesure que ses enfants grandissent, elle leur apprend à chasser, à éviter le danger, et à pouvoir se passer d'elle. Mais ceux-ci ne sont point ingrats, ils s'affectionnent à elle, la suivent quand elle ne peut plus les porter, et enfin ils ne la quittent que pour aller établir leur domicile autour du sien.

Il faut, mon cher Jules, que Dieu ait regardé l'amour maternel comme une vertu aussi indispensable que douce, car il l'a semé dans le cœur de tous les êtres vivants de la création. Mais aussi on n'a jamais vu les enfants de la punaise, de l'araignée, de mille animaux encore plus hideux, payer leurs parents d'ingratitude, et je ne crois pas que cela puisse se voir dans l'enfant d'une femme, à moins qu'il ne veuille descendre au dessous des brutes que nous venons d'observer. — Qu'en penses-tu, Jules?

— Je n'ai rien répondu, maman : mais je suis venu te demander pardon. »

ADÉLAIDE [1].

PAR MADAME LE BASSU D'HELF.

I.

« Madame, n'entendez-vous pas l'orage qui gronde avec fureur? La violence du vent ébranle cette vieille chapelle ; je crains que vous n'y soyez pas en sûreté ».

Ces mots dits à demi-voix, par respect pour le lieu, étaient adressés par une jeune fille, à sa maîtresse qui priait devant l'autel.

« Eh bien! rentrons », dit cette dernière, en se levant, et se disposant à sortir de la chapelle.

Les gothiques ornements de l'autel resplendirent tout à coup sous un éclair éblouissant. Berthe tressaillit, et fit le signe de croix.

« Ma lampe va s'éteindre en traversant cette longue galerie. Mon Dieu! pourquoi n'êtes-vous pas dans votre appartement, madame.

— Nous-y serons dans quelques instants ».

En disant ces mots, la maîtresse de Berthe entra dans la galerie, dont le trajet effrayait la craintive suivante. Des corbeaux s'y étaient réfugiés pendant l'orage, ils s'enfuirent en voyant la pâle lumière de Berthe, qui s'arrêta saisie d'effroi.

« Que nous présagent ces sinistres oiseaux, ces affreux coups de tonnerre?

— Allons, du courage! Berthe; Dieu veille sur nous dans l'orage, aussi bien que lorsqu'il nous envoie les rayons bienfaisants du soleil, sa bonté nous protége en tous temps ».

Berthe respira plus à l'aise, en se retrouvant dans l'appartement d'Adélaïde, elle mit un coussin de velours sous les pieds de celle-ci, et la supplia de rester devant le feu pour empêcher le mauvais effet du froid qu'elle avait ressenti dans la chapelle.

[1] Adélaïde, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, épousa en premières noces Lothaire, roi d'Italie, qui fut empoisonné par Bérenger, compétiteur à ce même trône. Après de longues persécutions, Adelaïde épousa Othon, empereur d'Allemagne, et mourut en odeur de sainteté. Othon le Grand régna de 936 à 973.

II.

Adélaïde n'avait que dix-neuf ans, et déjà les sombres voiles du veuvage remplaçaient la royale couronne qui lui avait été arrachée, à la mort de son époux, par Béranger, usurpateur du royaume d'Italie. Connaissant l'amour profond et dévoué des Italiens pour leur jeune et vertueuse reine, Béranger voulut s'assurer la possession du trône par un mariage entre son fils Adalbert et Adélaïde. Mais la reine rejeta avec fermeté la proposition qui lui en fut faite. Elle voyait encore son époux, le front baigné des sueurs de l'angoisse, luttant contre d'intolérables souffrances, et lui désignant Béranger comme l'auteur de sa mort.

Cette mort, en effet, ouvrait le chemin du trône à Béranger, et son ambition n'avait pas reculé devant un crime.

Le refus de la reine avait vivement irrité Béranger. N'ayant pu la gagner par ses instances, il espéra la vaincre par ses rigueurs. Une nuit, Adélaïde fut arrachée au sommeil, entraînée hors de son palais, conduite au château de Gurdu, et enfermée dans une tour avec la fidèle Berthe, qui se trouvait heureuse de partager la captivité de sa maîtresse. Un étonnement douloureux saisit le peuple lorsqu'il apprit l'enlèvement de la reine et son emprisonnement. Les amis d'Adélaïde s'assemblèrent pour délibérer sur les mesures à prendre dans de telles circonstances, mais les élans du dévouement et de l'indignation furent promptement comprimés par les menaces de la tyrannie, et l'arrestation des plus ardents défenseurs de la reine.

III.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'Adélaïde était privée de sa liberté, lorsque le gouverneur du château vint lui annoncer la visite de Béranger. Quelques moments après le roi entra.

En saluant Adélaïde, il arrêta sur elle un regard qui semblait vouloir pénétrer la pensée de l'auguste captive.

Celle-ci le reçut avec un maintien digne, un visage serein.

Il y eut un moment de silence avant que Béranger entama l'entretien, qui commença en ces termes :

« Je pense, madame, que la réflexion et la solitude ont dû apporter du changement dans vos résolutions; vous ne persisterez pas, sans doute, dans un refus qui vous conduirait à une captivité perpétuelle, lorsqu'il dépend de vous de reprendre une vie libre et heureuse.

— Ma pensée n'embrasse pas la peine des jours à venir, et je m'abandonne à la volonté de Dieu, qui peut à son gré renverser les fortunes les plus élevées, et confondre les desseins des méchants.

— Vous êtes libre, madame, de fonder vos espérances sur les idées de votre choix, moi j'agis d'après les faits. Voyez ceci, madame ».

Il présenta à la reine un papier qu'il tenait à la main.

Adélaïde prit le papier, le parcourut des yeux. Il contenait un projet de délivrance pour la reine. Quand elle eut fini, elle rendit cette lettre à Béranger.

« Que pensez-vous de cela » ? demanda-t-il à sa prisonnière.

« Je vois, répondit-elle, avec une assurance noble, que je ne me flattais pas en vain d'avoir conservé l'attachement de mes amis.

— Ces amis, madame, n'ont d'autres moyens à employer pour vous qu'une guerre civile, dans laquelle ils seraient, n'en doutez pas, vaincus par la fidélité de mes troupes. Voulez-vous donc que la mort soit le prix de l'affection qu'ils vous portent, et refuserez-vous de les sauver par un hymen qui concilierait les prétentions et les sentiments des deux partis?

— L'hymen dont vous poursuivez inutilement la pensée, m'ôterait cette affection qui console ma captivité, mes amis pourraient croire que je me suis parjurée pour ressaisir de vaines gloires, et je perdrais à la fois leur estime et leur amour.

— Eh bien! répliqua Béranger, d'une voix pleine de colère, à compter de ce jour, vous serez traitée avec la rigueur d'une prisonnière d'état, comme l'ennemie de mon gouvernement et de ma personne.

— Vous avez sur moi le pouvoir de la force, vous êtes le maître d'en user; mais un jour aussi nous aurons le même

juge, et alors les souffrances de ma vie accuseront les succès de la vôtre ».

Béranger se leva brusquement; son regard étincelait.

« Votre dernier mot », dit-il, du ton de la menace?

La reine releva la tête avec une imposante majesté, et dit :

« Je reste la veuve de Lothaire ».

Une expression de haine furieuse contracta les traits de Béranger; il sortit en gardant un effrayant silence.

IV.

Adélaïde, privée des tendres soins de Berthe, venait d'être transférée dans une chambre souterraine, où avaient été jadis renfermés des criminels.

Elle avait peur dans cette chambre obscure, dont l'air fétide semblait imprégné des larmes que durent y répandre les malheureux condamnés à l'habiter.

Celle qui naguère se voyait entourée des splendeurs du trône, enviait dans cet instant, les biens dont jouit la dernière des créatures, un rayon de soleil, un air pur, la voix d'une amie!

Les portes de la prison s'ouvrirent, une femme entra portant quelques provisions.

« Est-ce toi, Berthe? demanda la reine en pleurs?

— Non, madame, répondit une voix étrangère, je me nomme Edga, et je suis chargée par le gouverneur de vous apporter votre nourriture, et de vous offrir mes services ».

Adélaïde la remercia avec bonté, et la pria de transmettre au gouverneur son désir de revoir Berthe.

« J'exécuterai vos ordres », répondit Edga.

Et elle servit la reine pendant le triste repas que fit celle-ci.

« Quand reviendrez-vous, demanda Adélaïde, en voyant Edga qui se disposait à sortir.

— Je ne reviendrai que demain, répondit-elle.

— Quoi! je vais rester seule si longtemps?

— C'est l'ordre du roi, madame. »

Après ces mots, elle s'éloigna avec l'air d'une respectueuse compassion.

Un traitement si cruel fit comprendre à l'infortunée reine que Béranger voulait maintenant sa mort comme il avait voulu

celle de Lothaire; mais mourir dans ce sombre cachot, dans cet isolement affreux, c'était une pensée qui jetait l'épouvante dans l'âme d'Adélaïde.

Des larmes brûlantes inondaient son visage; elle joignit ses mains sur sa poitrine.

« Mon Dieu! dit-elle, d'où me vient cet effroi de la mort? La porte des cieux ne s'ouvre-t-elle pas pour tous les âges, et la vie est-elle autre chose que le moyen d'arriver à vous? Pourquoi donc ai-je en moi le tremblement de la crainte; ne sais-je plus, seigneur, que vous ferez descendre vos anges pour recueillir mon dernier soupir, et qu'ils me prendront sur leurs ailes pour m'emporter jusqu'à vous? Je crois tout cela, et cependant l'affliction m'enveloppe et m'inonde... J'aurais voulu avoir le temps de faire un peu de bien sur la terre, et laisser parmi les hommes un parfum de bon exemple; ce n'était point votre volonté, mon Dieu! qu'il soit fait comme vous le voulez ».

Douze heures après sa première visite, Edga revint avec d'autres aliments. Après avoir versé de l'huile dans la lampe, elle s'approcha de la reine.

« Madame, vous paraissez souffrante.

— Oui, ma tête est brûlante, mon palais desséché.

— Permettez-moi d'aller instruire le gouverneur de votre état.

— Allez, et demandez que Berthe me soit rendue. »

Quelques moments après, Berthe était auprès de sa royale maîtresse, elle couvrait ses mains de baisers et de larmes.

Le gouverneur vint avec un médecin, qui ne trouva rien d'inquiétant dans l'état de la reine, à laquelle la présence de Berthe avait rendu un grand calme.

V.

La dure captivité de la reine, la privation d'air et de jour, minait sourdement sa santé. Chaque jour emportait quelque force à ce corps jeune et délicat, qui avait passé subitement des molles délices de la grandeur aux âpretés d'une existence rude et douloureuse. Douce et résignée, Adélaïde ne se plaignait point, dans la crainte d'affliger la tendre affection de Berthe. Oh! si cette fidèle amie eût pu voir, à l'éclat du soleil,

la tête royale et charmante d'Adélaïde, elle y aurait reconnu l'auréole du martyr, à la place du bandeau des rois; et la pâleur de la souffrance, au lieu de ce qu'elle prenait encore pour la pure blancheur d'un teint sans tache. Mais que pouvait la clairvoyance dans cette atmosphère épaisse et morne, qui ternissait les objets, en changeait l'aspect réel. Un jour, cependant, la reine se sentit si faible qu'elle crut devoir éclairer Berthe, et demander un prêtre.

Après avoir fait connaître à Béranger l'état de la reine, et la demande qu'elle avait faite d'un prêtre, le gouverneur vint dire à la captive qu'il avait ordre de lui rendre son premier appartement, et que bientôt elle recevrait la visite d'un ministre des autels.

Lorsque Adélaïde revit le soleil, qui brillait au ciel, la terre animée de vie, quand elle entendit toutes les voix de la nature répandant l'harmonie dans les airs, elle se sentit ranimée, une ineffable joie pénétra son sein.

« Berthe, dit-elle, j'ai eu tort de t'affliger, je ne crois plus que je vais mourir.

— Non, madame, vous ne pouvez mourir ici, le ciel doit une récompense à vos épreuves.

Le gouverneur avait fait demander un prêtre, desservant une chapelle peu distante du château. Ce prêtre fut introduit chez la reine. Berthe passa dans une autre pièce. Quand la porte fut refermée, ce prêtre jeta autour de lui un regard craintif et défiant, puis s'inclinant respectueusement devant la reine, il lui dit à voix basse :

« Je suis Amaury, frère du comte Azzo ».

Les Azzo étaient à la tête du parti qui avait tenté de s'armer pour délivrer Adélaïde, et dont Béranger eut bientôt comprimé l'élan. Le chef de cette famille avait payé de sa tête sa fidélité à la reine.

« Comment êtes-vous ici? demanda Adélaïde au religieux.

— Depuis six mois je dessers la chapelle de la Vierge-au-Rameau, je suis venu me fixer en ces lieux pour être plus à portée de profiter des circonstances. Vous le voyez, madame, mon espoir n'a pas été trompé ».

La reine exprima combien elle était touchée des sentiments que lui conservaient ses amis, puis elle témoigna des craintes

en le voyant de nouveau s'exposer pour elle. Amaury la rassura, et lui dit qu'il avait à l'entretenir d'un nouveau plan d'évasion, concerté depuis longtemps. Après avoir tracé rapidement l'exposé de ce qui avait été fait et de ce qui restait à faire, Amaury termina en disant :

« Dans vingt-six jours, le treize du mois prochain, vous trouverez, madame, si nous avons réussi, une petite croix d'ivoire au fond du bénitier de la chapelle; ce signe vous avertira que tout sera prêt pour votre fuite, qui s'effectuera vers la fin du jour, au moment où vous irez prier dans la chapelle. »

Cet entretien était doux au cœur de la reine; mais le prêtre craignant d'éveiller des soupçons en restant trop longtemps avec elle, la quitta et se rendit chez le gouverneur, avant de s'éloigner du château.

VI.

On était au treize du mois de mai, et la nuit approchait. La reine descendit avec Berthe dans la chapelle. Celle-ci se précipita vers le bénitier, et y trouva la croix d'ivoire qu'elle donna à sa maîtresse.

Adélaïde la prit dans ses mains tremblantes, leva les yeux vers le crucifix, et s'agenouilla. Berthe, restée quelques pas en arrière, retenait son haleine pour ne pas perdre le moindre bruit.

Un léger mouvement de la boiserie qui revêtait les parois de la chapelle les fit tressaillir toutes deux. La reine tourna la tête de ce côté. Berthe demeurait immobile.

« Venez, madame! »

Ces mots passèrent comme un souffle dans l'air; la reine, suivie de Berthe, marcha vers l'endroit d'où était venue la voix. Un panneau entr'ouvert laissait voir Amaury. Il présenta la main à Adélaïde, qui descendit quelques marches conduisant à un caveau, dans lequel aboutissait l'issue souterraine pratiquée pour la fuite de la princesse.

Un homme, enveloppé d'un manteau, et muni d'une lanterne, s'avança au-devant d'Adélaïde, mit un genou en terre et se releva promptement pour la guider dans les détours du souterrain. Cet homme était le comte Azzo.

On marcha environ une heure, en observant un silence absolu, et en proie à la plus vive anxiété. Au bout de ce temps on se trouva dans la campagne.

Des chevaux préparés pour les fugitifs les attendaient à l'entrée du bois. Après une marche rapide, ils arrivèrent à une petite hutte où Adélaïde se reposa avec délices sur un lit de foin.

Le lendemain, après avoir revêtu un costume de paysanne, la reine, et Berthe se mirent de nouveau en route avec le comte et son frère.

Les fugitifs parvinrent sans accident au terme de leur voyage. C'était, cachée dans une cabane, qu'Adélaïde devait attendre le retour du comte Azzo, qui la quitta pour retourner à Pavie réunir les défenseurs de la reine, et attendre le secours promis par l'empereur d'Allemagne, auquel le comte avait fait connaître la captivité de la jeune reine.

En apprenant la fuite de la reine, Béranger entra en fureur, il ordonna des arrestations sans nombre, et répandit la terreur par ses actes tyranniques. Le gouverneur paya de sa tête l'évasion d'Adélaïde, et une grande récompense fut promise à celui qui découvrirait les traces de cette princesse.

L'empereur Othon avait autrefois prêté son appui à Béranger dans la conquête de la Lombardie, mais depuis ce temps, les plaintes des Italiens, la violence du gouvernement de l'usurpateur, la peinture, faite par le comte Azzo, des vertus, des malheurs, de la beauté d'Adélaïde, déterminèrent l'empereur à se déclarer pour la jeune reine, et à la rétablir sur le trône.

VII.

Amaury avait déposé sur l'herbe, les poissons qu'il venait de pêcher, et Berthe préparait le modeste repas.

« Auriez-vous quelque mauvaise nouvelle, demanda la reine à Amaury, dont le front soucieux se courbait vers la terre?

— Non, madame; mais je m'étonne du long silence de mon frère. Il sait quelle est votre position.

— Oh! oui, dit Berthe, avec la douce familiarité que permettait son attachement dévoué à la reine, cette position est affreuse. N'avoir d'abri ni contre l'ardeur du jour, ni contre le froid de la nuit; être obligée de se contenter d'une nourriture

commune et à peine suffisante. Quel sort pour une reine! Dieu n'entend-il donc pas nos prières?

— Dieu sait ce qui nous convient, ma chère Berthe, dit la sainte princesse, et soit qu'il me réserve un triomphe sur la terre, soit qu'il prépare à ma jeunesse les biens de son éternité, je me tiens pour assurée que l'une et l'autre chose seront également dictées par son amour ».

Dans ce moment, un bruit sourd se répandit dans la vallée; un nuage de poussière montait vers l'horizon et voilait les rayons pourprés du soleil couchant.

« Mon Dieu! s'écria Berthe, la reine est découverte» ! Adélaïde pâlit, elle leva les yeux au ciel avec une expression résignée.

Amaury plaça la reine dans une étroite enceinte entourée de roseaux qui la cachaient entièrement, et l'on attendit!

Le son d'un instrument arriva aux oreilles d'Amaury, qui répondit à ce signal, de la même manière.

Peu d'instants après on vit accourir un homme couvert de poussière. Amaury alla au-devant de lui.

« Où est le comte? demanda-t-il.

— Dans la vallée. Il est à la tête de cent cavaliers, et attend la reine pour la conduire à la forteresse de Canassa, où elle sera en sûreté.

— Dieu soit loué! »

La reine et Berthe suivirent Amaury et le messager. En apercevant Adélaïde, les cavaliers baissèrent leurs lances en signe de respect. Le comte la fit monter sur un palefroi, les cavaliers formèrent un triple cercle autour d'elle, et la course fut reprise avec rapidité.

Trois heures après, la reine était au milieu de la famille Azzo, réfugiée comme elle dans la forteresse de Canassa, monument de la féodalité, et que sa situation sur un rocher rendait imprenable.

Objet des plus tendres respects, des plus vives affections, Adélaïde éprouvait une joie pure, et son avenir se colorait des brillants rayons de l'espérance.

Lorsque Béranger apprit que la reine et toute la famille Azzo se trouvaient dans la forteresse de Canassa, et qu'un grand nombre de serviteurs et de guerriers s'y trouvaient avec

eux, il fit raser le palais du comte, à Pavie, et fit tomber sur des personnes innocentes les effets de son ressentiment. L'oppression pesa sur toutes les classes, atteignit toutes les conditions; mais il se préparait un vengeur : l'empereur d'Allemagne marchait vers l'Italie.

Béranger rassembla ses troupes, fit élever des remparts qui ne purent le défendre; l'heure de la justice avait sonné: il fut vaincu.

VIII.

Trois mois après l'entrée victorieuse de l'empereur Othon, dans la Lombardie, les cloches de la capitale annonçaient un grand événement. Des arcs de triomphe s'élevaient de distance en distance, les façades des maisons étaient tapissées de riches tentures; des fleurs, du feuillage jonchaient les rues que parcourait avec des cris de joie le peuple transporté.

« Noël! Noël! criait-on de toutes parts. Vive l'époux de de notre reine bien aimée! »

Monté sur un cheval blanc, l'empereur, entouré des grands d'Allemagne et d'Italie, s'avançait au-devant d'Adélaïde qui venait ceindre le bandeau des impératrices, et unir son sort à celui d'Othon.

Elle était dans une voiture découverte, peinte en couleur d'azur, et parsemée d'étoiles d'argent. Sa robe brochée d'or, la couronne de diamants posée sur ses cheveux noirs, la faisaient resplendir comme un jeune astre.

Quand l'empereur fut près de la voiture, il descendit de cheval, et monta à côté de la reine qui le salua en s'agenouillant. L'empereur la releva aussitôt et la fit asseoir : de nouveaux transports éclatèrent parmi les assistants; et les airs furent inondés d'une pluie de fleurs.

Une musique guerrière se mêlait aux chants d'hyménée qui accompagnaient jusqu'à l'église les augustes époux.

Après la cérémonie religieuse, au moment où le cortége allait se remettre en marche, ceux du peuple qui étaient le plus près de l'impératrice se mirent à genoux en lui demandant, comme à une sainte, sa bénédiction. Une femme fendit la foule, elle tenait dans ses bras un enfant pâle et chétif.

« Reine! reine! touchez mon fils, s'écriait-elle, et mon fils guérira. »

Dans le regard de cette femme brillait l'espérance maternelle, et sa foi dans la sainteté de l'imperatrice. Profondément attendrie, Adélaïde caressa de la main le front de l'enfant souffrant, et il fut guéri en effet ; car c'était la misère qui tarissait sa nourriture dans le sein maternel, et les bienfaits de l'impératrice visitèrent le toit indigent de cette femme.

Durant plusieurs jours, les fêtes se succédèrent dans Pavie, et toujours des acclamations de joie et de bonheur accueillaient la présence des nobles époux. Ces acclamations retentirent jusque dans l'asile où Béranger cachait son désespoir ; il sentit redoubler sa haine contre Adélaïde. C'était en vain que son épouse et son fils Adalbert cherchaient à ramener un peu de calme dans ce cœur consumé d'ambition, et torturé de remords. Solitaire et farouche, il passait des heures entières les bras croisés sur sa poitrine, plongé dans des réflexions bien pénibles, à en juger par l'altération de ses traits ; puis il tressaillait soudainement, son teint devenait livide, ses yeux étaient hagards ; c'est qu'alors il lui semblait voir l'ombre pâle du jeune Lothaire, qui venait le menacer du jugement de Dieu.

De grands honneurs furent accordés à la famille Azzo, dont le zèle et l'amour pour sa souveraine s'étaient si courageusement montrés.

Berthe ne quitta jamais l'impératrice, et trouva toujours son bonheur dans les soins qu'elle lui rendait.

Toutes les situations de la vie devaient servir à montrer les grandes vertus d'Adélaïde. On avait vu cette princesse, forte et résignée à la fois sous l'oppression de Béranger, et dans la vie errante, pleine de fatigues et de dangers, qui suivit son évasion. Remontée à la place éminente où les regards s'attachaient sur elle comme sur un astre bienfaisant, elle se montra charitable pour le malheur, protectrice des opprimés, généreuse envers tous. Elle éprouvait pour les peuples gouvernés par son époux, la sollicitude d'une mère, et usait du pouvoir que lui donnaient, sur Othon, les belles qualités de son âme, pour multiplier les bienfaits envers le mérite et l'infortune.

L'histoire l'appela une grande reine ; l'église une grande sainte.

LES MARCASSINS.

(Deuxième Partie.)

PAR M. EUGÈNE NYON.

Chacun sera payé selon ses œuvres.
Les Saints Évangiles.

II.

La chasse aux Marcassins.

Cinq ans après les événements qui ont mis fin au précédent chapitre, la place de Nevers, que les marcassins avaient désignée pour le lieu de leur rendez-vous, paraissait plus animée qu'à l'ordinaire. Des groupes nombreux se formaient, la conversation y était vive et quelques-uns des interlocuteurs semblaient même proférer des menaces ; l'indignation paraissait générale. Or l'ennemi qu'on signalait n'était autre que l'aîné des marcassins, César, qui depuis cinq ans, devenu aussi terrible bandit que son père le sanglier, désolait la province, oubliant la vengeance de Dinah. Mais l'Écossaise n'avait pas oublié l'époque du rendez-vous, et elle avait prévenu M. le prévôt qui avait mis sur pied tout ce que Nevers pouvait fournir de milice.

Albert, exact au rendez-vous ainsi que le mendiant Charles, son frère, n'avaient pas tardé à s'apercevoir de ces préparatifs hostiles à leur aîné, et, après s'être fait signe, ils se rejoignirent dans une ruelle déserte, non loin de la place, et là ils trouvèrent Gaston, entouré de gâteaux d'orge qu'il dévorait tout en les arrosant du contenu d'une grande bouteille qui pendait à son cou.

« L'infâme sorcière! s'écria Albert, dès qu'il eut reconnu son troisième frère, elle nous a dénoncés sans doute... et tous ces agents du prévôt ne sont pas sur pied sans intention.

— Et César, qu'est-il devenu? demanda Gaston.

— Je ne sais; mais malheur à lui s'il entre dans la ville! c'est sur lui que sont dirigés tous les efforts de l'ennemi... Moi, je suis à peine connu à Nevers, je n'y ai fait que deux ou trois prises au plus.

— Je ne crains rien non plus, dit Gaston, je n'y suis jamais venu que pour faire de bons repas... et j'ai toujours payé... avec l'argent que j'avais pris ailleurs.

— Moi, fit Charles à son tour, je m'en soucie fort peu... je suis connu ici pour un *honnête* mendiant... et je n'ai jamais dérobé que ce qui se trouvait sous ma main.

— Mais César!.. César.. continua Albert, il est perdu s'il vient à Nevers... ses hauts faits y sont connus... et dernièrement encore, il a tué le frère du prévôt dont il s'était emparé et qui ne voulait pas payer rançon... J'espérais pourtant bien que notre rendez-vous ne serait pas troublé...

— Et moi donc! s'écria Gaston avec chagrin, moi qui avais commandé et payé un si beau dîner pour quatre gaillards de bon appétit!..

— Il faut le prévenir, reprit Albert, pensant à César, — et il faut remarquer ici qu'Albert avait encore au moins un bon sentiment, celui de l'attachement à son infâme aîné. — Il faut le prévenir... et ce sera l'un de vous deux qui s'en chargera... moi, je ne le peux pas dans ce moment; j'ai appris que le riche Carbon, l'argentier de la ville était parti pour un voyage, et je veux employer le temps qui me reste avant le dîner à visiter son coffre-fort; les affaires avant tout!.. Ainsi donc, Charles, tu vas partir... te rendre à la forêt où César sera peut-être encore... et... »

Pour toute réponse, Charles se coucha tout de son long.

« Trois lieues... murmura-t-il, c'est trop loin... je reste.

— Paresseux!.. s'écria Albert hors de lui, — et toi, Gaston, n'iras-tu pas empêcher ton frère de courir à sa perte?

— Non! répondit Gaston... je vais à l'hôtellerie des *Armes du roi*, où la cuisine fume à mon intention... Que César s'arrange comme il voudra... je vais dîner... si tu veux en faire autant, viens me retrouver... Bonsoir! »

Et il s'éloigna à grands pas.

« Gourmand, dit Albert avec rage... Je ne peux pourtant pas manquer une si belle occasion... Carbon... l'argentier... Dieu protége César! »

Et il fit quelques pas pour se diriger vers la demeure de l'argentier.

« *Voleur!* fit une voix à ses côtés. »

Il se retourna et aperçut une vieille et grande femme, revêtue d'un long manteau rouge.

« L'Écossaise! s'écria-t-il... misérable! tu nous as vendus au prévôt...

— Non, pas toi, Albert... ni tes deux frères égoïstes... dont l'un dort et l'autre mange... mais César... je l'ai dénoncé... et en ce moment il lutte avec les gardes prévôtales... car il est entré dans la ville avec sa bande... Entends-tu ces arquebusades?.. c'est ton frère à qui l'on donne la chasse... Va maintenant... va chez Carbon l'argentier... et puisses-tu y trouver le châtiment de tes crimes.

— Merci! fit Albert froidement et il disparut.

— Marcassins!.. marcassins! s'exclama l'Écossaise d'un ton inspiré... la vengeance de Dieu commence! »

Puis elle se retira dans une ruelle à l'écart. A l'instant même, et comme si l'on n'eût attendu que sa retraite, des cavaliers, bizarrement vêtus, se précipitèrent dans la rue en criant. A leur tête était un jeune homme, aux vêtements en désordre; il tenait d'une main une arquebuse à rouet, et de l'autre une lourde épée qui pendait à son poignet. C'était César... c'était le marcassin. Il avait amené avec lui sa troupe, car il avait appris, par ses espions, les préparatifs du prévôt, et il avait résolu de tenter un coup de main, et d'engager un combat. Ce combat jusqu'à présent ne lui avait pas été désavantageux; déjà une fois il avait repoussé les gardes du prévôt, et il était venu se retrancher dans cette ruelle, d'où il pouvait en un instant fondre sur la place. Mais à peine était-il entré dans la petite rue avec sa troupe, que des deux côtés la garde prévôtale reparut, et le combat recommença avec plus d'acharnement.

« Courage! enfants! s'écria César, écumant de rage, sus! sus!.. et mort à la prévôté!

— Mort à la prévôté! entonna toute la troupe, tandis que la garde prévôtale proférait ce cri, mille fois répété :

— Mort aux bandits! Force à la loi! »

Puis les arquebusades recommencèrent au milieu des jurements, des cris des blessés, des soupirs des mourants. Ce fut une lutte terrible, acharnée... La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque. César, déployant un courage et une intrépidité digne d'une meilleure cause, semblait multiplier ses coups. On

eût cru voir un lion ; il rugissait, ses yeux lançaient la flamme, et la mort était sous ses pas.

« Mort à la prévôté! » répétait-il sans cesse, et les coups de feu résonnaient et le sang ruisselait.

C'était surtout sur lui que se dirigeaient les arquebuses des gardes ; les plus courageux avaient même osé lutter corps à corps avec lui ; mais ils avaient presque tous payé chèrement leur audace.

Cependant une autre scène se passait dans cette même ruelle. Charles, le mendiant, qui s'y était endormi, réveillé bientôt par les cris et le tumulte, s'était trouvé sous les pieds des chevaux. En vain il avait essayé de faire entendre sa voix; brisé, meurtri, foulé aux pieds par toute cette troupe acharnée au combat, il voyait la mort sans espérance de s'y soustraire. Cependant, par un effort inouï, il parvint à ramper entre les chevaux, tentant de se diriger vers la ruelle transversale où s'était retirée Dinah... vain espoir! un cheval vigoureux le frappe de ses deux pieds dans la poitrine, et le renverse encore. Le malheureux ne voit plus rien, n'entend plus rien qu'un bourdonnement affreux, et il s'évanouit en murmurant :

« César!... mon frère! »

En effet, c'était le cheval de César qui venait de lui porter ce dernier coup.

« Qui m'appelle?.. qui a prononcé mon nom! s'écria le bandit, brandissant son épée ; puis se penchant sur sa selle, il reconnait son jeune frère.

— Charles!.. que fais-tu là, malheureux?.. au lieu de combattre à mes côtés... comme un homme de cœur, tu dormais comme un lâche... Meurs donc, le *marcassin* ne veut pas de lâche dans sa famille! »

Puis il passa outre sans se soucier davantage de son frère qui perdait le sang de tous côtés. Le malheureux revint à lui encore une fois, et il faisait de vains efforts pour gagner la ruelle, quand il se sentit tirer, et fut bientôt entraîné loin du théâtre de l'action. C'était l'Écossaise qui lui rendait ce dernier office.

« Dinah! murmura-t-il, quand il se sentit en lieu sûr... pitié!.. pitié!.. Dinah!

— Tu implores en vain ma pitié, Charles... c'est Dieu qu'il

faut prier maintenant... car tu vas mourir... en vain je voudrais te sauver... c'est ta paresse qui cause ta mort... Je te l'avais prédit... l'égoïsme et la paresse se sont chargés de ma vengeance... Si tu avais tenté de sauver César, tu vivrais. Que Dieu te pardonne!... je le prierai pour toi!..

Charles fit un effort pour se relever; il retomba lourdement : — Il était mort!

— Pauvre enfant abandonné dès le berceau, fit Dinah le regardant avec émotion... c'était encore le moins coupable! »

Revenons au combat. Le premier avantage des bandits semblait perdu, le nombre des gardes prévôtales s'était augmenté encore, et le prévôt lui-même, était venu, par sa présence, doubler leur ardeur.

César, resté presque seul, blessé, perdant son sang, se lança au grand galop de son cheval vers la petite ruelle où se trouvait l'Écossaise et où gisait le cadavre de son frère.

« Fuyons donc! » s'écria-t-il avec désespoir.

Mais à peine était-il engagé dans la ruelle, que Dinah lui barra le chemin, en étendant les bras. Le cheval effrayé s'arrêta court...

« L'Écossaise! s'écria César...

— La vengeance de Dieu! reprit Dinah.

— Misérable! livre-moi le passage... entends-tu les gardes du prévôt qui accourent pour me saisir...

— Je les entends... et je ne te livrerai pas le passage.

— Meurs donc! hurla César. »

Il saisit son arquebuse et ajusta la vieille Dinah... Une forte détonation se fit entendre, un nuage de fumée s'éleva, et un cheval partit au galop. Quand le nuage fut dissipé, on aperçut l'Écossaise debout, toujours à la même place, et le cadavre du bandit affreusement défiguré, étendu à ses pieds. Des fragments de l'arquebuse épars çà et là ne laissèrent pas de doute sur la cause de sa mort. L'arquebuse avait éclaté.

« *Quiconque aura frappé par le fer, périra par le fer!* s'écria l'Écossaise, donnant à sa voix une intonation si grave, que les gardes du prévôt qui s'avançaient s'arrêtèrent à sa vue. »

L'Écossaise disparut; la justice s'empara du corps du marcassin, et le prévôt donna les ordres les plus sévères pour que les cadavres fussent enlevés à l'instant même, déposés au

charnier, et les rues lavées. Une fois ces précautions prises, toutes les troupes revinrent triomphalement sur la place, et M. le prévôt fut ramené à sa maison avec un cortége immense. Des feux de joie furent allumés, et ce fut ce soir-là fête dans tout Nevers. Cet exploit fut longtemps cité dans le Nivernais sous le nom de *la chasse au marcassin.*

Cependant que faisaient Albert, Gaston et l'Écossaise Dinah, tandis que les habitants se livraient à la joie?

Albert s'épuisait en impuissants efforts, dans le cabinet le plus secret de maître Carbon, l'argentier de la ville. Voyez-le, disons-nous, auprès du coffre-fort, les mains prises dans un piége et se tordant de rage et de douleur, cherchant à arracher ses mains à l'étreinte de fer qui les retient.

« Misérable argentier ! s'écrie-t-il avec désespoir..... Son coffre-fort était défendu par cet horrible piége... Me trouver pris de la sorte... au moment où j'étendais mes mains vers cet or... si l'on vient... je suis saisi par la prévôté et condamné à la potence comme larron... Si l'on ne vient pas... me faudra-t-il donc mourir ici de faim et de souffrances?... De tous cotés la mort... Oh! l'Écossaise avait raison... je serai puni par le vol même, moi qui ai vécu du vol...

Ce fut dans ces tortures morales et physiques qu'Albert passa toutes les heures du combat, entendant au loin le bruit des arquebuses, et ne pouvant se soustraire au sort qui l'attendait!... C'est ainsi qu'il passera la nuit entière... jusqu'à ce que... Mais n'anticipons pas sur les événements, et revenons à Gaston qui se prélasse devant un repas succulent, dans l'hôtellerie *des Armes du roi.*

Le malheureux a dévoré à lui seul le dîner préparé pour quatre, sans se soucier davantage de se qui se passe au dehors. Tout entier à la gourmandise, il est resté à table jusqu'au soir, et le soir venu, il s'est traîné d'un pas lourd et chancelant jusqu'en deçà des portes de la ville. Là, cherchant vainement le chemin qui devait le conduire à la cabane qu'il habite dans les bois, il s'est dirigé du côté de la Nièvre, et marchant toujours, il est arrivé jusqu'à un endroit escarpé qui domine le fleuve de quarante pieds environ. Si Gaston eût été capable en ce moment de sentir les beautés de la nature, il eût admiré l'effet pittoresque du lieu où il se trou-

vait. C'était un plateau sur une roche, dominant le fleuve qui baignait ses pieds; de l'autre côté de la Nièvre une campagne étendue, hérissée çà et là d'arbres élevés et de chaumières éparses, puis dans le fond, arrêtant la vue et bornant le tableau, une crête de montagnes boisées éclairées seulement par les rayons de la lune.

C'est là que Gaston est arrivé sans trop savoir comment, et incapable d'aller plus loin, il tomba lourdement, tout en conservant le sentiment de ce qui se passait autour delui. Alors, il entendit une voix qui semblait partir de dessous ses pieds. Cette voix chantait des psaumes; Gaston se releva tout à coup, prêta l'oreille, passa la main sur son front; puis écoutant de nouveau..... La voix psalmodiait toujours.

« Mon Dieu! se dit Gaston... j'ai déjà entendu cette voix... et ces chants... mais où donc?... n'est-ce pas au château... quand le père vivait... dans la petite chapelle abandonnée?... Oui... c'est cela... l'Écossaise... Dinah!.. c'était elle qui chantait ainsi... et apprenait à chanter à Germain... mais ce n'est pas possible... c'est un rêve... »

Tout à coup il jeta un grand cri et retomba sur la terre: il avait aperçu la taille élevée de l'Écossaise qui montait sur le plateau. Car c'était sous cette énorme roche que Dinah avait établi sa demeure. Gaston avait toujours craint la vieille Dinah; devant ses frères, sûr de leur appui, il l'avait maltraitée comme eux; mais en ce moment, seul avec elle, il tremblait de tous ses membres; il croyait sans doute au pouvoir surnaturel de cette femme, qui avait prédit la fin terrible de son père...

« Le marcassin est venu trouver l'Écossaise! s'écria celle-ci en apercevant Gaston dans ce lieu sauvage; il fallait qu'il n'eût plus sa raison... ou qu'il vînt savoir des nouvelles de ses frères...

— Mes frères... marmotta le gourmand qui se sentait étouffer...

— Ils sont morts, continua Dinah... comme je l'avais prédit... l'un tué par la paresse... l'autre par l'arme même qui tua son père... c'est ainsi que Dieu se venge... Et toi-même, malheureux... voilà le sort qui t'attend, si tu ne chasses cette gourmandise horrible... tu mourras par elle et pour elle!

— Non!... non!... ne me le dis pas... je ne veux pas le savoir... laisse-moi! s'écria Gaston, troublé et perdant tout à fait la raison... je ne veux pas te voir... je veux me sauver...

—Malheureux! prends garde, fit Dinah effrayée en le voyant courir sur le plateau dans la direction du fleuve... reviens... n'aie pas peur... je te sauverai, c'est assez de vengeance... abjure ta gourmandise, sois honnête homme... reviens vers moi... mais il va se tuer... le malheureux!... Pitié, mon Dieu! pitié pour lui... »

Gaston, effrayé, courait en trébuchant sur le bord du plateau; Dinah, tremblante, courait pour le retenir, mais, plus il la voyait avancer, plus il précipitait sa course. Tout à coup l'Écossaise jeta un grand cri... un quartier de roche s'était détaché et le malheureux roulait dans l'abime... il ne reparut même pas!

« Faut-il donc les voir mourir tous! s'écria Dinah... Et elle rentra dans sa grotte, en cachant sa tête dans ses mains... Oh! c'est assez de vengeance comme cela, mon Dieu!... Ils étaient bien coupables... mais vous les avez bien punis... Seigneur! Seigneur!... vous êtes grand et juste!... dit-elle en s'agenouillant dans sa demeure... mais vous êtes aussi miséricordieux... voilà trois de ces marcassins que je vois mourir aujourd'hui... Si le quatrième n'est pas mort... sauvez-le, mon Dieu!... sauvez-le, et je fais vœu de vivre enfermée le reste de mes jours... et vous prouverez par là, Seigneur, qu'il y a des voies ouvertes au repentir. »

L'Écossaise passa toute la nuit en prières; et, quand le matin elle revint vers la ville, elle aperçut une potence que l'on dressait sur la grande place, et ne tarda pas à apprendre qu'elle s'élevait pour Albert, pris les mains dans le coffre-fort de maître Carbon l'argentier.

« Je veux le voir », se dit-elle; et elle alla droit chez M. le prévôt; elle lui rappela le service qu'elle avait rendu en dénonçant César le marcassin, et ne lui demanda pour récompense que la permission de visiter Albert dans sa prison.

Elle l'obtint et se présenta à la geôle. On l'introduisit dans la prison d'Albert. Il n'était pas seul; un jeune moine était avec lui. Il avait demandé un moine... on avait été au couvent voisin, et le supérieur avait désigné le frère que nous voyons.

Au moment où l'Écossaise est introduite, la parole du jeune frère a déjà pénétré jusqu'au cœur d'Albert. Sa voix est si douce et si insinuante, que le voleur ému jusqu'aux larmes tombe à genoux devant lui :

« Jamais on ne m'avait parlé de Dieu, mon frère! s'écrie-t-il.

—Qui donc vous a élevé, pour vous laisser ignorer les bienfaits que Dieu peut répandre sur les siens?...

— Qui l'a élevé? dit la vieille Dinah, se levant tout à coup. — le moine et le patient étaient si absorbés qu'ils ne l'avaient pas vue entrer. — Qui l'a élevé?... c'est une bête fauve... c'est un sanglier... qui au lieu de former des hommes... n'a formé que des marcassins!...

— Des marcassins, dites-vous?... fit le moine se levant à son tour, et après avoir regardé attentivement l'Écossaise...

— Dinah! s'écria Albert, vengeance implacable... me poursuivras-tu donc jusqu'à ce dernier moment?

— Albert, mon frère!... ma bonne Dinah! s'écria à son tour le moine en jetant en arrière son capuchon... voilà encore un marcassin qui vous tend les bras.

— Germain! s'écrièrent à la fois Albert et Dinah. »

Et tous trois s'embrassèrent avec effusion. Pour l'Écossaise Albert n'était plus le voleur, l'enfant endurci dans le crime, il s'était repenti.....

« Mon bon Germain, dit-elle... plus tard tu nous apprendras comment tu fus sauvé de ce château en flammes... mais il faut arracher ton frère à la potence... ton frère qui se repent et qui, si nous le sauvons...

— Se fera moine pour expier ses péchés, reprit Albert.

— C'est bien, dit Germain, je me charge de tout... »

Et il sortit suivi de la vieille femme.

. . . .

Que dire encore? Germain obtint du prieur qu'il implorerait la grâce du condamné. Le prévôt voulut bien l'accorder, et le remit aux mains du prieur. Albert, après un an d'épreuves, prononça ses vœux sous le nom de frère Albert. Encouragé par l'exemple de son frère, il s'efforça de faire oublier le mal qu'il avait fait, et il y parvint. Quelque temps après, Germain, qui jouissait de la plus haute estime dans le couvent, obtint du prieur la permission d'élever une petite église

sur l'emplacement même où avait été la bauge du Sanglier. Les deux frères devaient y officier alternativement. L'église s'éleva, et sur l'un des côtés, une petite niche grillée, de quatre pieds carrés, fut réservée pour une recluse qui avait fait vœu de vivre et de mourir enfermée. La recluse, c'était Dinah, qui venait accomplir son vœu, le plus près possible des deux frères qu'elle espérait voir quelquefois.

Le jour de l'inauguration de l'église, les deux frères et l'Écossaise se trouvèrent encore une fois réunis.

« Mais tu ne nous a pas dit comment tu avais été sauvé des flammes, frère? rappela Albert.

— Comme tu l'as été de la potence... par un moine... Dinah doit se rappeler que j'avais refusé de quitter le rempart et de me sauver; je fus trouvé en effet par ceux qui pillaient le château, et dans leur juste colère, ils allaient me tuer lorsqu'un moine, attiré par le tumulte, étendit sa main sur ma tête et me déclara enfant de l'abbaye... Cela suffit pour que chacun s'éloignât. Le moine m'emmena, et moi je me sentis plein d'admiration pour cette pieuse carrière qui donnait ainsi à un homme le pouvoir de sauver un innocent...

— Et tu l'as embrassée pour pouvoir sauver ton frère coupable... merci, mon frère... »

Les deux frères s'embrassèrent encore. Dinah prit part à leurs embrassements, puis elle entra dans sa niche en grande pompe, escortée de toute la communauté; puis un maçon vint pour murer la porte qui ne devait plus se rouvrir. — La vieille Dinah, l'Écossaise, était recluse jusqu'à la fin de ses jours.

Elle mourut dix ans plus tard, et elle eut le bonheur de voir sa prédiction entièrement réalisée.

Les deux frères faisaient bénir chaque jour le nom de *marcassin*; Albert parcourait les familles apprenant aux enfants à craindre Dieu, leur montrant, par son exemple, le malheur de vivre dans l'ignorance de sa religion; leur enseignant qu'il ne faut jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, et qu'il n'est point de crime que n'efface le repentir sincère.

FIN DU VOLUME.

